
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

HISTOIRE

DES

FLIBUSTIERS.

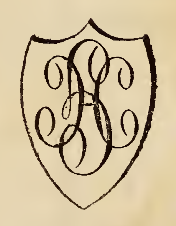
De l'Imprimerie de Ch. Fr. Cramer, rue des Bons-
Enfans, n°. 12.

HISTOIRE
DES
FLÎBUSTIERS,

Traduite de l'allemand

DE MR. J. W. D'ARCHENHOLTZ;

Avec un Avant-Propos et quelques Notes du Traducteur.



A PARIS,

Chez HENRICHS, Libraire, rue de la Loi, n°. 1231.

(A l'ancienne Librairie de DU PONT.)

AN XII — 1804.

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

Le nom de l'auteur est d'un favorable augure pour l'ouvrage dont nous présentons la traduction au public. M. d'Archenholtz est connu en Allemagne et ailleurs comme un écrivain, non-seulement laborieux (ceux de cette espèce abondent dans son pays) mais comme un historien judicieux, qui pense fortement et s'exprime avec élégance. L'esprit de parti ne lui est peut-être pas tout-à-fait étranger, comme le prouve son Journal de la *Minerva*, l'une des meilleures feuilles périodiques qui paraissent dans le Nord; et on voit, par plusieurs passages de son Histoire des

Flibustiers, que quelle que soit la matière qu'il traite, il a de la peine à se défendre de cet esprit. Il a saisi ou plutôt fait naître souvent l'occasion de lancer des traits assez virulens contre la révolution française et contre la France en général. Nous avons cru devoir les adoucir ou les supprimer tout-à-fait. A cela près, notre traduction est fidelle.

On remarquera peut-être aussi que l'auteur se complaît à avilir les Espagnols toutes les fois qu'ils sont aux prises avec les Flibustiers. Il n'était pas nécessaire pour relever la valeur, assurément peu commune de ces brigands, de se montrer injuste envers une nation qui, à toutes les époques de l'histoire, a mérité d'être comptée parmi les plus braves. Nous ne dirons pas, pour excuser cette espèce d'animosité, que M. d'Archenholtz l'a puisée dans les matériaux

dont il a composé son histoire; que, par exemple, Raveneau de Lussan, l'un de ces Flibustiers, en décrivant leur fameuse expédition dans la mer du Sud à laquelle il a pris part lui-même, dit qu'un de leurs chefs (Grammont) *se méfiait des Espagnols dont il est plus difficile de prévenir la trahison que d'arrêter la bravoure.* Un historien sage sait se défendre de cette partialité très-suspecte d'un ennemi qui n'écrit que sous la dictée de sa passion, d'un ennemi surtout qui, comme un journaliste flibustier, pouvait très-bien se connaître en courage, mais assurément très-mal en moralité. M. d'Archenholtz, en rapportant des faits qui honorent ses féroces héros, aurait dû peut-être insister sur les circonstances propres à atténuer la honte de leurs adversaires, presque toujours vaincus il est vrai, mais aussi

presque toujours pris au dépourvu; de ces Espagnols du Nouveau-Monde, assez mal gouvernés et peu protégés par leur Métropole lointaine, qui ne pouvaient être préparés contre des attaques aussi brusques et aussi acharnées, qui connaissaient les Flibustiers bien plus par leurs atrocités que par leur bravoure, qui, en leur résistant, couraient d'autres dangers que ceux que l'on court dans les guerres ordinaires, et qui n'avaient qu'une gloire très-obscure à acquérir en triomphant de ces brigands impitoyables. Si M. d'Archenholtz eût bien voulu peser ces considérations, les Espagnols eussent été moins avilis, les Flibustiers moins exaltés, et leur historien eût été plus juste et peut-être plus véridique.

A ces restrictions près, l'ouvrage que nous faisons connaître aux Français est

bien conçu, bien écrit et se lira avec intérêt : il manquait à notre littérature. On a déja, il est vrai, une *Histoire des Flibustiers ;* mais elle était plutôt un recueil de matériaux informes qu'une véritable histoire. Elle est cependant la principale des sources auxquelles M. d'Archenholtz a puisé, comme il en convient dans son avant-propos. Nous allons à présent exposer, d'après lui-même, ce qui l'a déterminé à entreprendre son nouvel ouvrage, qui fait partie des écrits historiques publiés par lui en 1803.

En parcourant les diverses époques de l'histoire ancienne et moderne, auxquelles des nations ou des associations d'hommes armés se sont signalées par le long déploiement d'un courage extraordinaire, M. d'Archenholtz a observé que l'histoire des Flibustiers n'a-

vait jamais été présentée avec une certaine méthode et dans tout son ensemble. Quelques-uns de ces forbans, Anglais et Hollandais, avaient à la vérité décrit eux-mêmes les aventures auxquelles ils avaient eu part. Mais leurs récits sont sans ordre, sans liaison, rédigés dans un stîle diffus et barbare. Plusieurs de ces écrits informes se sont perdus, et ceux qui sont parvenus jusqu'à nous offrent, en quelques endroits, de longs détails fort peu intéressans, tandis que d'autres évènemens qui auraient exigé quelque développement y sont racontés avec une rapidité qui n'a pas même le mérite de la précision; et que ces écrits sortis de différentes mains toutes également peu exercées, joignent à de fréquentes répétitions une uniformité fatigante.

Ces matériaux pouvaient cependant

être utilement employés; mais ce n'était pas une tâche peu pénible que de les recueillir et d'en faire un tout dont les parties eussent quelque cohérence; et personne jusqu'ici n'avait osé ou daigné l'entreprendre.

La seule Histoire des Flibustiers que nous ayons, a pour auteur A. O. Oexmelin, et parut en 1744 à Trévoux, en quatre volumes. Elle a été réimprimée en 1775; et les exemplaires de ces deux éditions sont devenus très-rares. Dans l'une et l'autre le journal d'un des Flibustiers français, nommé Raveneau de Lussan, comprend tout le second volume. L'auteur de ce journal paraît avoir été d'une extraction honnête, et avoir eu une éducation assez soignée. Voici ce qu'il dit lui-même de ce qui décida son étrange vocation.

« Ne point sortir de son pays et ne

savoir pas comment le reste de la terre est fait, je trouvais cela bien pour une femme ; mais il me semblait qu'un homme ne devait pas toujours demeurer dans la même place, et que rien ne lui seyait mieux que de faire connaissance avec tous ses semblables. La chose est longue et difficile par la voie de terre. Je crus que le plus prompt et le plus sûr était de prendre celle de la mer. Me voilà donc tout prêt à m'embarquer. »

« Tout ce que des parens pleins de tendresse pour un enfant libertin peuvent tenter pour le détourner de sa résolution, les miens le firent; mais on peut dire des jeunes gens ce que l'on dit ordinairement des femmes, *que ce qu'ils veulent Dieu le veut*, *etc.* »

Si l'on en excepte le journal de ce jeune aventurier, qui porte par-tout le cachet d'un caractère énergique, et

qui est passablement écrit, l'ouvrage d'Oexmelin n'est guère qu'une compilation indigeste, peu supérieure aux matériaux dont il s'est servi. Cependant Raynal ne paraît pas en avoir consulté d'autres pour ce qu'il dit des Flibustiers dans son livre de l'Etablissement des Européens dans les Deux-Indes; encore a-t-il renfermé dans trente-deux pages tout ce qui a rapport à ces célèbres pirates. Il passe trop rapidement sur leurs aventures. Il omet même entièrement celle de toutes qui est la plus extraordinaire, leur voyage par terre à travers le continent de l'Amérique. Voltaire lui-même, qui parle souvent des Flibustiers avec des expressions d'admiration, ne fait qu'une mention légère de cette étonnante entreprise (1).

---

(1) Elle est décrite avec quelque détail dans

M. d'Archenholtz a donc cru qu'il y avait une lacune dans l'histoire de nos tems modernes. La remplir lui a paru une tâche difficile, mais qui n'était pas sans attraits; il s'en est chargé. Il a commencé par recueillir les petits écrits originaux dont il avait connaissance. Il est parvenu à se procurer des manuscrits, soit anglais, soit hollandais, demi-

---

le douzième et dernier chapitre de cet ouvrage. Le peu qu'en dit Voltaire dans ses Questions sur l'Encyclopédie, article Flibustiers, prouve qu'il pensait comme M. d'Archenholtz de leurs étranges exploits, et notamment de ceux que notre auteur raconte dans ce chapitre. « Jamais » les Romains ni les autres peuples brigands » ne firent des actions si étonnantes. Le voyage » guerrier de l'amiral Anson, autour du monde, » n'est qu'une promenade agréable en compa- » raison du passage des Flibustiers dans la » mer du Sud, et ce qu'ils essuyèrent en terre » ferme. »

rongés par les vers. Il y a trouvé une conformité qui lui en a garanti l'authenticité. Ces auteurs obscurs de diverses nations y racontent, dans leur langue, des faits dont ils ont été témoins; et sans s'être concertés ils sont assez uniformes dans leurs récits. Ils paraissent donc mériter confiance.

Parmi ces matériaux, M. d'Archenholtz a surtout consulté trois relations écrites dans trois langues différentes, vers la fin du dix-septième siècle; celle d'un anglais *Basil Ringrose;* celle d'un hollandais *Joseph Esquemeling*, et celle de ce français dont nous avons parlé plus haut, *Raveneau de Lussan.* Chacun d'eux raconte les périlleuses aventures qu'ils ont partagées avec les Flibustiers leurs camarades. Leur récit est sans art, et n'en est que plus digne de foi.

L'auteur a eu aussi recours à d'an-

ciennes feuilles fugitives d'Angleterre, qui ont rapporté les mêmes faits à l'époque même où ils se sont passés, et qui lui ont fourni des pièces de comparaison. Enfin, pour ne rien négliger de ce qui pouvait compléter ses recherches, il a consulté l'Histoire de l'île Saint-Domingue, par Charlevoix; celle des Antilles, par le père du Tertre, et le Voyage du père Labat aux îles américaines.

M. d'Archenholtz paraît donc avoir épuisé tout ce qui pouvait le mettre en état de composer une histoire complète et authentique. On va juger si son traducteur est parvenu à en faire une histoire intéressante pour les lecteurs français.

HISTOIRE DES FLIBUSTIERS.

CHAPITRE PREMIER.

Le dix-septième siècle fut marqué par une de ces circonstances extraordinaires qu'on n'avait pas vu reparaître depuis la destruction des pirates de Cilicie par Pompée. Ceux dont nous allons retracer l'histoire ont quelque chose de plus frappant encore. Ils ne peuvent se comparer à ces républiques modernes, connues sous le nom de Régences barbaresques. Ils diffèrent quant à leur système, quant à leur organisation, quant à leurs féroces exploits, de toutes les corporations qui jamais aient infesté les mers de leurs brigandages; ils diffèrent surtout de ces pirates du Nord qui, vers le moyen âge, effrayèrent les côtes de l'Europe par leurs incursions. Ceux-ci ne tentèrent jamais d'audacieuses descentes, n'attaquèrent aucune forteresse, ne portèrent l'effroi ni dans les armées de terre, ni dans les escadres. La capture des vaisseaux marchands était le seul objet de leurs entreprises.

Ils firent tout pour la cupidité et rien pour la valeur.

Les Flibustiers n'avaient pas eu de modèles. C'était une république flottante, dont les individus originaires d'Europe, partagés en troupes plus ou moins nombreuses, étaient animés du même esprit, dirigés par des principes uniformes, liés par des conventions, et parcouraient les mers d'Amérique ayant le *butin* pour cri de ralliement.

Cet état d'une forme bisarre dut sa première origine à l'avidité et aux oppressions des insatiables Européens, des Espagnols surtout, qui appesantissaient leur sceptre de fer sur les Indes occidentales; à la difficulté de consolider une domination qui s'exerçait, à un si grand éloignement de l'Europe, sur des territoires d'une si prodigieuse étendue, et avec des moyens si inférieurs à ceux qu'on peut employer à présent; enfin à l'attrait du butin que présentaient à l'univers la navigation des Espagnols et les richesses inépuisables de ces pays, le Mexique et le Pérou si féconds en métaux précieux.

Ajoutons à ces causes la jalousie qu'inspirait aux puissances de l'Europe le prétendu bonheur de l'Espagne qui avait obtenu une portion si considérable du Nouveau-Monde, tandis que leurs possessions étaient ou nulles, ou bornées à quelques colonies sur les côtes, ou à quelques îles de peu d'importance, et lorsqu'il n'y avait

encore que les premiers rudimens de ces Etats de l'Amérique septentrionale devenus depuis si florissans.

Delà cette protection, tantôt secrète, tantôt manifeste, que la France et l'Angleterre, le Portugal même et la Hollande, et les gouverneurs de leurs îles, et les commandans de leurs vaisseaux de guerre accordaient à ces pirates, dans l'espoir d'affaiblir l'Espagne et d'enrichir leurs propres colonies. Ce n'était pas seulement en tems de guerre qu'elles favorisaient les entreprises des Flibustiers, en leur accordant, de préférence, des lettres de marque qui, à toutes les époques, s'expédient si légèrement, et dont ils usaient avec autant d'intrépidité que de bonheur. Au milieu même de la paix, l'envie, l'animosité, des préventions de plus d'un genre leur dictaient ces hostilités indirectes.

Pendant le seizième siècle et même le suivant, l'Espagne, malgré une suite de règnes où l'ineptie semblait héréditaire, malgré les causes d'affaiblissement qu'elle trouvait et dans son propre sein, et dans le morcellement de ses vastes possessions, l'Espagne était regardée comme la puissance la plus redoutable. Elle l'était en effet sous un certain rapport, vu l'état pitoyable où se trouvaient les finances, la guerre et le commerce chez toutes les autres nations; à une époque où vingt mille hommes composaient une forte armée; où deux millions d'écus for-

maient tout le trésor d'un souverain; où les sciences étaient sans honneur, les arts sans encouragement; où le commerce était à peine connu de nom et les commerçans méprisés; où l'inquisition, les bulles du pape, les excommunications décidaient du sort des peuples; où partout, les gouvernans et les gouvernés, jouets de la plus stupide ignorance, épuisaient les facultés de leur esprit à de vaines disputes de religion. La régénération de l'espèce humaine était à peine à son aurore.

Dans de pareilles circonstances on pouvait être ébloui de l'éclat que Charles-Quint avait répandu sur l'Espagne; et son indigne fils, Philippe second, qui avait à ses ordres les trésors du Nouveau-Monde, de grands capitaines, une excellente cavalerie et la meilleure infanterie de l'Europe, pouvait, malgré la perte des Pays-Bas, entretenir cette illusion qui faisait partie de son héritage, et la transmettre, quoiqu'un peu affaiblie, à ses lâches successeurs. Elle dura en effet jusques vers le milieu du dix-septième siècle. La paix de Westphalie acheva de la dissiper, et cinquante ans plus tard, à la mort de Charles second, cette Espagne si longtems redoutée à tort ou à raison, mais toujours asservie au joug des prêtres, toujours stationnaire dans sa médiocrité, se trouva enfin fixée au rang qui lui convenait, à celui d'une puissance du second ordre.

Déja, depuis plusieurs années, les noms de *Boucaniers* et de *Flibustiers* étaient connus en Europe; mais on ne voyait en eux qu'une corporation d'hommes sauvages, qu'un ramas de brigands de diverses nations. Longtems leurs exploits, souillés de meurtres et de rapines, mais d'abord réprimés à beaucoup d'égards, n'eurent rien de signalé dans une partie du monde, où pendant un siècle et demi, les plus forts n'avaient connu d'autre point de ralliement que les meurtres et les rapines. On ne les regardait que comme des pirates ordinaires, ou plutôt l'Europe dédaigna de s'occuper d'eux jusqu'à ce qu'ils éveillèrent l'attention générale par leur organisation, par l'espèce de constitution qu'ils se donnèrent, par des singularités de plus d'un genre, et surtout par des faits et des aventures qui sortaient de l'ordre commun. C'est alors qu'ils s'emparèrent, dans l'histoire du monde, d'une place que le tems ne pourra leur ravir.

Au reste, le récit de leurs aventures est bien moins une source d'instruction qu'il n'est propre à exciter la surprise et des sentimens pénibles. Elle nous présente des hommes qui, avec de très-petits moyens, produisent des résultats extraordinaires et déploient des forces incroyables; des hommes qui, par leur esprit entreprenant, leur courage indomptable, leur activité, par une patience qui leur fait braver les peines et les privations, affronter tous les dangers et la

la mort, méritent notre admiration, tandis qu'ils nous font frissonner d'horreur par leurs vices, leurs crimes, leurs cruautés et leurs excès dans tous les genres. Combattus par des sensations si opposées, nous serions tentés de détourner nos regards de ces êtres féroces, de vouer leurs faits à l'oubli et leurs noms à l'exécration, si quelques qualités estimables, osera-t-on ajouter, si quelques vertus ne nous réconciliaient avec ces farouches Flibustiers, enfans d'un siècle encore barbare, et des impérieuses circonstances, et même ne nous les rendaient intéressans. Nous en excepterons cependant quelques monstres sortis de leur sein, tels que l'Olonois, Morgan et autres que nous apprendrons à connaître dans le cours de ce récit.

La première trace de ces pirates se trouve dans les chasseurs des bœufs sauvages de l'île d'Hispaniola, si connue, trop connue depuis, sous le nom de Saint-Domingue. On les appelait d'abord *Boucaniers*. Ensuite les chasseurs des sangliers et des ours s'associèrent à eux, au moins par une dénomination commune. Ces hommes passaient des mois entiers dans les forêts, loin de leurs habitations. A leur retour ils se partageaient le produit de leurs chasses et cinglaient aussitôt vers l'île de la Tortue (au nord de la partie occidentale de Saint-Domingue). Là était leur marché. Là ils vendaient aux colons de la petite île la viande salée et

fumée et les peaux des bêtes qu'ils avaient terrassées. Ils se pourvoyaient de nouvelles armes, de poudre, de plomb et autres objets nécessaires à leur profession. Leur gloutonnerie consommait le reste de leur gain.

Mais avant de retracer leur histoire, nous ferons connaître quelques-uns des caractères principaux de cette étrange corporation, de ce phénomène moral qui n'a fait que passer sur la terre et a disparu pour jamais. Nous nous occuperons d'abord des seuls Boucaniers, de leur genre de vie, des principaux faits qui les ont signalés..... Un des chapitres suivans crayonnera le caractère, les usages, les mœurs des véritables Flibustiers. Car les uns et les autres doivent être considérés à part. Unis à quelques égards, ils agissaient indépendamment les uns des autres. Ce ne fut qu'avec le tems que, pressés par les circonstances, les Boucaniers se lièrent intimement aux Flibustiers, et ne firent plus avec eux qu'une seule société.

Les Boucaniers qui avaient établi leur repaire dans les Antilles, et principalement dans l'île de Saint-Domingue, étaient une race d'hommes étranges par leur manière de vivre. La plupart étaient originaires de Normandie. Ils prirent leur nom des lieux où ils avaient leurs petits champs en culture et leurs barraques, et où, à la façon des sauvages, ils salaient et fumaient leurs viandes. Ces lieux s'appelaient

Boucans dans le langage du pays, ou plutôt dans celui de leur dégoûtante profession.

Les barraques qui leur servaient d'asîles n'étaient proprement que de grandes huttes, couvertes par en haut, mais ouvertes par les côtés. Ils étaient ainsi à l'abri du soleil et de la pluie, mais exposés au vent, de quelque point qu'il soufflât.

Les Boucaniers étaient composés de colons sortis de France et d'autres pays de l'Europe, de descendans de ces colons et aussi de divers Européens portés aux Indes occidentales par les caprices du sort ; mais pour la très-grande partie, ils étaient originaires de France. Comme ils n'avaient ni femmes ni enfans, ils vivaient constamment deux à deux dans une parfaite communauté de biens, en s'entr'aidant de leurs services. Ils se nommaient réciproquement matelots, et appelaient *matelotage* cette manière de vivre. Le survivant héritait de celui des deux qui mourait le premier. Outre cette communauté particulière, il en régnait une générale entre tous les Boucaniers, en sorte que chacun d'eux pouvait faire venir d'un autre boucan ce dont il avait besoin. Ils s'interdisaient toute espèce de fermetures. Une pareille précaution eût été regardée parmi eux comme un crime de lèze-société au premier chef. Le *mien* et le *tien* étant des mots inconnus dans cette république ; les disputes y étaient extrê-

mement rares. Quand il en survenait, elles étaient terminées à l'instant par l'entremise des amis communs

Le code des Boucaniers était fort simple. Ils ne reconnaissaient d'autres lois que quelques conventions qu'ils concluaient entr'eux. Leur proposait-on d'y faire des améliorations, ils répondaient froidement : « *ce n'est pas l'usage sur la côte.* » Leurs anciennes idées de soumission et de religion leur faisaient regarder le gouverneur de la Tortue comme une espèce de chef ; et ils s'appelaient chrétiens sans se conformer en rien aux règles du christianisme.

Quiconque voulait devenir boucanier devait renoncer à tous les usages de la vie sociale, et même à son nom de famille. Pour désigner les membres de la société, on donnait à chacun d'eux, soit un nom nouveau, soit une espèce de sobriquet, qui passait souvent à leurs descendans quand ils se mariaient. Quelques-uns ne déclaraient leur nom particulier qu'à l'époque où ils célébraient leur mariage ; delà le proverbe encore usité dans les Antilles : qu'*on n'apprend à connaître les gens que lorsqu'ils se marient.*

Mais le mariage mettait un terme à leur genre de vie antérieur ; les mariés n'étaient même plus en communauté avec la société. Ils cessaient d'être *boucaniers ;* ils devenaient des colons qui, sous le nom d'habitans, étaient for-

mellement soumis aux lois et aux ordonnances du gouverneur de la Tortue.

Pour tout habillement, les Boucaniers portaient une chemise et un pantalon de grosse toile, teints du sang des animaux qu'ils tuaient. Leur chaussure était faite de peaux de cochon ; mais ils ne portaient point de bas. Leur tête était couverte d'un chapeau rond. Une courroie, taillée dans une peau non préparée, leur servait de ceinture, et ils y suspendaient des ornemens dignes de leur profession, un sabre très-court et quelques couteaux. Ils n'avaient d'autres armes à feu qu'un grand fusil chargé de deux balles du poids d'une once. Chacun d'eux, suivant sa fantaisie, avait un ou plusieurs valets et vingt à trente chiens qui le suivaient à la chasse. C'était celle des taureaux qui faisait leur principale occupation. Ils n'allaient à celle des sangliers que pour leur amusement. La chair de ces animaux leur servait de nourriture ; et la moëlle toute crue de leurs os était un régal pour eux à l'heure du déjeûner. Comme ils avaient très-peu de besoins, qu'ils s'abstenaient de pain et de vin, et vivaient, ainsi que les Hottentos, au milieu de la plus dégoûtante mal-propreté, le nombre de leurs meubles était fort circonscrit; et, pour leurs repas, il n'avaient ni bancs ni tables ; ils mangeaient et reposaient sur la terre. Des pierres,

des troncs, des racines d'arbres leur servaient de tables et d'oreillers.

Avec cette manière de vivre, toute misérable qu'elle paraisse, ils étaient contents. Ils avaient toujours grand appétit, et jouissaient d'une santé robuste qui ne s'affaiblissait qu'après de longues années passées dans une vie aussi laborieuse. Quelques-uns, et c'étaient les plus sages, ou si l'on veut les plus efféminés, ne s'y livraient que pendant un certain tems, se séparaient ensuite de leurs frères et devenaient colons. Mais d'autres répugnaient à changer d'habitudes, renonçaient même à des héritages considérables qu'ils auraient pu aller recueillir en Europe, et restaient Boucaniers jusqu'à leur mort.

Leurs principaux repaires ou *boucans* étaient dans la presqu'île de Savana, sur la côte septentrionale de Saint-Domingue; dans un îlot de la baie de Bayaha (ou du fort Dauphin); dans d'autres points de la côte nord de Saint-Domingue, au port Margot, à la Tortue, dans la Savanne brûlée, dans le Mirbalais et dans l'île de la partie sud de Saint-Domingue, connue des Français sous le nom de l'Avache. C'était là que les Boucaniers se livraient paisiblement à leurs grossières occupations, lorsque les Espagnols, sans songer que le trafic innocent de ces étrangers était avantageux à leur nation même, imaginèrent de les chasser de Saint-

Domingue, ou plutôt, s'il leur était possible, de les détruire entièrement.

Ce plan barbare, qui devait devenir funeste à leurs auteurs, était pour eux d'une exécution facile. Renouvelant celui qu'ils avaient suivi, avec le plus déplorable succès, à l'égard des malheureux Caraïbes, ils attaquèrent les Boucaniers, épars çà et là, occupés à leurs travaux, sans méfiance comme sans intentions dangereuses; ils en massacrèrent une partie et traînèrent les autres dans l'esclavage. Depuis cette époque les chasseurs se tinrent sur leurs gardes, ne marchèrent plus que par petits détachemens, toujours prêts à se défendre; et quand ils étaient attaqués, ils se battaient contre les Espagnols avec un tel acharnement que, malgré l'extrême supériorité du nombre de leurs adversaires, ils les mirent presque toujours en fuite.

La guerre prit alors une nouvelle forme. Les Espagnols renoncèrent à ces chasses aux hommes qui avaient coûté la vie à un si grand nombre des leurs. Ils vinrent attaquer de nuit les malheureux Boucaniers dans leurs retraites, et tuèrent tous ceux, maîtres et valets, qui tombèrent sous leurs mains. Ces cruautés portèrent le ressentiment des Boucaniers au dernier degré. Ils se réunirent, et à leur tour ils prirent l'offensive et n'épargnèrent aucun de leurs ennemis. Cet accès de fureur sembla se calmer chez les Espagnols, et déja les Boucaniers commençaient

à se flatter de vivre en paix. Mais les Espagnols n'attendaient que des renforts ; et aussitôt qu'ils en eurent reçu de leurs autres colonies, la guerre éclata de nouveau. De leur côté les Boucaniers furent secourus par les Français de la Tortue et d'autres îles, ainsi que par un grand nombre d'aventuriers, excités, les uns, par leur animosité contre les Espagnols, les autres, par l'appât du butin. De toutes parts on se bat sans relâche, de toutes parts le sol de Saint-Domingue est arrosé de sang humain; et quelques-uns de ces nombreux champs de bataille ont conservé jusqu'à nos jours le nom de *massacre*. Ces évènemens se passèrent de 1660 à 1665.

Le gouverneur de la petite île française de la Tortue n'y avait pris part qu'avec les ménagemens de la prudence ; car à cette époque la situation de la France et ses rapports avec le reste de l'Europe ne lui permettaient pas de protéger ouvertement les Boucaniers. Cependant la cour de Madrid fit une attention sérieuse à un ordre de choses dont elle prévît et s'exagéra les suites. Elle crut ne pouvoir sauver Saint-Domingue et même tout son commerce dans le Nouveau-Monde, qu'en chassant entièrement les Français de cette île et de celle de la Tortue. En conséquence elle envoya en Amérique l'ordre de rassembler un corps de troupes pris dans les îles voisines et même sur le continent, et le commandement de ce corps fut confié à un

ancien officier nommé *Van-Delmof*, qui avait servi avec gloire dans la guerre des Pays-Bas. Des récompenses considérables furent promises à ceux qui se distingueraient dans celle qu'on allait entreprendre.

Van-Delmof arriva à Saint-Domingue en 1663, et peu de jours après commença ses opérations. Le principal asîle des Boucaniers se trouvant à Savana, c'est là qu'il se proposa de les attaquer. Il prit cinq cents hommes d'élite, se mit à leur tête, et, pourvu de toutes les munitions de guerre qui accompagnent un corps de troupes européen, il s'avança rapidement, et aussi secrètement qu'il lui fut possible; mais les Boucaniers furent informés de sa marche par un de leurs chasseurs, lorsqu'il n'était plus qu'à quelques lieues. Leur nombre ne s'élevait pas au delà de cent. Ils pouvaient encore se sauver et atteindre avec sûreté une autre de leurs habitations. Mais ils trouvèrent de la honte à fuir, et se déterminèrent à marcher sans délai à la rencontre des Espagnols. Tout-à-coup ils paraissent à la descente d'une montagne, au grand étonnement de leurs ennemis. Pleins de dédain pour les Boucaniers, ils étaient loin de compter sur une vigilance qui pût renverser leur plan. Cependant la supériorité de leur nombre, de leurs armes, de leur expérience militaire, semblaient encore leur garantir le succès. Les Boucaniers attaquent les premiers; de part et d'autre on

se bat avec acharnement. La victoire longtems incertaine se décide enfin pour ces ennemis si méprisés. Les troupes Espagnoles furent entièrement défaites et repoussées dans les montagnes. Leur chef et un grand nombre des leurs restèrent sur le champ de bataille.

Un revers aussi inattendu fit une grande impression sur les Espagnols. Ils revinrent à leur ancienne manière de faire la guerre ; observant que les Boucaniers, dans leurs chasses, négligeaient les précautions nécessaires, ils recommencèrent à les attaquer isolément. Ceux-ci, qui ne demandaient qu'à vivre en paix, prirent le parti de transporter tous leurs boucans dans les petites îles qui environnent Saint-Domingue, et de ne plus chasser qu'en corps nombreux dans la grande île. Les attaques devinrent dès-lors beaucoup plus rares ; et la guerre se ralentit faute d'alimens.

Une fois que les boucans furent placés dans des lieux sûrs, ils se convertirent successivement en habitations sédentaires, où des colons et des trafiquans vinrent s'établir. Telle fut l'origine de l'établissement de Bayaha, où la nature avait formé un des ports les plus beaux et les plus spacieux de l'Amérique. Il était d'ailleurs dans le voisinage de la Tortue, où les Boucaniers pouvaient se rendre en peu d'heures pour y vendre leurs viandes et leurs peaux, et se pourvoir du peu d'ustensiles qu'exige leur

profession. Les avantages du port de Bayaha leur épargnaient même ce court trajet : car bientôt les Français et les Hollandais abordèrent pour leur acheter leurs marchandises, et leur vendre ce dont ils avaient besoin.

La guerre, cependant, n'avait pas entièrement cessé ; les Boucaniers passaient journellement à Saint-Domingue pour y chasser ; et de tems en tems les Espagnols, toujours supérieurs en nombre, cherchaient à les surprendre, et immolaient sans pitié tous ceux qu'ils pouvaient saisir. La mort de l'un d'eux suffisait pour mettre tout le boucan en agitation. Les travaux étaient suspendus jusqu'à ce que la mort de leur camarade eût été vengée.

Ils remarquent un jour que quatre d'entr'eux ont disparu. Ils se décident aussitôt à passer en force à Saint-Domingue, et à ne pas se séparer avant de savoir ce que sont devenus leurs camarades ; et s'ils sont morts, ils jurent d'exterminer leurs meurtriers. Bientôt ils font quelques prisonniers, qui leur avouent qu'en effet plusieurs de leurs camarades ont péri, qu'on a même égorgé de sang-froid ceux que leurs blessures avaient mis hors d'état de se défendre. Ces malheureux prisonniers furent les premières victimes de leur indiscrète révélation. Les Boucaniers, après les avoir massacrés, se répandirent comme des bêtes féroces dans les habi-

tations

tations circonvoisines, et firent main basse sur tous les Espagnols qu'ils rencontrèrent.

Ainsi recommença cette guerre d'extermination, dans laquelle les Espagnols eurent rarement le dessus. Un jour ils attaquèrent, avec un corps de deux cents hommes, trente Boucaniers, au moment où, venant de Bayaha, ils abordèrent sur le rivage de la grande île. Ils se défendirent en désespérés; mais aucun n'échappa au fer de leurs ennemis. Quelque tems après, un autre corps de chasseurs, commandé par Toré, un de leurs principaux chefs, éprouva le même sort. Revenant de la grande île, il avait déja atteint Savana, et se croyait à l'abri de tout danger; les Espagnols, toujours en plus grand nombre, avaient compté sur leur sécurité et en profitèrent. Les Boucaniers, déja dispersés et combattant avec tous les désavantages, finirent par succomber tous, après avoir fait payer cher aux Espagnols leur victoire. Il n'en resta pas un seul pour porter à Bayaha cette funeste nouvelle. Les Boucaniers, dès-lors, ne respirèrent plus que la vengeance; ils l'exercèrent sans pitié, sans distinction d'âge ni de sexe, même sur beaucoup d'innocens; et l'effroi de leur nom se propagea de plus en plus. Les Espagnols prirent enfin un parti, décisif il est vrai, mais dont ils n'avaient pas prévu les fâcheux résultats pour leur propre nation en Amérique. Convaincus de l'impossibilité d'exterminer les Boucaniers, ou

du moins de les chasser de Saint-Domingue par la force, ils se déterminèrent à couper le mal dans sa racine, en leur enlevant leur seul moyen de subsistance. Ils ordonnèrent une chasse générale aux taureaux dans toute l'île, et la poursuivirent avec tant d'ardeur et de persévérance, que presque toute la race de ces animaux fut détruite.

Les Boucaniers se trouvèrent ainsi sans occupations et sans ressources, et furent forcés d'embrasser un autre genre de vie. Plusieurs s'établirent comme colons à Bayaha, à la Tortue, et dans les autres petites îles adjacentes. Mais le plus grand nombre, accoutumé aux dangers, dédaignant une existence paisible et assujettie aux lois, regardant même la culture des champs comme déshonorante, n'éprouvèrent plus qu'une passion que les derniers évènemens avaient encore exaltée, celle de se venger des Espagnols. Dans cette vue, ils se réunirent à leurs amis, les Flibustiers, qui commençaient à se faire un nom, mais qui ne devinrent réellement redoutables qu'après leur intime association avec les Boucaniers.

CHAPITRE II.

Avant de décrire les faits des Flibustiers, nous jeterons un coup-d'œil sur Saint-Domingue et sur sa situation, à l'époque où nous nous trouvons; cette île ayant été, plus encore que la Tortue, le berceau de ces forbans, et ensuite leur principal point de réunion, et les destinées de Saint-Domingue étant intimement liées à leur histoire.

Jusques vers le milieu du dix-septième siècle, cette grande île avait été en entier sous la domination des Espagnols, qui n'en connaissaient pas encore tout le prix, et qui portaient exclusivement leur attention sur les colonies où les métaux précieux s'offraient à leur aveugle cupidité. Les Français ne possédaient pas un pouce de terre à Saint-Domingue avant que les Boucaniers y eussent formé, non pas une colonie, mais l'espèce d'établissement que comportaient leurs goûts et leur manière de vivre. Jusques-là ils n'occupaient que cette petite île, voisine de la côte, connue sous le nom de la Tortue, et qu'un simple gentilhomme français, du Rausset, arracha, en 1659, aux Espagnols qui s'en étaient emparés. Elle était dénuée de toutes

ressources; son chef-lieu, en 1665, comptait à peine 250 habitans. C'était, en un mot, une colonie sans valeur pour la mère-patrie, et qui, pendant longtems, n'eut d'appui contre les Espagnols que la bravoure des Flibustiers.

La puissance croissante de la France devait mettre un terme à cet état des choses dans les Indes occidentales. Mais ce qui accéléra cette révolution fut le choix que la France fit d'un gouverneur en 1665, dans la personne d'Ogeron, homme sage à-la-fois et entreprenant, très-recommandable par son caractère, et qui peut être regardé comme le véritable fondateur de la colonie française à Saint-Domingue.

A cette époque, il n'y avait dans toute l'île que quatorze mille habitans, espagnols, créoles et mulâtres. Le nombre des nègres esclaves était sans doute un peu plus considérable, mais n'était pas encore exactement déterminé. On y doit ajouter 1200 nègres fugitifs qui, affectant l'indépendance, s'étaient retranchés dans les montagnes, d'où ils descendaient pour mettre les plantations à contribution. Santo-Domingo, la capitale, contenait 500 maisons, était entourée d'une muraille, et protégée par trois forts suffisamment pourvus d'artillerie pour le tems. La seconde ville de l'île était Saint-Yago, où demeuraient beaucoup de négocians et d'orfèvres, et qui n'avait que de mauvaises fortifications.

Les autres endroits de l'île n'étaient que des bourgs chétifs, tout ouverts et peuplés de pauvres habitans.

Sur la côte septentrionale, vis-à-vis la Tortue, les Français avaient successivement formé quelques habitations dont la population, à cette époque de 1665, ne s'élevait pas au delà de 260 hommes. Ces très-faibles commencemens d'un établissement, dans un canton fort éloigné des possessions de l'Espagne, étaient à peine aperçus par cette nation orgueilleuse; ce qui laissa aux Français le tems et les moyens de la consolider. On pouvait comparer leur colonie à un jeune arbre planté dans un sol excellent, qui avait pris racine et croissait avec rapidité. Celles des Espagnols ressemblait à un vieux tronc dont la sève épuisée ne suffisait plus à sa végétation. Elle était réduite à ses propres forces, tandis que les Français trouvaient un appui dans ces redoutables Boucaniers et Flibustiers, qui leur étaient dévoués; on en comptait alors environ trois mille, tant sur les côtes de Saint-Domingue que dans l'île de la Tortue. Ils s'appelaient *frères de la côte*; c'était des hommes presque sauvages, qui aspiraient à une parfaite indépendance, et qu'on ne pouvait gouverner qu'avec une prudence peu commune.

Les côtes qu'ils fréquentaient le plus étaient celles de Cumana, de Carthagène, de Porto-Bello, de Cuba et de la Nouvelle-Espagne,

et celles qui avoisinaient les lacs de Maracaïbo et de Nicaragua. Toujours brusques et expéditifs dans leurs entreprises, ils répugnaient aux détails minutieux qui eussent ralenti leur activité. Tous les vaisseaux indistinctement ne tentaient donc pas leur farouche avidité. Ils laissaient ordinairement passer ceux qui allaient d'Europe en Amérique ; le transport et la revente de leurs volumineuses cargaisons leur aurait causé trop d'embarras. Ils ne trouvaient de l'attrait qu'à ces vaisseaux de retour uniquement chargés d'or, d'argent et autres objets précieux, et d'une facile défaite.

Telle était la situation de Saint-Domingue lorsqu'on y vit arriver de France le nouveau gouverneur, doué de toutes les qualités qu'exigeait sa mission. Dix ans auparavant d'Ogeron avait fait naufrage sur la côte de Saint-Domingue, et avait été obligé de vivre quelque tems parmi les Boucaniers. Comme il avait ainsi appris à les connaître, il lui fut d'autant plus facile de se concilier, dans son nouveau poste, leur estime et leur affection, et de leur inspirer du respect pour les lois. Il s'efforça donc de purger leurs entreprises de ce que la piraterie avait d'odieux, de rendre leur bravoure utile à l'état et d'adoucir leurs mœurs; en tolérant toutefois avec sagesse ce qu'il n'aurait pu empêcher sans causer les plus graves préjudices aux colonies françaises.

Le butin que produisaient leurs vastes entreprises, tant sur terre que sur mer, s'accroissait cependant à tel point que les îles ne pouvaient plus offrir assez d'acheteurs pour tant de marchandises, et qu'eux-mêmes n'en trouvaient plus à leur convenance qu'ils pussent échanger contre les piastres espagnoles ; et cette circonstance ne contribua pas peu à faire établir en France une nouvelle compagnie des Indes occidentales; exemple qui fut bientôt imité par les Anglais.

Il y avait déja eu en France une semblable compagnie : elle n'avait pas réussi ; mais les circonstances étaient devenues plus favorables. Le gouvernement français adopta donc un nouveau système à l'égard de ses îles ; il confia leur sort aux spéculations de sa nouvelle compagnie. Le gouverneur reçut l'ordre d'annoncer et de faire adopter cette détermination aux colons. La tâche était épineuse. Il était difficile d'amener à la subordination des hommes auxquels les ordres d'une cour avaient été jusqu'alors étrangers, qui n'avaient pas encore subi le joug de la dépendance. D'Ogeron leur expliqua la nature du changement qui allait s'opérer, et leur fit connaître les prohibitions commerciales qui étaient sur le point de s'établir. Les Flibustiers répondirent, du ton qui leur était propre, qu'ils ne se soumettraient pas à une compagnie de commerce; qu'ils obéiraient volontiers au roi ; mais qu'il ne fallait pas leur interdire le commerce

avec les Hollandais, auquel ils tenaient fortement, et qui datait de plus loin que la protection de la France. Il n'y avait pas de réplique à une déclaration aussi formelle. D'Ogeron fut obligé de céder.

Mais pour accoutumer plus facilement les nouveaux colons à une vie tranquille, et pour adoucir la rudesse de leurs mœurs, il recourut à un moyen singulier. Il fit venir de France une cargaison de jeunes filles qui, à leur arrivée, trouvèrent des maris peu difficiles à satisfaire. Le prompt débit de cette espèce nouvelle de marchandise enhardit les spéculations. La compagnie des Indes les fit pour son propre compte; d'autres femmes, choisies par elle, passèrent les mers, et les frais de leur voyage lui étaient remboursés par les amateurs qui les achetaient à l'enchère. Ces attrayantes transfuges de l'Europe produisirent en peu de tems un grand changement dans l'esprit et les manières des colons de l'Amérique. Elles leur communiquèrent, non pas la délicatesse et les vertus qui leur étaient probablement étrangères, mais du moins quelques-unes des inclinations, des goûts et des formes qui tiennent à une civilisation plus raffinée. Elles prirent en revanche, dans la société de leurs valeureux époux, des dispositions guerrières qui se déployèrent utilement en diverses circonstances. Mais ces bienfaisantes transmigrations furent bientôt discontinuées au grand préjudice de la

colonie. On y suppléa très-imparfaitement en louant pour trois ans des femmes de mauvaise vie qu'on faisait passer dans les îles. De là des désordres de tout genre qui forcèrent de renoncer à cet expédient aussi avilissant pour les mœurs que peu favorable à la population.

Les habitations que les Français avaient établies depuis quelque tems sur la côte septentrionale de Saint-Domingue s'étaient successivement étendues sous la direction d'Ogeron et s'étaient convertis en petites plantations. Cette portion de l'île fut, on ne sait pas trop pourquoi, appelée *Cul-de-Sac;* dénomination qui a été conservée à un canton plus circonscrit de l'île. La sage administration du gouverneur, dégagée de toute espèce d'oppression, appela des autres îles beaucoup d'aventuriers vers ces contrées, qui eussent acquis un degré de prospérité peu commun, si sa prudente activité eût été un peu secondée par son gouvernement. Mais elle ne le fut pas. La guerre éclata sur ces entrefaites, en 1667, entre la France et l'Espagne. C'en était fait des petits établissemens français si d'Ogeron n'eût su se servir habilement des Flibustiers, qui attaquèrent avec le plus grand succès les vaisseaux de guerre, les îles, les forteresses, en répandant une terreur universelle parmi les Espagnols d'Amérique.

A lui seul, d'Ogeron forma le projet de conquérir toute l'île de Saint-Domingue. L'insou-

ciance de son gouvernement ne le découragea pas. Par pur patriotisme, il consacra son propre patrimoine à l'exécution de son entreprise. Plusieurs années de suite il fit venir de France trois cents hommes à ses frais ; et comme le fléau de la guerre s'était étendu à l'Angleterre, il conçut l'idée d'attaquer, de la Tortue même, l'île de la Jamaïque. D'après les mesures qu'il avait prises, cette conquête paraissait immanquable. Les troupes qu'il y destinait étaient déja prêtes à s'embarquer. Il n'attendait que de la poudre. Elle n'arriva pas.

Un autre plan de ce gouverneur échoua de même par la faute de sa cour. Il voulait établir une colonie dans la Floride, pour dominer sur le canal de Bahama, et se rendre maître du commerce des Espagnols. Il ne demandait pour cela que le modique revenu de l'île de la Tortue. La France dédaigna d'accueillir son projet. Elle était cependant gouvernée alors par le fameux Colbert, par ce ministre auquel les Français doivent la prospérité de leurs fabriques, dans le dix-septième siècle, qui, sous ce point de vue, fut sans doute le bienfaiteur de sa nation, mais qui, quant aux colonies, à la navigation et au commerce, ne s'est peut-être pas élevé au dessus des idées rétrécies de son tems (1).

---

(1) Ici l'auteur, dans un accès de morosité, se permet, contre les grands-hommes qui ont illustré le siècle de

Il regardait les intérêts des colonies comme peu dignes des sollicitudes du gouvernement, et comme devant être abandonnés aux soins des compagnies de commerce. Il avait pour principe que ces compagnies avaient leurs privilèges, qu'elles ne pouvaient méconnaître leurs avantages, et qu'en agissant pour leurs propres intérêts, elles serviraient ceux de la nation. La France vit donc avec indifférence les Anglais s'établir dans cette partie de la Floride, sur laquelle d'Ogeron avait porté ses vues, et lui donner le nom de Caroline d'après celui de leur roi Charles II, quoiqu'elle eût porté celui de la Floride française à la suite de deux établissemens que les Français y avaient formés précédemment.

Dans cette privation de toute assistance, d'Ogeron fit tout ce qui lui fut possible, et chercha du moins à étendre les établissemens de sa nation sur les côtes Nord et Ouest de Saint-Domingue. Graces à ses encouragemens, il s'y trouvait aussi des Boucaniers qui y suivaient leur ancien négoce, et qui servaient de garnison à cette partie de l'île.

C'est là qu'en 1670 les vexations familières aux compagnies de commerce, excitèrent un

Louis XIV, une sortie assez déplacée, à laquelle il aurait dû au moins donner plus de développement, mais que nous dédaignerons et nous dispenserons de traduire.

soulèvement en forme; les mesures conciliantes d'Ogeron n'ayant pu parvenir à le calmer, il fut forcé d'en prendre de sérieuses. Celles-ci malheureusement ne produisirent d'autre effet que de lui faire perdre sa popularité. Des vaisseaux de guerre arrivèrent à son secours. Après quelques combats ils furent obligés de se retirer sans avoir pu parvenir à soumettre les rebelles. Ceux-ci rentrèrent enfin d'eux-mêmes dans le devoir, quand ils s'aperçurent que, pendant cette agitation, il n'arrivait aucun navire étranger, et qu'ils prévirent que la prolongation de cette lutte avec le gouvernement français aurait encore pour eux d'autres fâcheuses conséquences. Ils se soumirent donc, mais à des conditions que le gouverneur, abandonné à lui-même, fut trop heureux d'accepter. Ils obtinrent, outre leur pardon, la liberté pour tous les vaisseaux français de faire le commerce le long des côtes de Saint-Domingue et de la Tortue, en payant une redevance de cinq pour cent à la compagnie.

Il n'y eut qu'un petit détachement sous les ordres d'un français, nommé Limousin, qui refusa d'adhérer à cette capitulation. D'Ogeron crut devoir faire un exemple. Accompagné d'un prêtre et d'un bourreau, il alla lui-même à la recherche de ce chef, le trouva endormi dans sa hutte et le fit pendre à l'instant.

La rebellion fut par-là complettement

appaisée. D'ailleurs, d'autres travaux se présentaient alors à ceux dont elle avait occupé les loisirs. On était, en 1672, à l'époque où la guerre éclata entre la France et la Hollande, et offrit la perspective d'un riche butin. Beaucoup de colons, séduits par cet appât, s'associèrent aux Flibustiers. Bientôt après commencèrent les hostilités contre les Espagnols; d'Ogeron était persuadé que le plus faible secours de son gouvernement eût suffi pour lui assurer la conquête de toute l'île de Saint-Domingue. Il s'embarque pour l'aller solliciter lui-même; mais il arrive malade à Paris, et y meurt.

Entouré de tous les moyens de faire fortune, il était resté pauvre. Il ne laissa à ses héritiers que les droits les plus incontestables de réclamer du gouvernement le remboursement de ses créances. Ses héritiers ne purent jamais l'obtenir.

Les successeurs immédiats d'Ogeron dans le gouvernement de ces groupes de petites colonies, Pouancey et Cussy, sanctionnèrent la plupart de ses mesures d'administration, et demeurèrent fidelles à son systême principal de traiter les Flibustiers avec les plus grands ménagemens et d'en tirer parti pour le service de la France. Ces sages encouragemens, joints à la certitude de trouver des asîles assurés en cas de revers, expliquent peut-être la plupart des faits audacieux dont ces fameux forbans

ont étonné l'univers, et dont nous allons présenter le tableau au lecteur.

Déja, antérieurement aux circonstances que nous avons rapportées dans le chapitre précédent, et qui forcèrent les Boucaniers et les Flibustiers de faire cause commune, ces deux races d'hommes, rapprochées par des besoins réciproques, se regardaient comme amies; et leur animosité contre les Espagnols en avait fait en quelque sorte des alliés. Dès le commencement, la nécessité avait formé cette association. Plusieurs des objets qu'exigeaient leur profession et leur subsistance ne pouvaient leur arriver que du dehors. Ce moyen de s'approvisionner entraînait des inconvéniens. Ce fut pour y remédier que ceux des Boucaniers qui se complaisaient le moins à la vie de chasseurs, se livrèrent à la navigation. Ils purent ainsi aller chercher sur leurs propres canots ce dont ils avaient besoin. D'abord ils ne se le procurèrent que par la voie des échanges; mais comme souvent ils ne trouvaient rien à échanger, ou à acheter, qu'ils manquaient même d'acheteurs pour leurs peaux, plus d'une fois ils recoururent à des violences; ce qui de proche en proche les conduisit à une piraterie, qui d'abord fut bornée et modérée, mais qui bientôt s'étendit au point d'être, pour ainsi dire, réduite en systême.

Ces *frères de la côte*, qui vivaient entr'eux

dans la plus grande harmonie, étaient partagés en trois classes : les *Boucaniers* chasseurs, ceux en petit nombre, qui s'adonnaient à la culture, et que, pour les distinguer des autres, on appelait *habitans*; et les *Flibustiers* proprement dits, dont la piraterie faisait l'unique occupation.

C'était une source de profits qui eut un grand attrait pour tous les hommes sans aveu dont la mer était l'élément. Bientôt une foule de matelots, tant des vaisseaux de guerre que des vaisseaux marchands, de colons ruinés et d'autres aventuriers, sans distinction de nation, de religion et de langage se joignirent à ces Flibustiers, qui finirent par former un ramas de Français, d'Anglais, de Hollandais de Portugais et d'autres peuples d'Europe réunis par un intérêt commun, celui de la rapine. Les seuls Espagnols, dont les trésors étaient le principal objet de la cupidité générale, furent exclus de la faveur d'être admis dans cette société armée. Comment d'ailleurs l'auraient-ils été, eux que les Flibustiers, dès l'origine de leur association, avaient constamment regardés comme leurs ennemis mortels?

Cette distribution d'emplois entre les Flibustiers ne commença à s'effectuer qu'à la Tortue et sur les côtes de Saint-Domingue. Car ils s'étaient d'abord établis dans l'île française de Saint-Christophe, d'où, sous la protection du

gouverneur, ils sortaient avec de petits bâtimens pour faire des courses de peu d'importance; mais dans cette position ils n'avaient encore qu'une existence peu solide. Ils jetèrent ensuite les yeux sur la Tortue, enlevèrent aux Espagnols cette île si bien située pour leurs vues; et, dans l'espoir de s'y maintenir, ils la choisirent pour leur résidence habituelle. Ce changement de lieu leur fit acquérir une véritable consistance et facilita beaucoup les entreprises par lesquelles ils se signalèrent dans la suite. L'occupation de la Tortue, qui ne devait pas être difficile, les séduisait d'autant plus que toute la côte septentrionale de cette île était inaccessible aux vaisseaux, aux petits bâtimens et même aux simples canots, et qu'il n'y avait sur la côte méridionale, qu'un seul port ou plutôt qu'une rade sûre dont l'entrée pouvait être facilement défendue.

Les Espagnols, si riches en colonies, avaient à peine fait attention à cette petite île de la Tortue. Ils y avaient, pour toute garnison, vingt-cinq hommes, qui furent aisément chassés aussitôt que ces pirates, qui venaient de s'organiser, eurent pris le parti d'abandonner Saint-Christophe pour se fixer à la Tortue. Cette prise de possession s'effectua en 1632. Elle ne pouvait toutefois paraître indifférente aux colons espagnols, dont l'arrivée de leur flotte des Indes occidentales à Saint-Domingue avait ranimé le courage. Pour punir

punir et chasser les usurpateurs, ils choisirent le tems où les Boucaniers étaient occupés à leurs chasses, et les Flibustiers à leur navigation. Ils abordèrent, massacrèrent tous les habitans qu'ils rencontrèrent. Le général commandant de la flotte espagnole, qui présidait à cette honteuse conquête, en fit pendre plusieurs; les autres furent trop heureux de se réfugier de nuit sur leurs canots.

Mais aussitôt que la flotte fut repartie pour l'Europe, ils se remirent, et sans beaucoup d'efforts, en possession de leur île favorite. Les Flibustiers sentirent cependant bien que, voisine comme elle était d'une grande colonie, elle serait constamment exposée aux attaques des Espagnols, et que, sans des secours d'Europe, ils ne pourraient la garder. Ils obtinrent donc que le gouverneur français, de leur première résidence, le chevalier de Poincy, en fît prendre possession par les Français, commandés par un aventurier nommé Levasseur. Dès-lors ils se hâtèrent d'y construire un fort sur un rocher au bord de la mer, et bientôt les Boucaniers et les Flibustiers y accoururent en foule de tous côtés, dans la persuasion que leurs entreprises seraient désormais appuyées par le gouverneur d'une grande puissance qui leur était affectionné, et qu'ils pourraient ainsi braver les Espagnols. Ceux-ci firent, à la vérité, une tentative pour reconquérir leur petite île; mais elle

était tardive ; elle fut très-malheureuse. Les nouveaux possesseurs se jetèrent dans leur fort ; et, puissamment secondés par les Boucaniers, repoussèrent les Espagnols avec une grande perte.

Quelque tems après, Levasseur fut tué par deux officiers français qu'il avait adoptés. Ces assassins voulaient se rendre maîtres de l'île ; mais leur projet échoua à l'arrivée de deux vaisseaux de guerre, commandés par le chevalier de Fontenay, qui prit le commandement de la Tortue. Les Flibustiers acquéraient chaque jour de nouvelles forces ; il eut soin de vivre avec eux dans la meilleure intelligence.

Leur nouvelle possession favorisait singulièrement leurs entreprises ; ils croisaient sans relâche le long des côtes de Saint-Domingue. Aucun vaisseau ne pouvait y aborder ou en sortir sans être enlevé et amené à leurs camarades, dont ils s'éloignaient dès le lendemain pour recommencer leurs croisières. On pense bien que les Espagnols n'épargnèrent rien pour les contrarier. Ils ramassèrent un corps de troupes considérable, abordèrent à l'île de la Tortue, gravirent par un sentier sur une hauteur qui dominait leur petit fort, et l'obligèrent bientôt à se rendre. Les Boucaniers se dispersèrent d'abord, mais revinrent peu après avec leurs alliés maritimes, les Flibustiers, débarquèrent de leurs canots pendant la nuit, et reprenant le fort d'assaut, se retrouvèrent maîtres de l'île. Mais,

pour se conserver un appui dont ils sentaient la nécessité, ils se donnèrent pour gouverneur ce même gentilhomme français, du Rausset, dont il a été parlé plus haut; et leur choix fut confirmé par leur puissant protecteur.

C'est ainsi que ces confédérés, d'un genre unique dans l'histoire, poursuivaient le cours de leurs entreprises; même au milieu de la paix ils exerçaient leurs pirateries, tantôt sous le pavillon français, tantôt sous celui d'Angleterre, suivant leurs caprices et les circonstances. Le traité des Pyrénées semblait devoir y mettre un terme; et c'est précisément de cette époque que doit dater leur redoutable activité. Vainement les Espagnols se plaignaient amèrement à Paris et à Londres des excès qu'on y paraissait au moins tolérer; ils recevaient pour réponse: « que ce n'était pas comme sujets des rois de » France et d'Angleterre que les pirates fran- » çais et anglais commettaient leurs brigan- « dages; qu'ainsi on pourrait les traiter avec la » dernière rigueur; qu'aucune lettre de marque » ne leur avait été accordée, et que les gouver- » neurs des îles avaient reçu l'ordre le plus » formel de ne leur prêter aucun secours. » Quelquefois, pour donner plus de poids à ce manège politique, on rappelait les gouverneurs que la cour de Madrid accusait de favoriser les Flibustiers; mais on les remplaçait par d'autres qui marchaient fidellement sur les traces de leurs

prédécesseurs, et qui souvent allaient encore plus loin.

Les lettres de marque que ces forbans parvenaient à se procurer, recevaient entre leurs mains la plus grande latitude. Une fois qu'ils en étaient pourvus, ils se riaient des traités de paix qui auraient dû les annuller; ils feignaient de les ignorer, et ces patentes, qu'il était fort difficile de leur faire rendre, donnaient à leurs pirateries une sorte de légalité. Ils prolongeaient ainsi le terme qu'elles auraient dû avoir, jusqu'à ce qu'une nouvelle guerre éclatât et vînt sanctionner le passé comme l'avenir.

Il n'était pas d'ailleurs indifférent à la France, alors constamment en guerre ouverte ou cachée, d'avoir dans ces parages éloignés des corps de combattans intrépides qui, sans lui rien coûter, lui procuraient de grands avantages, même pécuniaires; car il avait été arrêté, avec l'aveu formel de l'amirauté de France, que le dixième de leur butin serait livré au gouverneur de la Tortue ou de Saint-Domingue. Pour augmenter encore la masse de ces dépouilles, donner une aparence honorable à la protection du gouvernement français, et légitimer les pirateries des Flibustiers, la France leur procura des lettres de marque du Portugal, qui se trouvait alors en guerre avec les Espagnols. L'île de la Tortue parvint ainsi bientôt à devenir une véritable colonie. Un grand nombre de Français vint s'y

établir ; dès-lors, comme il était arrivé à Saint-Domingue, la chasse aux bœufs sauvages et aux sangliers cessa, et l'on vit les Boucaniers renoncer à leurs occupations, se fondre pour la plupart dans la corporation de leurs anciens alliés, les Flibustiers, et se vouer à la navigation.

Beaucoup de familles de Bretagne et d'Anjou passèrent les mers ; et à leur suite des détachemens de jeunes françaises, attirées par le double appât du butin et du mariage, vinrent partager le sort des Flibustiers dont le nombre augmentait chaque jour.

Leurs pirateries semblaient s'annoblir par ce concours de circonstances, et se placèrent ainsi au rang des entreprises guerrières les plus légitimes. Une foule de colons abandonnèrent leurs utiles et paisibles travaux, se procurèrent de petits bâtimens pour s'enrichir aussi par la course en s'associant aux Flibustiers. Mais, comme ces bâtimens étaient difficiles à trouver, ils s'aventuraient dans leurs canots armés pour saisir quelque vaisseau propre à la course. Leur plan favori était de se placer près du Cap Alvarez, pour épier les Espagnols qui s'approchaient de ces parages en allant porter des vivres à la Havane ; il était suivi d'un plein succès. Ils s'emparaient ainsi d'un bon nombre de bâtimens, richement chargés, et les conduisaient à la Tortue, où ils en vendaient les cargaisons entières

aux navigateurs européens. Ils se trouvèrent en état de se pourvoir de tout ce qui leur était nécessaire, et d'entreprendre de plus grandes courses. Une fois qu'ils avaient échangé leurs canots, quelquefois même leurs chétifs bateaux contre de véritables bâtimens, ils parcouraient les côtes du Mexique et enlevaient, en très-peu de tems, beaucoup de vaisseaux, petits et grands, d'autant plus faciles à surprendre qu'ils s'attendaient moins à être attaqués dans ces parages. Ce fut de cette façon qu'ils prirent, entr'autres, deux gros bâtimens espagnols, chargés d'argent, qui étaient destinés pour Caracas. Toutes ces prises étaient conduites à la Tortue, où l'avidité attira tous ceux qui espéraient en avoir leur part; en peu de tems on y compta plus de vingt bâtimens de pirates.

Cette île devint le point de réunion des Flibustiers; ils étaient sûrs d'y être protégés, d'y trouver de quoi satisfaire à leurs besoins, et même le genre de plaisirs analogues à la grossièreté de leurs mœurs. Dès qu'ils y abordaient, les tables couvertes de mets, les fortes boissons, le jeu, la musique, la danse, se succédaient sans interruption. Des femmes voluptueuses, de toutes les nations et de toutes les couleurs, affamées d'or et de libertinage, y accouraient de toutes les îles d'Amérique, et faisaient le principal charme comme le principal danger de ces tumultueuses orgies.

Mais le gouvernement de France désapprouva enfin cette protection continuelle et illimitée, dont les Flibustiers jouissaient. A une si grande distance il croyait apprécier cet état de choses mieux que ses employés qui l'avaient sous leurs yeux. En 1684, il envoya à Saint-Domingue deux commissaires, Saint-Laurent et Begon, pour y réformer tous les abus. Ils arrivèrent, persuadés qu'il fallait tenir dans une dépendance absolue ces Flibustiers qui étaient encore au nombre de trois mille. Ils s'étonnaient qu'on ne les astreignît pas, toutes les fois qu'ils entraient dans les ports français ou qu'ils en sortaient, à accuser, par des déclarations en forme, la force de leurs équipages, le nombre de leurs morts, la valeur de leurs prises, etc. Ils s'étonnaient qu'on leur permît de trafiquer avec les Anglais, même en tems de guerre; qu'on leur abandonnât le soin de s'administrer eux-même la justice; que le dixième de leurs prises, stipulé au profit du gouvernement protecteur, ne fût pas plus rigoureusement exigé. Ils ignoraient sans doute que toutes ces libertés appartenaient essentiellement à cette république de forbans, et que la France, vu la faiblesse de son existence en Amérique, ne pouvait les traiter avec trop de ménagemens. Ils ne tardèrent pas à se détromper. Ils sentirent bientôt que les Flibustiers, quoique Français pour la plupart, quoique reconnaissant la suprématie de la France, ne seraient

pas impunément contrariés dans leurs idées d'indépendance; et qu'à la moindre contrainte qu'on voudrait leur faire éprouver, ils pouvaient se jeter dans les bras de l'Angleterre. Les commissaires français, ainsi convertis, en vinrent à épouser eux-mêmes, auprès de leur gouvernement, la cause de ces hommes qu'ils avaient prétendu asservir.

Mais on ne faisait pas fléchir si facilement la fierté de Louis XIV et de ses ministres. Le marquis de Seignelay écrivit de Paris aux commissaires « qu'ils appréciaient mal les Flibustiers;
» que le commerce des Espagnols ne devait pas
» être détruit parce qu'il leur appartenait moins
» encore qu'aux autres nations de l'Europe; que
» les Français en tiraient le principal profit;
» qu'il fallait donc s'appliquer surtout à dé-
» tourner les Flibustiers de leurs courses ma-
» ritimes, et à les transformer en cultivateurs. »

Ces idées étaient sans doute avouées par la saine politique, mais d'une exécution à-peu-près impossible. Le gouverneur Cussy qui, par son courage et ses vertus, avait gagné l'estime des Flibustiers, et s'était montré le digne successeur d'Ogeron, fit cependant un essai pour se conformer au vœu de sa cour. Mais ces forbans, accoutumés aux fatigues et aux désordres d'une vie active, se soulevèrent à sa seule proposition, lui retirèrent leur confiance, et devinrent dès-lors ses ennemis déclarés. Cependant, comme

à cette époque une trève avec l'Espagne suspendait toute entreprise guerrière, Cussy se conforma aux ordres de sa cour, autant que le lui permirent les circonstances. Il en résulta que la colonie perdit la moitié de cette milice redoutable; mais les Flibustiers n'en devinrent que plus audacieux, et entreprirent cette expédition dans la mer du Sud, que nous décrirons plus bas, et qui seule suffirait pour les immortaliser.

CHAPITRE III.

Avant de décrire les étonnantes entreprises des Flibustiers, disons un mot de leurs mœurs, de leur manière de vivre, des principes qui les dirigeaient.

Les règles de leur société n'étaient guère que des traités très-limités dans leur durée, ou même bornés à telle ou telle expédition, enfreints quelquefois par les commandans, mais religieusement observés par les soldats.

Comme hommes, ils avaient tous une haute idée de leur indépendance. Hors du service, chacun d'eux ne suivait que ses caprices, sans s'embarrasser de l'approbation des autres. Ils

portaient même cette espèce de licence à bord de leurs petits bâtimens découverts, où quelques-uns, quand la fantaisie leur en prenait, chantaient, riaient, au risque de troubler le sommeil de leurs camarades, qui n'auraient pas même osé s'en plaindre. Car toutes ces contrariétés, dont l'effet était d'exciter leur courage, de mettre leur patience à l'épreuve, de les habituer aux privations, d'exercer leur force, devaient être supportées sans murmure. Cette résignation était une partie essentielle de leurs principes. Ils étaient également liés par une fidélité inébranlable les uns à l'égard des autres. Celui qui l'aurait violée, en privant ses camarades d'une portion de leurs profits, devait s'attendre aux peines les plus sévères. Il était déclaré déchu de son nom et de sa propriété comme Flibustier, déposé, sans vivres et sans vêtemens, sur une île déserte, et abandonné sans pitié à sa malheureuse destinée.

Leur patience était inépuisable. Ils supportaient la faim, la soif et les plus grandes fatigues avec une sérénité que rien n'altérait, et sans se permettre la plainte la plus légère.

Leur nom français de Flibustiers était une corruption du mot anglais *free* (1) *Booter*. Quoiqu'il rappelât leur métier de pirates ou de *brigands*, ils n'en étaient pas choqués. Ils le pré-

(1) Qui signifie proprement *picoreurs*, *écumeurs de mer*.

féraient à leur nom primitif de Boucaniers, parce qu'il réveillait l'idée d'une profession plus honorable. Mais ils aimaient encore mieux qu'on les appelât *frères de la côte.*

Les résolutions de ces hommes extraordinaires étaient très-brusques et presque toujours invariables. Dès qu'ils avaient donné leur parole, ils étaient liés irrévocablement, et souvent ils la donnaient sur la simple proposition de prendre part à quelque grande entreprise Ce n'était qu'après avoir formé et adopté une de ces résolutions, qu'ils délibéraient, non pas sur la vraisemblance ou l'invraisemblance du succès, mais uniquement sur les meilleurs moyens d'exécution.

Au commencement, ils n'avaient que de petits bâtimens non pontés, misérablement approvisionnés, des barques, des canots, même de simples chaloupes, où, entassés les uns sur les autres, ils avaient à peine la faculté de s'étendre pour dormir, et où, exposés jour et nuit à toutes les intempéries de l'air, à tous les dangers de la mer qui se multipliaient dans un espace aussi étroit, ils avaient à peine de quoi se nourrir. Ce dénuement presque total, qui eût fait périr mille fois des Sybarites, n'était pour eux qu'un véhicule de plus pour leur faire déployer toutes leurs facultés, pour les exciter à améliorer leur situation par quelques riches captures. Tourmentés de la faim, tandis qu'ils

voguaient ainsi sur leurs frêles esquifs, à l'apparition d'un vaisseau, ils ne calculaient ni le nombre des canons, ni la force de l'équipage, ni l'étendue des périls qu'ils allaient braver. Ils voulaient la victoire. Ils en avaient besoin, ils l'obtenaient, et c'était toujours par l'abordage. Ils excellaient dans ce genre d'attaque. Avec la rapidité de l'éclair, ils grimpaient de tous côtés à bord de ce vaisseau pris au dépourvu, qui, à la vue d'un petit bateau découvert, ne soupçonnait pas même l'aparence d'un danger. Dès qu'ils avaient mis le pied sur le pont, le vaisseau était à eux. Lorsqu'on avait le tems de se préparer à les recevoir, un seul coup de canon eût suffi pour les couler bas, mais ils esquivaient le boulet en faisant faire adroitement un mouvement à leur embarcation. D'ailleurs, ils n'en présentaient jamais le flanc. C'était toujours par une des extrémités qu'ils s'avançaient, tandis que les plus habiles à tirer, se tenaient debout, et en tuant ou blessant quelques-uns des canoniers, ne manquaient pas de causer du désordre sur le pont. La certitude qu'on avait affaire à des hommes dont la valeur ne connaissait pas d'obstacle, et qui devaient vaincre, paralysaient tous les moyens de défense. Ordinairement on ne songeait qu'à exciter leur commisération en se rendant aussitôt. Car on savait qu'irrités par la résistance, ils ne balançaient pas à jeter les vaincus à la mer.

Croirait-on que ces brigands, dont la vie n'était guère qu'un tissu de vices et de crimes, se montraient, ainsi que les fameux *Banditti* d'Italie, fort attachés aux pratiques extérieures de la religion? Avant le combat, ils s'occupaient de dévotion, priaient avec ferveur, se frappaient rudement la poitrine comme des pécheurs repentans. Ensuite ils se réconciliaient entr'eux, se demandaient réciproquement pardon de leurs offenses, et s'embrassaient en signe de concorde.

Accoutumés à vivre dans les bois et moins adonnés au pillage, les Boucaniers étaient meilleurs que les Flibustiers. Ils différaient d'ailleurs, en ce que ceux-ci avaient plus d'idées religieuses et s'occupaient quelquefois des cérémonies de l'église; tandis que les autres, quoique moins vicieux, ne tenaient presqu'aucun compte des dogmes et des préceptes de la religion. Lors du mélange des deux classes, cette distinction disparut.

Les écrivains contemporains qui ont vécu avec eux, dont quelques-uns ont même participé à leur brigandage, s'accordent tous à les peindre comme plus méchans qu'aucune des hordes sauvages de l'Amérique les plus renommées par leur barbarie, et à dire, qu'à cela près, qu'ils se piquaient d'une certaine fidélité entre eux, et qu'ils s'abstenaient de chair humaine, ils ne se distinguaient en rien des cannibales

les plus féroces. Ce tableau est cependant un peu exagéré, comme on s'en apercevra dans ce cours de cette histoire.

La piraterie était trop profitable, trop conforme aux mœurs de ces hommes sauvages, pour qu'ils ne s'y livrassent pas avec passion. Ils sentirent cependant que, pour consolider leur association, pour mieux assurer le fruit de leurs rapines et jouir de la vie à leur manière, ils ne pouvaient se dispenser d'établir un certain ordre et un certain accord parmi eux. Telle fut l'origine du règlement, de l'espèce de code qu'ils juraient d'observer à leur entrée dans la société. L'écriture leur étant inconnue, ils affirmaient leur serment par une croix. Ce règlement était un recueil de lois très-abrégé qui fut adopté par toutes ces petites républiques flottantes, à quelques légères différences près. Il fut conservé en grande partie, après l'entière extinction des Flibustiers, par ces pirates isolés qui, pendant la guerre de la succession d'Espagne, infestèrent les mers lointaines de l'Amérique.

Quelques-uns des articles de ce code méritent d'être remarqués. Il commençait par établir le dogme d'une parfaite égalité et les droits qui en découlaient. Il portait que, dans les circonstances importantes, chaque frère de la côte avait la faculté de donner sa voix; que chacun pouvait prétendre, comme tous les autres, à un partage égal dans tous les vivres frais, et les

boissons fortes qui seraient capturés, et faire de sa portion l'usage qui lui conviendrait, à moins que la disette des subsistances et l'intérêt de la communauté ne prescrivissent un sacrifice qui, en ce cas, ne pourrait être résolu qu'à la pluralité des voix.

Pour prévenir toute jalousie et tout sujet de discorde, aucune femme, aucun jeune garçon ne devait être toléré à bord des bâtimens. Si quelqu'un osait y introduire une jeune fille ou une femme déguisée, il était puni de mort. Celui qui désertait du bâtiment, celui qui, pendant le combat, abandonnait son poste, encourait la même peine.

Le vol était aussi puni très-sévèrement. Quelques-unes des petites républiques dont se composait la société, tempérèrent la rigueur de ces lois; mais quelques autres, celles des Français en particulier, y ajoutèrent encore. Chez celles-ci, quand un camarade en volait un autre, on lui coupait le nez et les oreilles, et on le transportait, non pas précisément sur une île déserte, mais sur quelque plage où son sort ne pouvait qu'être déplorable. Que s'il avait dérobé, soit de l'argent, soit des effets appartenant à la société, le vol ne fût-il que de la valeur d'une piastre, il était, ce qu'on appelait dans leur langage, *maronné*, c'est-à-dire, qu'on l'exposait sur le rivage de quelque cap désert ou de quelque île, en ne lui laissant pour toute provision qu'un

fusil, un peu de plomb, une bouteille pleine de poudre et une autre remplie d'eau.

Si le délit était douteux, on nommait un jury pour en décider; et alors ces brigands, quand ils étaient Anglais ou Hollandais, et par conséquent protestans, étaient astreints à prêter serment sur la Bible. Les Français et autres catholiques, juraient sur le crucifix. Les petites prévarications étaient punies par un juge particulier que nommait la société maritime, et qui faisait donner des coups de bâton ou des coups de fouet au délinquant.

Souvent, d'après les circonstances, qui auprès de ces barbares servait constamment de boussole, il se faisait à la pluralité des voix, dans quelques-unes de leurs corporations, des lois particulières que pouvait ne pas adopter la généralité. Ainsi, à certaines époques, le viol, l'ivrognerie, la désobéissance aux ordres des supérieurs, l'abandon de son poste, même quand on était éloigné de l'ennemi, était puni par la perte de sa part du butin.

Quand ils étaient à bord, il leur était défendu de se battre entr'eux. S'élevait-il quelque querelle, elle était ajournée jusqu'à ce qu'on fût revenu à terre; et alors elle se vuidait à coups de sabre ou au pistolet, en présence d'un des officiers de mer. Les deux adversaires tiraient d'abord l'un sur l'autre, et si les coups ne portaient pas, on recourait au sabre. La première

blessure

blessure déclarait le vaincu et terminait le combat.

Chaque Flibustier était obligé de tenir ses armes, son fusil, son pistolet et son sabre dans le meilleur état. C'était pour eux une espèce de luxe et un objet d'émulation. Ils donnaient jusqu'à trente et quarante livres sterling pour une paire de pistolets. Ils les portaient suspendus à l'épaule et attachés à des bandoulières de soie de diverses couleurs.

D'après leur règlement, le feu et la lumière devaient être éteints à huit heures du soir à bord de tous les bâtimens; et ce moment passé, tous les buveurs devaient vuider sur le pont leurs bouteilles et leurs vases. Une autre ordonnance leur défendait de jouer pour de l'argent aux cartes et aux dés. Mais ces deux lois dont l'exécution devait garantir le bon ordre, étaient presque toujours violées; et il n'était pas rare de voir leurs chefs même donner l'exemple de leur infraction en se livrant aux excès du jeu et de la boisson.

Chaque société déterminait comment on devait procéder au partage du butin. Chaque Flibustier faisait avec son chef un accord dans lequel il lui promettait de lui obéir sous peine d'être privé de sa portion du butin, à la fin de la course; il était même obligé de se lier à cet égard par un serment solemnel. En général, ces barbares n'étaient pas avares de sermens.

Les chefs faisaient aussi jurer, à l'issue de l'expédition, qu'ils n'avaient rien détourné de la prise à leur profit.

Il y avait pour tous l'obligation de prendre part à ces contrats; et celui qui savait écrire les signait. On fixait un traitement au commandant qui ordinairement faisait les avances des préparatifs de l'expédition, et en était remboursé sur le produit des prises. Il y en avait un aussi pour tous les employés du vaisseau, pour le chirurgien, pour le maître charpentier; les blessés recevaient une indemnité pour la perte de leurs membres; pour le bras droit, six cents piastres ou six esclaves; pour le bras gauche ou la jambe droite, cinq cents piastres ou cinq esclaves; pour la jambe gauche, quatre cents; pour un œil et pour un doigt, cent piastres ou un esclave. Toutes ces indemnités étaient prélevées sur les prises avant qu'on en fît le partage. Le capitaine avait six portions, les autres officiers trois; quelques-uns seulement deux, tous les autres une seule.

Les apprentifs du vaisseau étaient les moins bien traités. Au delà de leur modique salaire, ils ne recevaient qu'une demi-portion; et outre qu'ils partageaint tous les dangers et tous les travaux de la navigation, ils étaient chargés de mettre le feu aux bâtimens capturés, qu'on ne pouvait ni vendre en pleine mer ni emmener, faute de matelots pour les conduire.

Indépendamment de cette répartition des prises, il y avait des récompenses pour les actions d'éclat. Celui qui enlevait le pavillon d'un vaisseau et arborait à sa place celui des Flibustiers, c'est-à-dire, celui de France ou celui d'Angleterre (car ils naviguaient toujours sous l'un des deux, suivant les circonstances et suivant les affections du plus grand nombre) recevait une gratification de cinquante piastres.

Lorsque dans des conjonctures critiques où on était sans nouvelles de l'ennemi, on parvenait à amener un prisonnier, on obtenait une récompense de cent piastres.

Il y en avait une de cinq piastres pour chaque grenade qu'on jetait au delà des murailles d'un fort assiégé.

Tous les frères juraient, sur la bible ou sur le crucifix, de ne pas cacher la moindre portion des prises au delà d'une valeur de cinq sols. Celui qui violait ce serment était banni de la société.

Lorsqu'un bâtiment s'équipait, chacun de ceux qui étaient de l'expédition devait, au premier signal, se rendre à bord et apporter la quantité de poudre et de plomb déterminée.

Leurs provisions consistaient en viande de cochon et en tortues salées; et ils se les procuraient d'une manière très-expéditive. Souvent, dans l'île même où ils trouvaient protection, ils se dispensaient de les payer. Ils cernaient pendant la nuit les héritages qui contenaient

des cochons, sommaient le gardien de leur en livrer un certain nombre. La moindre résistance s'expiait par une mort prompte. La terreur qu'inspirait ces meurtriers, prévenait les plaintes et assurait leur impunité.

Avant de mettre en mer, ils faisaient ordinairement leur testament. Leur usage était que chacun d'eux se choisît un compagnon, avec lequel il partageait ce qu'il possédait déja, et ce que les captures devaient lui produire. Ceux qui avaient femme et enfans, ne disposaient en faveur de leur camarade que d'une partie de leur propriété. Le reste était pour leur famille.

Toutes les femmes jeunes encore et de formes agréables, qui avaient le malheur de devenir la proie de ces monstres, étaient traitées comme des bêtes de somme. Ce n'était qu'en se donnant la mort que ces infortunées pouvaient échapper à leur féroce domination. Bien rarement l'innocence et la modestie trouvaient grace devant eux. Lorsque plusieurs à-la-fois regardaient une belle femme comme leur capture, pour éviter toute contestation, ils la tiraient au sort. Le gagnant la prenait chez lui, et la nommait *sa femme*; mais elle n'en restait pas moins en commun pour leur brutale volupté, et la jalousie du moins ne troublait pas leur concorde. Comme les Boucaniers, ils appelaient *matelotage* cette espèce de confraternité.

Les Flibustiers semblaient ne pouvoir dévo-

rer ou détruire trop rapidement le produit de leurs pirateries. Arrivés à terre, ils se livraient aux plus étranges caprices. Ils revêtaient les habits les plus magnifiques, surchargés de galons et de broderies. Souvent ils en mettaient plusieurs les uns sur les autres. Ils achetaient les étoffes les plus précieuses et épuisaient ainsi les magasins de la Tortue et de la Jamaïque, quelque bien fournis qu'ils fussent. Dans leurs orgies ils brisaient tout ce qui leur tombait sous la main, vaisselle, bouteilles, vases de toute espèce. Quand on leur représentait qu'il y avait de la folie à gaspiller si promptement des richesses achetées par tant de périls et tant de fatigues, ils répondaient : « Notre sort, au » milieu des dangers qui nous environnent » sans cesse, est bien différent de celui des » autres hommes. Nous vivons aujourd'hui ; » demain nous serons morts. A quoi bon épar- » gner ! Nous ne comptons notre existence que » par les jours où nous vivons dans la joie ; » et nous ne pensons jamais à des jours futurs » et incertains. Nous aimons bien mieux jouir » de la vie que nous tenons que de songer à la » prolonger par des épargnes et des privations. »

On sent qu'avec de tels principes leurs excès devaient être sans bornes. Ils se mêlaient à toutes leurs brutales jouissances. Ceux de la boisson surtout n'étaient pas épargnés. Souvent une troupe se réunissait pour acheter un ton-

neau de vin et se groupait à l'entour. On le débouchait. Leurs vases se succèdaient sans interruption pour recevoir la liqueur. Au défaut de vases, ils plaçaient tour-à-tour leur bouche à l'ouverture du tonneau et buvaient ainsi jusqu'à ce qu'il fût tout-à-fait vuidé.

Leur principale nourriture, surtout quand ils étaient à terre, était la chair de tortue, qui est de bon goût, nourrissante et très-saine. Ils la croyaient propre à dissiper toutes les humeurs qu'engendrait leur gloutonnerie; et même qu'elle était le plus sûr remède contre toutes les maladies, quand on ne mangeait pas autre chose. En effet, ils remarquaient que, lorsqu'ils étaient malades, et surtout atteints du mal vénérien, l'usage de cet aliment poussait à la peau toutes les impuretés de leur corps, et qu'à la suite de cette éruption ils étaient entièrement rétablis.

Encore un trait de leurs mœurs ; sans doute il tenait à l'esprit de leur siècle, mais il ne peut qu'étonner dans une société constamment occupée de meurtres, de pillage et comme vomie par l'enfer pour ajouter aux malheurs de l'espèce humaine. Ces brigands qui avaient à peine les plus faibles idées de la religion, priaient cependant avec ferveur et ne commençaient jamais leurs repas sans avoir récité leurs prières. Les catholiques disaient le cantique de Zacharie, le *magnificat* ou le *miserere* ; et les protestans lisaient un chapitre de la bible,

ou récitaient un pseaume. Ils ne manquaient jamais non plus, avant le combat, de prier ardemment pour que Dieu leur accordât la victoire et une riche capture.

Telle était la vie de cette étrange espèce d'hommes. Ajoutons l'observation suivante pour expliquer la naissance et la durée de leur société.

Les Espagnols avaient éveillé tous les sentimens haineux des autres nations. On leur enviait les mines d'or et d'argent de leurs colonies. L'atrocité de leur conduite en Amérique, envers des peuples innocens et sans défense, avait inspiré une horreur qui n'était pas encore affaiblie en Europe. Leur arrogance révoltante, le souvenir de leurs guerres dévastatrices, celui surtout des horreurs qu'ils avaient commises dans les Pays-Bas, sous le manteau de la religion, tout concourait à les rendre l'objet de l'animosité universelle. Ceux qui s'armaient contre eux semblaient être les soutiens d'une cause commune à toutes les autres nations, les vengeurs de l'humanité outragée. Aussi voyait-on beaucoup de jeunes gens, même des hommes d'un âge mûr, non pas égarés par le libertinage, ou la pauvreté, ou l'amour du pillage, mais pénétrés d'un violent ressentiment contre les Espagnols, s'unir aux Flibustiers pour leur faire la guerre.

Tel fut le cas d'un jeune gentilhomme de Languedoc, nommé Monbars, qui, encore écolier, s'était échauffé l'imagination par les récits

de la conduite des Espagnols en Amérique, et leur avait juré une haine irréconciliable. Il était enivré de l'idée de leur faire expier, aussitôt qu'il serait libre de ses actions, la mort de tant de millions d'Indiens immolés à leur rage. En effet, à peine fut-il majeur, qu'il consacra tout son patrimoine à l'armement d'un vaisseau, et s'associa aux Flibustiers. Il se distingua, tant sur mer que sur terre, comme un de leurs chefs le plus audacieux et le plus habile. Le pillage, la vie licencieuse étaient sans attrait pour lui. La vengeance seule l'animait. Il épargnait les hommes désarmés; mais un Espagnol qu'il trouvait sous les armes ne pouvait échapper à son glaive; c'est ce qui le fit appeler l'*Exterminateur*.

Beaucoup de Flibustiers professaient de semblables principes. Ils ne voulaient pas même convenir que la cupidité fût le principal motif de leurs combats perpétuels contre les Espagnols. Ils fondèrent leur droit de faire la guerre, sur l'avidité de cette nation qui ne voulait pas leur permettre de chasser dans ses îles, de pêcher sur ses côtes, quelqu'immense que fût l'étendue de ses possessions. Suivant eux, cette seule circonstance suffisait pour légitimer leurs hostilités contre les Espagnols. Ils voilaient leur passion pour le pillage, sous ce prétexte assez spécieux; et dans leurs entreprises ils étaient, pour différens motifs, excités, tantôt ouvertement, tantôt secrètement, par les autres nations.

CHAPITRE IV.

Les Flibustiers, ou *frères de la côte*, eurent de si faibles commencemens, que d'abord ils n'éveillèrent nullement l'attention. Ils n'avaient pas de vaisseaux, pas même de petits bâtimens, à peine quelques barques, point de munitions, point de pilotes, point de vivres; et dans leur grossière simplicité ils étaient à-peu-près sans connaissance de la navigation; et enfin l'argent même leur manquait. Mais tout était compensé par leur intrépidité qui ne connaissait pas d'obstacles, et qui, chaque jour, croissait avec leurs succès.

A leur début ils formèrent entr'eux de petites sociétés, qu'à l'exemple des Boucaniers ils appelaient *matelotages*. Ordinairement ils se réunissaient au nombre de vingt à trente, se procuraient une barque découverte, s'entassaient dans cette étroite enceinte et partaient pour la course. Ils se bornèrent d'abord à donner la chasse aux bateaux de pêcheurs et aux petits bâtimens, jusqu'à ce que, enhardis par la réussite, ils attaquèrent des vaisseaux de toutes les dimensions, et même des vaisseaux de guerre.

Une circonstance les secondait parfaitement. C'était la quantité innombrable de ports natu-

rels, de golfes, de criques et de petites îles, désertes pour la plupart, mais où abondaient les vivres, comme poissons, tortues, oiseaux de mer, et où l'on trouvait de la bonne eau. Ces îles, très-accessibles pour de petites embarcations, ne pouvaient être approchées sans le plus grand danger par de gros bâtimens, moins encore par des vaisseaux.

C'est environ vers l'an 1600 que commencèrent les pirateries méthodiques des Flibustiers. Elles continuèrent ainsi avec diverses modifications jusques vers la fin du dix-septième siècle. Si l'on veut même y ajouter leurs entreprises d'une moindre importance, on peut étendre leur durée jusqu'au dix-huitième siècle.

Les premiers Flibustiers ne furent que des pirates ordinaires. Ils ne prévoyaient guère que leurs successeurs porteraient bientôt l'audace jusqu'à braver ouvertement l'Espagne, si puissante à cette époque, et jusqu'à se rendre redoutables à toute l'Amérique espagnole. Ils renoncèrent alors aux mers des Indes occidentales, théâtre borné de leurs petites expéditions, et entreprirent des voyages de plus long cours. Avec leurs frêles embarcations ils s'aventurèrent, en longeant les Açores et les îles du Cap Verd, jusqu'à la côte de Guinée, et delà jusqu'au Brésil. Quelques-uns s'avancèrent même jusqu'aux Indes orientales. Quand leur course avait réussi ils revenaient par Madagascar, où ils abordaient

et consommaient le produit de leurs prises. Il y en avait très-peu qui revissent l'Europe où ils avaient reçu le jour, ni même leurs habitations d'Amérique. Ceux qui vinrent après eux formèrent un plan mieux réfléchi. Les Indes occidentales restèrent leur théâtre principal, tant qu'ils trouvèrent protection dans ces parages. L'île de Saint-Christophe et ensuite celles de la Tortue, de Saint-Domingue et de la Jamaïque furent leurs résidences habituelles ou plutôt leurs réfuges; et ils bornèrent leurs pirateries aux mers d'Amérique.

Ils regardaient surtout la Tortue comme leur vrai domicile. Les planteurs de cette île, qui déja appartenait à la France, étaient, par une très-fausse politique, abandonnés à eux-mêmes, et leurs moyens de subsistance et de commerce très-circonscrits. Voisins de l'île fertile de Saint-Domingue, ils enviaient son heureuse position; et pour se dédommager de la leur, ils formèrent successivement un système de piraterie assez bien combiné, dont l'objet était de se procurer par la force une subsistance que les circonstances leur refusaient.

Un français de Dieppe, *Pierre-le-Grand*, dont le nom devint ensuite sa dénomination héroïque, débuta dans cette carrière par une action brillante qui excita l'émulation. Il fit voile avec un bâtiment de corsaire, monté par 28 hommes seulement, et rencontra, à la hauteur du Cap

Tiburon, sur la côte occidentale de l'île Saint-Domingue, un vaisseau espagnol, dont l'équipage était de plus de deux cents hommes et qui portait des canons. Il appartenait à une flotte marchande qui faisait voile vers l'Europe; il avait été séparé des autres, et n'en continuait pas moins paisiblement sa route. Les pirates, dès qu'ils l'aperçurent, jurèrent, l'un après l'autre, dans les mains de leur chef, de le prendre ou de périr; et aussitôt ils cinglèrent droit à lui. Le soleil se couchait quand ils l'abordèrent, armés seulement d'épées et de pistolets : à l'instant ils percent en plusieurs endroits leur propre embarcation, qui coule bas presque sous leurs pieds avec tout ce qu'elle contenait. Les farouches vainqueurs tuèrent tout ce qui faisait résistance, s'emparèrent du magasin des armes, surprirent les officiers qui jouaient aux cartes dans une parfaite sécurité; et en peu de tems ils se rendirent maîtres du vaisseau. Les Espagnols, attaqués si inopinément, n'apercevant aucun bâtiment autour d'eux, regardèrent ces forbans comme des démons tombés du ciel, et disaient entr'eux : *ces gens-là sont des diables.* Ils se rendirent sans se défendre.

Le capitaine Pierre fit en cette occasion une capture qui enrichit subitement tous les hommes de son équipage. Il ne voulut pas s'exposer au danger de reperdre des richesses si rapidement acquises; il mit à terre tous les matelots espa-

gnols qui n'étaient pas absolument nécessaires à la manœuvre du vaisseau, et fit voile aussitôt pour la France. Il ne retourna plus en Amérique, mais le souvenir de sa brillante action y laissa des traces profondes.

Presque tous les vaisseaux espagnols qui se montraient dans ces mers étaient attaqués, et par conséquent capturés, qu'ils fussent grands ou petits, qu'ils portassent des canons ou non, qu'ils navigassent seuls ou en convoi. Les chétifs bâtimens des Flibustiers disparurent successivement après la prise de tant de bons vaisseaux, dont quelques-uns étaient d'une grande capacité; et ces pirates, sur leurs nouvelles embarcations, parcoururent les mers avec plus de sécurité, et exercèrent leurs brigandages plus en grand.

Les Espagnols firent alors plus d'attention aux progrès des Flibustiers, qui menaçaient d'une destruction totale leur vaste commerce, et leur navigation dans les mers d'Amérique. Ils équipèrent deux grands vaisseaux de guerre pour protéger leurs côtes, et croiser contre ces redoutables forbans; mais ceux-ci n'en devinrent que plus actifs et plus audacieux. Un plus grand nombre de brigands se rassembla sous leur pavillon dévastateur.

Les Français n'étaient pas les seuls qui courussent sur les vaisseaux espagnols. D'autres nations, les Anglais, les Hollandais, les Portugais

surtout, étaient à leur poursuite. Delà d'immenses captures; le marché de cette foule d'écumeurs de mer s'agrandit. La vente de leurs prises devint plus facile, et leur profession plus attrayante. La Jamaïque bientôt leur servit de réfuge, et leur nombre s'accrut à tel point, que les Espagnols, malgré leurs armemens, furent obligés de renoncer, pour un tems, à leur navigation dans ces mers. Ils se flattaient qu'en n'offrant plus de proie aux Flibustiers ils les réduiraient à l'inaction, et ameneraient la dissolution de leur société. Ils furent étrangement trompés dans leurs calculs. Les Flibustiers, las de leurs croisières infructueuses, se rassemblèrent en plus grandes masses, conçurent de plus vastes idées, et se déterminèrent à entreprendre des débarquemens en forme.

Un anglais, *Lewis-Scot*, fut le premier qui exécuta un de ces plans, que les Espagnols n'avaient pas pressentis. Il pénétra tout-à-coup dans la ville de Saint-François-de-Campêche, la pilla, en arracha une forte contribution en la menaçant de la réduire en cendres, et se rembarqua aussitôt après.

Cet exemple fut suivi par *Jean Davis*, natif de la Jamaïque, qui, avec un vaisseau et quatre-vingt-dix hommes, tenta un coup de main qui étonna par son audace.

Il aborde près de Nicaragua, laisse son vaisseau à l'ancre, sous la garde de dix de ses com-

pagnons d'armes ; distribue les autres sur trois canots, et, dans l'obscurité de la nuit, remonte la rivière qui conduit à la ville de Grenade. Ils rencontrent une sentinelle, lui parlent espagnol, et se font passer pour des pêcheurs ; débarquent ensuite sans obstacles et massacrent les soldats, témoins paisibles de leur débarquement ; ils pénètrent ainsi, sans être découverts, jusqu'au milieu de Nicaragua, se répandent dans toute la ville, pillent les maisons et les églises.

Les cris d'effroi qui retentissent de tous côtés mettent les habitans en mouvement. On se rassemble en tumulte pour se défendre ; les Flibustiers étaient en trop petit nombre pour rechercher le dangereux honneur d'un combat. Contents de mettre leurs captures en sûreté, il regagnent à la hâte leurs canots, emmènent quelques prisonniers pour leur servir d'ôtages en cas d'accident. Ils parviennent heureusement à la côte, et après avoir relâché leurs prisonniers, ils remettent à la voile avec leur butin, au moment où quelques centaines d'Espagnols armés arrivaient pour les attaquer.

Leur butin, qui consistait en argent et en pierres précieuses, valait 40 mille piastres. Ils abordèrent à la Jamaïque ; là se forma une flotte de huit vaisseaux, dont l'intrépide Davis fut nommé amiral par ses compagnons d'armes. Il fit voile aussitôt vers les parages de Cuba pour y épier le passage de la flotte du Mexique.

L'ayant manquée et voulant procurer quelque dédommagement aux siens, il aborde à la Floride et pille la ville de Saint-Augustin, malgré son fort gardé par deux cents hommes, qui restèrent immobiles. Davis se signala encore par d'autres traits d'audace; il débarqua sur la côte de Grenade, s'avança jusques dans la mer du Sud. Enfin, faute de vivres, il fut forcé de revenir.

Un autre chef de Flibustiers était un gentilhomme français, que l'on ne connaissait que par son nom de baptême, auquel, à cause de sa force prodigieuse, on avait joint le surnom de *Bras-de-Fer ;* il se distinguait par un mélange de prudence et de hardiesse. Son système était de ne croiser qu'avec un seul vaisseau qu'il appelait le *Phénix*, et qui n'était monté que par des hommes tout-à-fait déterminés. Dans une de ses courses il fut assailli par une violente tempête. Les vents déchaînés brisèrent ses voiles, renversèrent ses mâts. La foudre mit le feu à la soute aux poudres, fit sauter en l'air la partie du vaisseau qui y tenait et tous les Flibustiers qui s'y trouvaient. Le bâtiment ainsi entamé flottait encore; mais la force de l'explosion jeta dans la mer le reste de l'équipage. Le voisinage de la terre permit à quarante de ces malheureux de se sauver à la nage ; leur valeureux chef fut du nombre.

Cette terre était une île voisine de la *Bouche*

du

du Dragon, et habitée par des Indiens, qui n'avaient pas encore été soumis, et dont la férocité était redoutable. Les naufragés se tinrent sur le rivage dans l'espoir de découvrir quelque bâtiment, ou de saisir peut-être quelques débris du leur. Leur position était affreuse; ils manquaient de tout, et ils avaient à se préserver de l'attaque des Indiens. Un gros détachement de ces sauvages fondit un jour sur eux; ils étaient préparés à les recevoir. Ils en tuèrent plusieurs, leur firent même quelques prisonniers. Alexandre les relâcha; mais auparavant il voulut, par un moyen ingénieux, leur inspirer une terreur qui leur otât l'envie de revenir. Il fit tendre sur un os de baleine une cuirasse faite d'un cuir très-épais, et les invita, par des signes, à tâcher de la percer de leurs flèches. Ils les lancèrent avec autant de vigueur que d'adresse; mais leurs flèches, toutes fortes et aiguës qu'elles étaient, purent à peine égratigner la cuirasse; ce qui parut les étonner beaucoup. Alexandre leur prouva ensuite que les armes des Flibustiers étaient d'une autre trempe. L'un d'eux prit son fusil, s'éloigna de six pas de plus que le sauvage, et tira. Le coup de feu perça d'outre en outre la cuirasse, et même l'os de baleine auquel elle était unie. Les Indiens stupéfaits s'approchent, examinent l'effet de la balle, en demandent une pour la lancer à leur tour. Ils la placent sur leur arc, bandent et tirent; mais la balle

tombe à leurs pieds. Alexandre leur fait ainsi concevoir une haute idée de sa vigueur, et leur donne à entendre que tous ses compagnons sont aussi forts que lui. La leçon fructifia : aucun Indien ne reparut.

Les Flibustiers aperçurent enfin, dans le lointain, un vaisseau qui cinglait à pleines voiles vers le rivage. Ils se cachèrent pour ne pas l'empêcher de s'approcher; ils délibèrent sur le parti qu'ils ont à prendre. Les uns opinent pour prier les officiers du vaisseau de les recevoir à leur bord; les autres, craignant pour leur liberté, ou redoutant un danger encore plus grand, veulent qu'on se prépare à se défendre. Alexandre va plus loin; c'est peu de se défendre; selon lui, il faut attaquer soi-même; il les entraîne tous à son avis. Cependant le vaisseau jette l'ancre, il était espagnol; c'était un bâtiment marchand, mais armé en guerre. L'équipage manquait d'eau; il venait en faire dans cette île, où elle était excellente. Les commandans étaient loin de soupçonner qu'ils y eût là des Flibustiers; mais comme ils connaissaient la méchanceté de ces insulaires, ils firent avancer avec beaucoup de précaution ceux qui devaient remplir les barriques, leur donnèrent pour escorte leurs meilleurs soldats, et se mirent à leur tête.

Les Flibustiers remarquèrent que leurs ennemis marchaient dans le plus grand ordre; qu'ils étaient en plus grand nombre qu'eux; qu'on

ne pouvait donc en triompher qu'en les attaquant à l'improviste. Ils se cachèrent dans un bois épais, et de là ils saisirent l'instant de tirer sur eux. Les Espagnols s'arrêtent pour se défendre ; ils regardent autour d'eux , personne ne paraît ; mais l'espèce d'arme qui vient de les atteindre leur apprend bientôt à qui ils ont affaire. Pour gagner du tems, échapper au danger du moment, et attirer leurs adversaires hors de leur embuscade inaccessible , ils se couchent le ventre contre terre. Les Flibustiers qui avaient pu les distinguer, malgré l'épaisseur du feuillage, ne peuvent s'expliquer comment ils ont disparu. Dans son impatience, Alexandre, accompagné de quelques-uns des siens, sort de sa retraite pour aller à leur recherche. Tout-à-coup ils se lèvent, et, poussant des cris effroyables, se jettent sur les Flibustiers, dont le chef marchait droit au commandant espagnol, lorsqu'une racine d'arbre le fait broncher et tomber tout près de lui. L'Espagnol, sans lui laisser le tems de se relever , va lui couper la tête avec son sabre; en cet instant critique Alexandre est servi par sa force extraordinaire. Encore à demi couché il saisit l'Espagnol au poignet, et lui arracha son arme ; bientôt il est debout , il appelle les siens qui accourent de tous côtés. Les Espagnols , troublés, épuisés de fatigue, mordent tous la poussière. Alexandre , pour rendre plus facile ce qui lui restait encore à

faire, ordonne à ses compagnons de ne pas en épargner un seul ; il est ponctuellement obéi.

Cependant ceux qui étaient restés à bord entendaient le bruit de la mousqueterie ; mais ils étaient sans inquiétude pour les leurs. Ils supposaient seulement qu'un combat s'était engagé avec les insulaires, et ils se contentèrent de tirer quelques coups de canon pour intimider ces sauvages. Les Flibustiers n'étaient pas restés dans l'inaction après leur victoire. Ils avaient dépouillé les morts, s'étaient revêtus de leurs habits, sans oublier leurs grands bonnets qui enveloppaient toute la tête. Ainsi masqués, ils font retentir les cris de la victoire, marchent vers le rivage, se jettent dans les chaloupes qui attendaient le retour des Espagnols débarqués, et vont joindre le vaisseau, où, à la faveur de leur déguisement, ils sont reçus avec des transports de joie. Comme la plus grande partie des soldats avait été emmenée pour le débarquement qui avait eu de si funestes suites, il n'était resté à bord que très-peu de militaires avec les matelots et les passagers. Leur sécurité rendit leur défaite facile. A quelques matelots près, ils furent tous massacrés. Les Flibustiers s'emparèrent ainsi d'un grand vaisseau richement chargé, et arrivèrent sans accident à la Tortue après une suite d'évènemens qui venaient de prouver à-la-fois leur bonheur, leur hardiesse et leur férocité.

Mais parmi leurs chefs il n'en est point qui plus que l'*Olonois* se soit signalé par des faits étonnans et par une étrange destinée.

Il était originaire des Sables d'Olonne dans le Poitou. C'est de là que lui vient le seul nom sous lequel il soit connu. Il ne fut d'abord qu'un de ces hommes grossiers qui chassaient aux bœufs sauvages dans l'île de Saint-Domingue. Il avait acquis par son audace une sorte de célébrité. Il devint ensuite Flibustier, et se distinga aussi sur mer. Son courage était uni à beaucoup de prudence et d'adresse. C'est ce qui détermina le gouverneur de la Tortue, La Place, à le presser de se vouer à la course. Il lui donna même un vaisseau avec lequel il devint bientôt la terreur des Espagnols en Amérique. Par-tout on parlait de ses exploits et de ses cruautés. Longtems tout lui réussit. Les vents le secondaient. De faciles combats lui livraient les plus riches prises; mais son étoile parut un instant l'abandonner. Il perdit dans une tempête son vaisseau, qui vint échouer sur la côte de Campêche. Son équipage se sauva sur le rivage; mais les Espagnols, en force, fondirent sur lui et en tuèrent la plus grande partie. L'Olonois lui-même fut blessé. Une ruse lui sauva la vie. Il se barbouilla de sang le corps et le visage, se jeta parmi les morts, et resta immobile jusqu'à ce que les Espagnols se fussent retirés. Ensuite il se sauva dans les bois, pansa ses plaies le mieux

qu'il put, prit les habits d'un des Espagnols restés sur le champ de bataille, et, ainsi déguisé, il s'approche hardiment de la ville. Là, il trouve moyen de gagner quelques esclaves qui s'attachent à lui. Enfin, il pousse l'audace jusqu'à entrer lui-même dans la ville, où plusieurs de ses camarades étaient dans les fers et où les habitans se réjouissaient de sa mort. Il eut le bonheur d'y rester quelque tems inconnu, sans cesser de poursuivre ses projets. Ses nouveaux associés volèrent une barque, sur laquelle il s'échappa avec eux, et regagna heureusement l'île de la Tortue.

Depuis cette époque son acharnement contre les Espagnols ne connut plus de bornes. Mais comme il était redevenu pauvre, il ne put armer qu'avec beaucoup de peine deux petits bâtimens montés par vingt-un hommes. Il les conduisit à Cuba pour y piller la ville de *Los Cayos*, où il se faisait alors un grand commerce. Mais quelques pêcheurs ayant découvert à tems ce petit armement de Flibustiers, donnèrent l'alarme; et aussitôt le gouverneur de la Havane se hâta d'envoyer au secours des habitans une frégate de dix canons, et de quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Quatre autres petits bâtimens bien montés, qui mouillaient au *Puerto del Principe* (1), devaient se joindre à cette frégate; et

(1) Il ne faut pas confondre le *Puerto del Principe*, situé

le plan de l'Olonois semblait renversé sans ressource. L'ordre du gouverneur était de ne pas revenir sans avoir entièrement détruit tous ces pirates ; il exigea même du commandant le serment de ne pas en épargner un seul, et lui donna un nègre qui devait faire les fonctions de bourreau.

L'Olonois, informé de ces mesures, prévint la réunion de quatre bâtimens ; il alla avec ses deux barques à la rencontre de la frégate, et s'en approcha pendant la nuit. A la pointe du jour elle fut tout-à-coup abordée des deux côtés : les Espagnols opposèrent beaucoup de valeur à cette intrépidité ; mais ces quatre-vingt-dix hommes finirent par succomber sous les efforts des vingt-un Flibustiers qui, le sabre en main, les précipitèrent tous à fond de cale. Après avoir pris pleine possession du vaisseau, l'Olonois fit remonter tous ses prisonniers l'un après l'autre, et leur trancha la tête de sa propre main, sans épargner le nègre qui devait servir de bourreau ; et ce qui fait frémir d'horreur, c'est que ce monstre, à chacune des têtes qu'il abattait, léchait son sabre dégoûtant de sang. Il ne laissa la vie qu'à un seul Espagnol, pour qu'il allât

près de la côte méridionale de Cuba, avec le *Port-au-Prince* qui est dans la partie occidentale de Saint-Domingue. La ressemblance des noms pourrait induire en erreur des lecteurs peu attentifs,

dire au gouverneur : « que pour se venger de
» l'arrêt de mort qui avait été porté contre lui,
» il ne ferait grace à aucun Espagnol ; qu'il es-
» pérait bien faire subir le même sort à M. le
» gouverneur lui-même, entre les mains duquel
» il était bien sûr de ne jamais tomber vivant. »
Il promit en même-tems que les quatre bâtimens détachés contre lui ne lui échapperaient pas. Sur-le-champ il fit voile vers le *Puerto del Principe*, les y rencontra et les prit sans éprouver de résistance. Il n'y avait point là de capture à faire ; il trouva seulement ce qui suffisait à son acharnement, de nouvelles vengeances à exercer. Il fit jeter à la mer tout l'équipage de ces bâtimens, et les fit échouer à la côte.

L'Olonois eut ainsi en son pouvoir un vaisseau considérable ; mais il lui manquait des matelots et des vivres. Il lui fallut donc songer à son retour ; mais auparavant il fit voile vers le port de Maracaïbo, dans le voisinage duquel il s'empara encore d'un vaisseau richement chargé, et reprit enfin la route de la Tortue.

CHAPITRE V.

L'OLONOIS conçut dès-lors de vastes projets. Il se ligua avec un autre Flibustier nommé *Basco*, ancien officier né en France, mais originaire d'Espagne, qui avait servi longtems en Europe, qui s'était ensuite enrichi en Amérique par la course et avait fini par se vouer au repos. L'Olonois qui, pour son plan, avait besoin d'un homme déja connu par ses succès et versé surtout dans la guerre de terre, arracha Basco à son inaction. Ces deux capitaines divisèrent entr'eux leurs forces de mer et de terre qui s'élevaient à six cent cinquante hommes, et les distribuèrent sur huit bâtimens armés de canons. Celui de l'Olonois en avait seize, les sept autres moins. Les armes des deux commandans étaient un mousquet, deux pistolets et un sabre.

L'année 1666 fut l'époque de cette mémorable entreprise qui fut suivie de beaucoup d'autres du même genre. Les deux chefs de Flibustiers dirigèrent d'abord leur course vers la côte orientale de l'île de Saint-Domingue, au cap de l'*Engano*, où la fortune, comme à l'ordinaire, se décida pour les brigands. A peine furent-ils arrivés qu'ils aperçurent de loin un

vaisseau espagnol. L'Olonois laissa toute sa flottille en arrière et s'avança avec son seul bâtiment. Les Espagnols qui avaient seize canons et soixante soldats, sans compter les matelots, n'éludèrent pas le combat. Il dura trois heures et finit par la reddition du vaisseau qui se trouva chargé de cent vingt mille livres de cacao, quarante mille piastres en argent et de la valeur de dix mille en pierres précieuses. Dans l'intervalle, ses autres bâtimens s'étaient emparés d'un autre vaisseau de huit canons, chargé de poudre, de fusils, de caisses d'argent, qui était destiné pour la garnison de Saint-Domingue. Ils firent ensuite voile pour Maracaïbo.

C'est une ville qui appartient à la province de Venezuela, et qui est située au bord d'un grand lac. Elle avait cinq à six mille habitans, et faisait un commerce considérable. Ses approches étaient protégées par deux îles et par le fort de *la Barra*, situé derrière un banc de sable, près duquel le lac, qui avait plus de soixante lieues de circuit, se jetait dans la mer après avoir reçu les eaux de soixante et dix rivières ou ruisseaux.

Les Flibustiers abordèrent à quelque distance du fort. Le commandant était sur ses gardes et avait envoyé un gros détachement à la découverte. Ses soldats étaient placés dans une embuscade; mais ils furent découverts. Une

partie fut tuée, le reste mis en déroute. Un seul parvint à s'échapper et alla porter au fort la fatale nouvelle. L'Olonois, sur-le-champ, en ordonna l'assaut. Le fort était sur une éminence; il avait une garnison de deux cent cinquante hommes, de grands bastions et seize canons d'un gros calibre, avec lesquels les Espagnols foudroyaient les assiégeans. Ceux-ci n'avaient d'autres armes que leurs sabres et leurs pistolets; et cependant, en quatre heures, le fort fut emporté et toute la garnison taillée en pièces. La flotte des pirates, informée de cet évènement par des signaux, se rapprocha de la ville de Maracaïbo, qui était éloignée du fort de six lieues marines.

Il y régnait la plus grande confusion. Les fuyards y avaient apporté la nouvelle de l'arrivée des Flibustiers. Les habitans qui avaient déja reçu une visite semblable, et qui savaient tout ce qu'on avait à craindre de ces brigands, furent dans la consternation. Chacun d'eux ne songea plus qu'à son salut. Plusieurs centaines se précipitèrent avec leurs femmes, leurs enfans et leurs effets dans des barques pour se réfugier dans la ville de Gibraltar, qui était éloignée de quarante lieues marines. Les autres se sauvèrent dans les bois. On emmena jusqu'aux vieillards et aux malades. Ainsi la ville fut en un instant désertée par tous ses habitans, qui y abandonnèrent cependant la plus grande

partie de leurs meubles et de leurs marchandises avec d'immenses provisions de pain, de farine, de viande salée, de gibier, d'eau-de-vie et de vin.

Mais les Flibustiers, encore plus prudens qu'avides, furent quelque tems sans s'assurer de l'abondante capture qui les attendait. Ils s'occupèrent de ce qu'il y avait de plus pressé. Ils détruisirent le fort de *la Barra* de fond en comble, enclouèrent les canons, brûlèrent tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, enterrèrent les morts, firent porter les blessés à bord de leurs vaisseaux. Ensuite tous leurs détachemens réunis marchèrent sur Maracaïbo. Quelle fut leur surprise en trouvant cette ville entièrement déserte! Ils prirent possession des meilleures maisons, établirent des postes, firent de la plus grande église leur corps-de-garde principal; et leur avidité, excitée par tant de fatigues et de longues privations, trouva de quoi s'assouvir dans les vivres qu'on leur avait laissés en si grande abondance.

Le jour suivant, cent soixante Flibustiers furent envoyés dans les bois à la recherche des fuyards. Ils revinrent le soir même, en ramenant vingt prisonniers, nombre de mulets chargés de butin, et de vingt mille piastres. On fit subir la question à quelques-uns de ces prisonniers pour qu'ils avouassent en quels endroits leurs compatriotes avaient caché leurs effets

précieux. Le barbare l'Olonois poussa la cruauté jusqu'à en massacrer un pour effrayer les autres; mais les malheureux n'avaient rien à révéler. Les fuyards avaient emporté tout leur or et leur argent et s'étaient enfoncés dans les bois, où, protégés par des forts et des soldats, ils se croyaient bien en sûreté. Mais rien ne pouvait échapper à la rapacité de ces brigands. Après s'être arrêtés quinze jours à Maracaïbo, ils se décidèrent à marcher vers Gibraltar. On y fut informé à tems de leur détermination et on se préparait à les recevoir.

Cette ville, qui faisait un grand commerce de tabac, et dont les environs produisaient le meilleur cacao d'Amérique, était située au bord d'un beau lac, dans une plaine fertile couverte d'arbres d'acajou, et arrosée par plusieurs rivières. Sur un de ses flancs régnait une grande chaîne de montagnes qu'on appelait les monts de Gibraltar. Sur le revers de ces hautes montagnes, en tout tems couvertes de neige, se trouvaient plusieurs villes. La plus grande et la plus voisine était *Merida*. C'était là que se retiraient ordinairement tous les gens aisés de Gibraltar pendant la saison des pluies, qui était très-mal saine. Il ne restait que les ouvriers et les classes les plus pauvres du peuple. Les malheureux qui avaient fui devant les Flibustiers vinrent donc chercher un asîle auprès des habitans de Merida, implorèrent leur hospitalité et leurs

secours. Ce ne fut pas en vain. Le gouverneur, nommé Merteda, ancien militaire qui s'était fait un nom dans les guerres de Flandre, vint en personne avec quatre cents hommes bien armés, auxquels se joignirent quatre cents habitans de Gibraltar. Ces huit cents combattans élevèrent à la hâte des batteries du côté de la mer, rendirent impraticable un chemin creux qui, du côté de la terre, conduisait à la ville, et en ouvrirent un dans les bois à travers un pays marécageux. Ils attendirent dans cette position les Flibustiers qui, sans soupçonner ces préparatifs, s'étaient embarqués pour Gibraltar avec leurs prisonniers et tout leur butin.

Leur flotte employa trois jours dans la traversée. Elle approchait du but. Déja les Flibustiers voyaient devant eux la ville et les nombreuses maisons de campagne qui embellissent ses environs. Mais à l'aspect des mesures prises pour la défense, des coupures faites dans le terrein, des campagnes inondées, des chemins creux, des batteries, des palissades, ils éprouvèrent, pour quelques instans, un sentiment qui leur était inconnu. Ils furent frappés d'une terreur panique à laquelle l'Olonois crut devoir apporter un prompt remède. Il convoque aussitôt un conseil de guerre et présente, sans déguisement, à ses compagnons d'armes le tableau de leur position. « Nous ne pouvons » nous dissimuler, leur dit-il, que de grandes

» difficultés s'opposent au succès de notre entre-
» prise ; les Espagnols ont eu le tems de se mettre
» sur la défensive. Ils ont un gros corps de sol-
» dats, beaucoup de canons et sans doute des
» munitions en abondance. N'importe, cama-
» rades, ne perdons pas courage. Il faut, ou que
» nous nous défendions comme des braves, ou
» que nous perdions, avec notre vie, ces trésors
» qui nous ont coûté tant de peines et de sang.
» Mais là, une riche proie nous attend. Fixez
» vos yeux sur votre chef, suivez son exemple.
» Il fut un tems où, beaucoup moins en forces,
» nous avons vaincu des ennemis bien plus nom-
» breux que ceux que doit renfermer cette ville.
» Et après tout, plus ils seront, plus grande sera
» notre gloire, plus riche sera notre butin. »

Cette courte harangue d'un chef qui savait quels hommes il avait sous ses ordres, et qui connaissait le moyen d'éveiller leurs passions, eut un effet décisif. Ils jurèrent tous de le suivre jusqu'à la mort.

Les Flibustiers en général tremblaient bien moins pour leur vie que pour la perte de leurs richesses acquises ou espérées. Car ils croyaient trouver réunies, en cet endroit, toutes celles de Maracaïbo, de Gibraltar et de toutes les contrées circonvoisines. Les voilà donc prêts à affronter tous les dangers. L'Olonois répliqua à leur vœu par cette phrase énergique. *Eh bien! marchons! Mais prenez bien garde à ce que*

vous allez faire. Le premier qui, dès ce moment, trahit la moindre crainte, est tué de ma propre main.

Trois cent quatre-vingts hommes sont débarqués avant le lever du soleil, ayant pour toutes armes un sabre court, des pistolets, de la poudre et du plomb pour trente cartouches. Ils se secouent réciproquement la main en signe de courage, et se mettent en marche sous la conduite d'un guide qui leur était dévoué, mais qui, ne connaissant rien des mesures prises par le gouverneur, les conduit au chemin creux. Arrivés là, ils ne peuvent passer outre. Ils veulent prendre l'autre chemin à travers le bois marécageux. Ils ont de l'eau jusqu'aux genoux et se croient au moment d'être engloutis. Mais ils se tirent d'embarras en coupant des branchages touffus qui consolident le terrein, et ils s'avancent, foudroyés par une batterie qui enfilait le chemin. Beaucoup tombèrent sous le feu de cette artillerie; mais en expirant, ils exhortaient encore leurs camarades à poursuivre leur marche et leur annonçaient une victoire certaine. Les brigands atteignent enfin le bois et retrouvent un terrein solide. Ils croient alors pouvoir avancer avec moins de difficulté. Mais tout-à-coup les voilà exposés à une autre batterie de vingt canons chargés à cartouches, qui abat leurs premiers rangs. Ils sont forcés de reculer. Ils rentrent dans le chemin

marécageux,

marécageux, où la première batterie les attendait encore.

L'Olonois n'avait pas partagé la honte passagère de cette marche rétrograde ; avec un gros des siens il avait pénétré jusqu'aux pieds du fort. Mais tout leur courage devenait inutile : sans échelles, il leur était impossible de monter sur les bastions ; ils n'avaient plus qu'à périr tous dans cette situation, désespérée pour tout autre que l'Olonois.

Mais ce chef intrépide, sur lequel la crainte de la mort était sans pouvoir, gardant toute sa présence d'esprit, même au milieu d'une pareille crise, imagine une ruse de guerre : il feint, avec les siens, de prendre la fuite. Les Espagnols, qui avaient toutes leurs forces réunies dans ce point, croient que le moment est venu d'exterminer d'un seul coup tous leurs féroces ennemis ; ils abandonnent le fort pour les poursuivre. Ici la scène change : les Flibustiers observant que les batteries se taisent, et qu'ils peuvent enfin faire usage de leurs sabres, se retournent tout-à-coup et attaquent les Espagnols avec fureur. Ils ont à venger la mort de leurs camarades ; leur rage n'a plus de bornes ; ils abattent tous les Espagnols que leurs sabres peuvent atteindre. Le reste est poursuivi dans les bois, tandis qu'un gros de Flibustiers se précipite dans le fort principal, et en prend possession. Les soldats espagnols qui gardaient l'autre fort se

rendirent sans résistance, sous la seule condition qu'on leur ferait grace de la vie. Plus de cinq cents Espagnols périrent dans cette journée, sans compter ceux qui furent blessés dans la ville et ceux qui allèrent dans les bois achever de mourir. Presque tous leurs officiers succombèrent dans ces sanglans combats; et le gouverneur, lui-même, y trouva le terme de son honorable carrière. Ni l'Olonois, ni Basco n'y furent blessés; mais ils perdirent un bon nombre de leurs plus braves camarades. Quarante restèrent sur la place, soixante et dix-huit furent blessés; mais, faute de soins, la plupart moururent de leurs blessures.

Ceux qui survécurent à un succès si chèrement acheté, se livrèrent, avec leur frénésie accoutumée, au délire de la victoire. Ils avaient fait cent cinquante prisonniers qu'ils enfermèrent dans l'église principale avec un grand nombre de femmes et d'enfans; cinq cents esclaves firent partie de leur butin. Pour se débarrasser des cadavres de leurs ennemis, ils les chargèrent sur deux gros bâtimens qui étaient hors de service, qu'ils conduisirent à la mer, et firent couler à fond.

La ville fut ensuite méthodiquement pillée. On rassembla tout ce qui était de quelque prix, ou pouvait être emporté. Les Flibustiers y employèrent quatre semaines. Dans l'intervalle, la plupart des prisonniers mouraient de faim; car

leurs féroces vainqueurs avaient chargé leurs vaisseaux de ce qui restait encore de vivres ; et un peu de viande d'âne fut la seule nourriture de ces malheureux. Les femmes qui, de gré ou de force, servirent à la brutalité des brigands furent mieux traitées ; et le desir de vivre les leur livra presque toutes. Outre cela les prisonniers furent torturés de toutes les manières, pour qu'ils révélassent où étaient cachés leurs effets et ceux de leurs compatriotes. Vainement alléguaient-ils leur pauvreté, leur ignorance. Un grand nombre d'entr'eux expira au milieu des plus cruels tourmens.

L'Olonois, qui ne pouvait se rassasier ni de succès ni de butin, qui sans cesse aspirait à de nouveaux dangers, voulait pénétrer quarante lieues plus avant dans le pays, jusqu'à la ville de Merida. Ses compagnons d'armes s'y refusèrent ; il céda. Un plus long séjour sur le théâtre de leur carnage aurait pu devenir funeste. Après avoir fait disparaître les corps de ceux qui y étaient restés, on ne s'était plus occupé de ceux qui, dans les deux partis, étaient morts de leurs blessures. Quelques-uns seulement avaient été plutôt amoncelés qu'enterrés ; tous les autres étaient devenus la pâture des oiseaux et des insectes.

Cette révoltante insouciance, sous un climat aussi chaud, enfanta une maladie contagieuse, qui atteignit un grand nombre de ces farouches

vainqueurs. Plusieurs en moururent subitement; les autres virent leurs plaies se r'ouvrir. Tous sentirent la nécessité pressante d'abandonner ce pays. Mais avant leur départ ils envoyèrent quatre de leurs prisonniers dans les bois pour sommer les Espagnols fuyards de payer encore, dans l'espace de deux jours, une rançon de dix mille piastres, autrement leur ville allait être réduite en cendres. Le terme était expiré, et l'argent n'arrivait pas. Les Flibustiers commencent à mettre le feu à la ville. Sur les instances pressantes des Espagnols, qui promettent que la rançon sera payée, l'incendie est suspendu; ils travaillent même à l'éteindre; mais il avait déja duré six heures; il avait consumé une grande partie de la ville et son église principale. La somme exigée arriva enfin, outre celle d'une rançon extraordinaire pour les prisonniers. Dès-lors les pirates s'embarquèrent avec tout leur butin, en emmenant tous les esclaves qui n'avaient pas été rachetés en particulier. Ils retournèrent à Maracaïbo. Les habitans y étaient rentrés. L'approche des brigands réveille leur désespoir. Les Flibustiers leur font dire que si, sans délai, ils ne paient pas trente mille piastres, leur ville va être pillée de nouveau et ensuite mise en cendres. Les habitans capitulèrent; ils offrirent vingt mille piastres et cinq cents vaches: l'offre fut acceptée. Mais, pour occuper leurs loisirs, en attendant l'issue de ces délibérations, les

Flibustiers débarquèrent, pillèrent les églises, en emportèrent les tableaux, les ornemens, les reliques, les crucifix et même les cloches. Le tout est mis à bord de leurs bâtimens. Ce ne fut pas la soif du butin, ce fut, le croirait-on, une intention pieuse qui les anima en cette occasion. Ils voulaient bâtir une chapelle dans l'île de la Tortue; et les malheureux Espagnols firent les frais de sa décoration. Enfin, la rançon payée, les Flibustiers se rembarquèrent.

Ils prirent leur route par l'île de l'Avache, au sud de Saint-Domingue. Elle était habitée par les Boucaniers, qui y vivaient assez paisiblement; et sous leur protection, les Flibustiers y avaient un entrepôt. C'était là qu'ils s'approvisionnaient de viandes, que ces chasseurs sauvages se faisaient largement payer. Là, ils firent, à leur arrivée, le partage du butin, après que chacun, en mettant les doigts sur le crucifix ou sur la bible, eût renouvelé le serment de n'avoir rien dérobé. La valeur de ce butin, sans y comprendre les meubles qui avaient une pieuse destination, se trouva être de 260,000 piastres; et chacun des Flibustiers qui n'avaient pas été blessés en eut cent pour sa part. Celles des morts furent mises de côté pour être livrées à leurs parens et amis. Après ce partage, l'Olonois, avec sa flotte, fit voile pour sa retraite ordinaire, l'île de la Tortue. Deux navires français, chargés de vins et d'eau-de-vie venaient d'y arriver. Avec

une telle provision de boissons fortes, le produit de tant de pillages et de cruautés fut consommé en quelques semaines.

Bientôt après, l'Olonois se prépara à une nouvelle expédition. Il y destina six bâtimens montés de sept cents hommes, dont il plaça trois cents sur le vaisseau principal qu'il commandait. Son intention était de retourner à Nicaragua; mais la flotte eut à lutter contre les vents. Elle eut tour-à-tour de longs calmes et de violentes tempêtes à essuyer, et fut enfin poussée dans la baie d'Honduras. Les Flibustiers commençaient à manquer de vivres; pour s'en pourvoir, ils firent quelques descentes le long de la baie, pillèrent quelques villages, mais ne purent s'en procurer assez. Ils arrivèrent à Puerto-Cavello, où les Espagnols avaient un entrepôt de marchandises. Il s'y trouvait alors un vaisseau de guerre de quarante canons, qui n'était pas préparé au combat. Les Flibustiers après s'en être emparés, presque sans éprouver de résistance, débarquèrent et réduisirent en cendres les magasins et toutes les maisons.

Les marchandises que consuma cet affreux brigandage étaient de la cochenille, de l'indigo, des peaux, de la salsepareille, etc. Elles avaient été apportées et entassées à Puerto-Cavello, et étaient destinées pour Guatimala. Qu'en eussent fait ces barbares déprédateurs? Ils ne pouvaient se charger que de métaux, de diamans

et autres objets précieux, mais de peu de volume. Suivant leur horrible usage, ils torturèrent les habitans pour les forcer à déclarer où ils avaient caché leurs effets. On arracha la langue à un grand nombre ; d'autres furent massacrés après avoir subi les plus cruels supplices. L'Olonois n'en laissa vivre que deux pour lui servir de guides vers la ville de San-Pédro, éloignée de douze lieues. Il y marcha en personne avec trois cents hommes, laissant sur ses vaisseaux, *Moses-van-Vin*, son second et le reste des équipages. Mais avant tout, il répéta aux siens que, quiconque reculerait, périrait de sa main. Ils partent; cependant un gros d'Espagnols les épiait sur la route, dans une embuscade où ils étaient retranchés et protégés par un bois épais. L'avantage de cette position ne put les sauver. Le chef des brigands, avant de songer à se défendre, commence par égorger ses deux guides, quoiqu'ils ignorassent l'embuscade; puis il se précipite sur les Espagnols. Quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper ; tous les autres restèrent sur la place. Les blessés même furent mis en pièces par les barbares Flibustiers. L'Olonois laissa cependant la vie à quelques prisonniers pour savoir par eux quel autre chemin pourrait le conduire à San-Pédro, ou du moins pour l'aider à découvrir les autres embuscades. Les prisonniers, très-peu disposés à trahir les leurs, jurèrent qu'ils n'en connaissaient pas. L'Olonois,

en fureur, perce l'un d'eux de son sabre, lui arrache le cœur, le dévore comme une bête féroce, en vomissant les plus horribles imprécations contre les prisonniers Espagnols. Ceux-ci, effrayés par cette scène de cannibales, lui avouent enfin qu'il a encore à passer à portée de deux détachemens cachés dans des fondrières; qu'il est impossible de les éviter, qu'aucun autre chemin ne conduit à la ville. L'Olonois prend le parti d'affronter ces deux redoutables rencontres. Il tombe en effet sur deux forts détachemens. Il parvient à les repousser avec perte. Les Flibustiers étaient près de succomber de lassitude, mais la constance les soutient encore. Ils poursuivent leur marche; ils arrivent enfin à un bois qui n'était plus qu'à deux petites lieues de la ville de San-Pédro. Tourmentés par la fatigue, la faim et la soif, ils s'y arrêtent et y passent la nuit.

Le jour suivant, ils s'approchèrent de la ville; ils la trouvèrent fortifiée avec soin. Elle était entièrement entourée d'une haie épineuse, dont les pointes acérées étaient encore plus dangereuses que ces chausse-trapes qu'on emploie contre la cavalerie et pour défendre l'approche des forteresses. Ce devait être pour les Flibustiers un obstacle d'autant plus fâcheux, qu'ils marchaient nus-pieds, et que tout leur vêtement consistait en une chemise et de longues culottes de toile. Ils s'avancent cependant en exposant

tout leur corps à de douloureux déchiremens. Ils bravent en même-tems le feu très-vif d'une batterie à mitraille. Leur attaque dura quatre heures ; les Espagnols se défendirent en désespérés. Ils demandèrent enfin à capituler, en se stipulant seulement deux heures de repos. Leur objet était de profiter de cet intervalle pour emporter ou cacher leurs effets les plus précieux, et pour tenter de s'échapper, s'il eût été possible. Les Flibustiers, qui étaient eux-mêmes épuisés de fatigue, promirent de leur laisser ce répit, et tinrent parole. Ils s'abstinrent pendant deux heures de toute hostilité, quoiqu'on emportât sous leurs yeux tout ce qui avait quelque prix. Mais aussitôt que le terme fut expiré, l'Olonois ordonna de poursuivre les fuyards, de leur enlever tous leurs bagages et de les ramener prisonniers. L'ordre fut exécuté à l'instant.

Cette victoire coûta aux Flibustiers trente morts et vingt blessés. Mais bientôt l'audace de l'Olonois conçoit un nouveau plan. Il le propose à ceux qui l'entouraient. Il veut rappeler à lui tous ceux qu'il avait laissés sur mer et marcher à Guatimala. Mais pour cette fois, ses féroces compagnons d'armes se refusent à ses volontés. Ils se récrient sur leur petit nombre. Le projet leur paraît d'une excessive témérité et tout-à-fait inexécutable. En effet, à l'inconvénient d'une grande distance, se joignaient et les difficultés du chemin, et les moyens de défense

qu'avait Guatimala dans sa vaste enceinte et dans sa garnison de plus de quatre mille hommes. Leur chef eut donc encore le chagrin de voir ses idées contrariées par ses compagnons de brigandage ; moins extravagans que lui. Ils séjournèrent quinze jours de plus à San-Pédro ; chargèrent tout ce qui était transportable ; et en s'en allant, mirent le feu à la ville.

Ils regagnèrent leurs vaisseaux avec un butin considérable ; mais n'ayant pu encore remédier à la pénurie des subsistances, ils furent forcés de ne pas s'éloigner et de se répartir dans les différentes îles qui avoisinent le rivage de la baie. Dans la seule vue de se procurer des vivres, ils établirent une croisière près de la presqu'île d'Yucatan, en plaçant deux de leurs canots en surveillance. Ils trouvèrent des tortues en quantité. Pour les prendre, leur industrie imagina de faire des filets avec l'écorce fibreuse de certains arbres. La pêche réussit assez bien pour les mettre à l'abri de la faim. Chaque bâtiment croisait pour son propre compte, uniquement occupé de la subsistance de son équipage. L'Olonois lui-même croisait à part avec son vaisseau. Sa permanence dans cette baie dura plus de trois mois. Il y attendait un navire espagnol très-richement chargé dont il avait appris la prochaine arrivée. C'était un de ces vaisseaux de la plus grande capacité qu'on expédiait tous les ans d'Espagne à Guatimala, avec

une cargaison composée des meilleures productions de l'Europe. Il parut enfin, mais sous un aspect redoutable. Il était préparé au combat, portait cinquante-six canons, plusieurs autres armes à feu en usage dans ce tems, une grande quantité de munitions, et cent trente soldats. L'Olonois, sans même attendre le reste de sa flotte, l'attaqua impétueusement avec son seul vaisseau armé de vingt-deux canons. Son audace cette fois ne fut pas heureuse. Les Espagnols se défendirent courageusement, repoussèrent les pirates, les forcèrent de se retirer.

Les Flibustiers n'en persistèrent pas moins dans leur entreprise. A la faveur d'un brouillard épais, l'Olonois, sans être aperçu, remplit quatre barques de ses valeureux compagnons, et réuni à eux, il prend en un instant le vaisseau espagnol à l'abordage. Mais les vainqueurs, à leur grand regret, trouvent qu'il avait eu le tems de faire passer ailleurs la plus grande partie de sa cargaison, et qu'il ne leur offrait plus qu'une proie de peu de valeur. Elle se réduisait à quelques caisses de marchandises manufacturées, des barres de fer et deux mille balles de papier. Plus d'un million de piastres avait été porté à terre. Toutes ces troupes de brigands furent au désespoir de voir ainsi leurs calculs trompés. Ceux surtout qui s'étaient récemment enrôlés, dans l'espoir très-prochain d'un riche butin, et qui, jusqu'à ce moment, n'avaient encore

éprouvé que de la misère, furent très-mécontens et voulaient s'en retourner. Mais les vétérans déclarèrent qu'ils aimaient mieux mourir que de quitter ces parages sans avoir fait quelque capture.

L'Olonois crut pouvoir saisir cette circonstance pour convoquer un conseil de guerre, et pour proposer de nouveau l'expédition de Guatimala. Ce fut le signal d'une discorde totale. Toute la troupe des Flibustiers se divisa. Le plus grand nombre se rangea du parti de *Moses-van-Vin*, qui était le chef des opposans et qui s'échappa secrètement avec le vaisseau de cinquante-six canons qu'on venait de prendre. Un autre chef, nommé *le Picard*, du pays de sa naissance, se sépara de même, mais sans faire cause commune avec Moses. L'un et l'autre allèrent, chacun de son côté, porter leurs brigandages dans des parages différens.

Le projet du premier était de faire voile vers la Tortue avec son vaisseau de guerre qui, sans autre prise faite sur l'ennemi, pouvait suffire seul pour mettre les Flibustiers en crédit; de se pourvoir dans cette île de ce qui lui était nécessaire, et d'aller croiser plus loin. La fortune en décida autrement. Le vaisseau échoua contre un banc de sable; et quoique presque tous les Flibustiers qu'il portait se sauvassent, cet accident renversa tous leurs plans de rapine et les força de se disperser.

Cependant l'Olonois était resté avec ses partisans sur un grand vaisseau dans la baie de Honduras, continuant à croiser dans tous les sens; toujours en attendant quelque heureux évènement; mais toujours souffrant du manque de vivres. Chaque jour son équipage était obligé de descendre à terre pour y prendre des singes et autres animaux dont la chair était sa seule nourriture. Les débarquemens se faisaient de jour. Le soir ils remettaient à la voile. La situation de ces brigands ne faisait toutefois qu'empirer jusqu'à ce qu'enfin leur vaisseau alla aussi échouer contre un banc de sable près de la petite île de *Las-Perlas*, à quelque distance du cap *Gracias-à-Dios*. Vainement, pour l'alléger, jetèrent-ils à la mer leurs canons et tout ce qu'il portait de pesant. Le vaisseau ne put se remettre à flot. Les Flibustiers parvinrent cependant tous à se sauver sur le rivage. Là, ils se hâtèrent de dépecer leur vaisseau et se construisirent un grand canot avec ses débris. C'était un ouvrage de longue haleine. Ils bâtirent des cabanes sur le rivage, semèrent divers légumes qui, sous un climat aussi doux, crûrent et mûrirent en six semaines. On ne les reconnaissait plus. Le besoin les avait rendus paisibles et industrieux. On les eût pris pour une colonie naissante. Ils se partageaient entre la culture, la chasse et la pêche. Leur principal travail ne fut terminé qu'au bout de cinq mois;

mais il s'en fallait de beaucoup que leur barque pût les contenir tous. On convint donc qu'elle serait conduite à la rivière de Saint-Jean, nommée *Desaguadera* par les Espagnols; qu'on s'y procurerait d'autres bâtimens avec lesquels on irait chercher ceux qu'on était obligé de laisser en arrière. Le sort décida de ceux qui partiraient les premiers. Ceux qu'il favorisa s'embarquèrent avec l'Olonois à leur tête.

Mais la fortune de ce chef semblait s'être épuisée. A peine les Flibustiers furent-ils arrivés à la rivière Saint-Jean, qu'ils furent attaqués de tous côtés par les Espagnols réunis aux Indiens de la côte voisine. Ces sauvages avaient inspiré, par leur courage, une sorte d'estime aux Espagnols, qui les appelaient *los Indios bravos*. Les Flibustiers ne purent résister aux attaques combinées de ces deux sortes d'ennemis. La plupart y succombèrent.

L'Olonois se sauva avec ceux qui échappèrent à cette défaite. Mais les revers ne le décourageaient point. Il ne renonça pas au projet de capturer quelques bâtimens pour aller chercher le reste de ses camarades. Dans cete vue, il fit voile pour la côte de Carthagène. Mais sa dernière heure était sonnée. Ayant débarqué sur la terre de Darien, les Indiens, qui étaient une des hordes les plus féroces de toute l'Amérique, tombèrent sur lui, le firent prisonnier, le déchirèrent tout vivant, firent rôtir ses

membres et les dévorèrent. La plupart de ses malheureux compagnons eurent le même sort, quelques-uns furent brûlés vifs. Il n'en échappa qu'un très-petit nombre, qui alla porter la nouvelle de la fin déplorable de ce fameux chef, qu'on plaindrait, s'il n'eût pas déshonoré la valeur par les plus odieuses cruautés.

Les Flibustiers qui étaient restés à *Las-Perlas* attendirent longtems le retour de leurs amis ; et on se figure avec quelle impatience. Enfin, au bout de dix mois, ils aperçurent un bâtiment de pirates qui ne faisait pas partie de leur flotille, mais qui appartenait à leur tribu. Ils y furent recueillis et tentèrent, avec ces nouveaux camarades, de nouvelles aventures. Ils abordèrent tous près de *Gracias-à-Dios*, et remontèrent le fleuve dans leurs canots. Mais les habitans eurent le tems de gagner l'intérieur du pays, en emportant leurs effets et toutes leurs subsistances. Les Flibustiers se trouvèrent, par-là, dans la plus affreuse détresse. Ils errèrent quelque tems le long des côtes, en proie à la faim, et réduits à dévorer le cuir de leurs souliers et les fourreaux de leurs épées. Un petit nombre seulement parvint à descendre à terre. Les autres périrent d'inanition, ou, se dispersant sur le rivage, furent massacrés en détail par les habitans qui étaient revenus sur leurs pas.

Voici au reste en peu de mots l'histoire de tous les autres corps de Flibustiers. Attaquer

audacieusement de gros vaisseaux avec de petits bâtimens, quelquefois avec de simples canots, et sortir presque toujours vainqueurs de ces luttes inégales; effectuer des descentes; triompher des troupes réglées; prendre des forts d'assaut; piller des villes, exercer des cruautés de tous les genres; n'éprouver que très-rarement, dans leurs combats sur terre et sur mer, des défaites complètes, et presque jamais des revers semblables à celui auquel succomba l'Olonois. On serait réduit à répéter jusqu'à la satiété, le récit de tous ces évènemens, si l'on voulait faire connaître en détail ces diverses hordes de pirates. Il suffit de présenter au lecteur les traits les plus caractéristiques de leurs brigandages, qu'on n'ose appeler des exploits. C'est ce qu'on va essayer dans les chapitres suivans, sans s'astreindre à l'ordre chronologique, qui serait au moins déplacé dans une pareille narration.

CHAPITRE VI.

Une des entreprises les plus importantes des Flibustiers, fut celle qu'ils effectuèrent en 1683, contre la ville opulente de la Véra-Cruz. Ils y déployèrent autant de prudence que d'audace; cet évènement tient même, par son objet et par ses suites, plus particulièrement à l'histoire générale.

Van-Horn, riche habitant d'Ostende, après avoir obtenu du gouverneur de la Tortue des lettres de marque, s'était associé aux Flibustiers. Il se lia avec deux de leurs chefs les plus habiles, *Grammont*, qui était français, et *Laurent-de-Graff*, hollandais. Ces trois hommes extraordinaires, qui conçurent et exécutèrent le projet de piller la Véra-Cruz, méritent quelques détails particuliers, qui serviront à faire mieux connaître encore l'étonnante race des Flibustiers.

Van-Horn n'était d'abord qu'un simple matelot, qui excellait à manier le gouvernail, et qui, fidelle aux mœurs de son pays, était parvenu à économiser quelques centaines de piastres. Avec cet argent, il passa en France, obtint des lettres de marque, et équipa un petit bâtiment qui n'avait que vingt-cinq hommes d'équipage,

et auquel, pour mieux déguiser ses desseins, il donna la capacité, la forme et l'arrangement intérieur d'une barque de pêcheurs. Comme cette petite troupe de forbans patentés était sans canons, elle ne pouvait attaquer autrement qu'à l'abordage.

La France était alors en guerre avec les Hollandais. On pense bien qu'un homme tel que Van-Horn ne se fit aucun scrupule de déployer, contre ses compatriotes, ses talens destructeurs. Il eut bientôt fait quelques captures, qu'il vendit à Ostende; et de leur produit il acheta un vaisseau de guerre. La fortune continua à le favoriser. En peu de tems il eut une petite flotte de pirates sous ses ordres. Il en conçut tant d'audace, qu'à l'exception des vaisseaux français, il attaqua indistinctement ceux de toutes les nations, les obligeant de lui faire hommage en amenant leur pavillon. Il finit par ne pas même ménager les Français. Des plaintes étant parvenues de toutes parts à la cour de France, un vaisseau de guerre fut envoyé à sa poursuite, et ne tarda pas à le rencontrer. Van-Horn, qui devina ses intentions, essaya vainement de lui échapper. Il fut atteint. Au lieu de tenter les hasards d'un combat inégal, il conçut l'idée d'affecter la sécurité de l'innocence. Il fit replier ses voiles et se rendit de lui-même à bord du vaisseau français. Le commandant lui ayant dit qu'il avait ordre de l'emmener en France, Van-Horn feint la sur-

prise, proteste que ses opérations ont toujours été combinées avec les intérêts des Français. Le commandant ne connaît que ses ordres, et veut faire revirer de bord à son vaisseau. « Prenez » garde à ce que vous allez faire, lui dit le » pirate en fureur. Croyez-vous que les miens » souffriront qu'on m'enlève ainsi sous leurs » yeux ? Ce sont tous des soldats choisis, » éprouvés, qui savent affronter la mort. Mon » lieutenant est un des hommes les plus déter- » minés qu'il y ait sur la terre. Votre victoire » n'est pas à beaucoup près décidée. Préparez- » vous donc au combat le plus acharné. »

Ce langage énergique ébranle le commandant français. Il craint de compromettre l'honneur de son pavillon contre des brigands désespérés, dont il connaît toute l'audace. Van-Horn est relâché. Mais une conduite aussi mesurée peut exciter le mécontentement de la cour de France. Des commandans moins modérés peuvent revenir le chercher dans les mers d'Europe. Il croit donc prudent de s'en éloigner; il se décide à se rapprocher des côtes de l'Amérique espagnole.

D'abord il fait voile vers Porto-Rico, d'où il sait que les galions ne tarderont pas à partir pour l'Europe. On était alors en guerre. L'Espagne craignait encore plus les corsaires de la France et de la Hollande que leurs vaisseaux de guerre. Les galions ne pouvaient voyager avec sûreté

qu'à la faveur d'une escorte. Dans cette circonstance, Van-Horn, dont le nom était fameux parmi les marins, entre dans le port au bruit des tymbales et des trompettes, publie ses motifs récens pour ne plus tenir à la France, se fait joindre par quelques-uns de ses bâtimens qui étaient en croisière, et propose de prendre les galions sous sa protection.

Croira-t-on que les Espagnols furent assez inconsidérés pour accepter ses offres ? Leur flotte se met en mer. Van-Horn l'accompagne jusqu'à une certaine hauteur. Dès qu'il croit le moment favorable à l'exécution de son projet, jusqu'alors assez bien déguisé, il s'empare des deux plus riches galions. Tous les autres sont trop heureux de fuir.

Ce coup de main le mit en possession de richesses immenses. On s'en aperçut bientôt à ses libéralités. Il récompensa très-magnifiquement les plus intrépides de ses camarades; de même qu'il avait tué de sa propre main ceux qui dans les combats avaient manifesté la moindre crainte. A ces dispositions, tour-à-tour féroces et généreuses, il joignait une vanité toute particulière. Quand il était à terre, il s'habillait de la manière la plus somptueuse. Il portait au cou un cordon des plus grosses perles d'Orient, et au doigt un gros rubis d'un prix inestimable.

Van-Horn, cependant, ne tarda pas à sentir, combien, malgré ses brillans succès, sa posi-

tion était épineuse. Il n'avait plus de ménagemens à attendre des Français, des Anglais, des Hollandais, des Espagnols, en un mot, d'aucune des grandes puissances. Il n'était pour elles toutes qu'un pirate isolé, exposé à tout leur ressentiment. Il se décida donc à se joindre aux Flibustiers; et comme il s'était fait un grand nom parmi eux par ses richesses, ses connaissances nautiques et son intrépidité, il en fut accueilli avec empressement. Voilà quel était Van-Horn.

Grammont était un gentilhomme français, né à Paris. En 1678, il fit voile avec sept cents hommes pour Maracaïbo, et s'en rendit maître, comme nous le verrons plus bas. Il abandonna ensuite ses vaisseaux, s'avança dans l'intérieur du pays, traversa un torrent impétueux, repoussa les Espagnols qui s'opposaient à sa marche, et s'empara de la ville de Torilha. Mais ici, comme à Maracaïbo, les habitans avaient eu le tems de s'enfuir avec tous leurs effets précieux. Des marchandises d'un gros volume qu'ils avaient laissées ne pouvaient convenir à ces pirates, qui se hâtèrent de se retirer. Grammont revint donc à la Tortue avec un butin de peu de valeur; et ce qui était plus fâcheux, les maladies avaient moissonné la très-grande partie de son équipage. Il n'en ramena que vingt hommes.

L'année suivante il entreprit une autre expédition sur la côte de Cumana, prit d'assaut, avec

cent quatre-vingts soldats, la ville de Puerto-Cavello, emporta deux forts dont il détruisit les ouvrages et encloua les canons. Tout le pays prit les armes pour chasser cette poignée de Flibustiers ; et déja deux mille hommes étaient en marche contre la ville et les forts. Grammont qui occupait la ville avec quarante-sept hommes seulement se vit attaqué par trois cents Espagnols. Il fallut songer à la retraite. Il envoya aussitôt l'ordre aux siens d'abandonner les forts et de s'embarquer. Pendant deux heures il eut à soutenir un combat inégal avec sa troupe d'élite. Quoique blessé dangereusement au cou, il tint bon et parvint à protéger l'embarquement. Bien plus, le courage forcené que déployèrent ses compagnons d'armes finit par en imposer aux Espagnols, qui le laissèrent remonter sur son bord avec sa troupe et cent cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouvait le gouverneur de la ville.

Pour suppléer à la modicité du butin qu'ils avaient fait en cette occasion, les Flibustiers comptaient sur la rançon de leurs prisonniers. Ils furent cruellement trompés dans leur calcul. Grammont était à l'ancre, dans la rade de Goava, souffrant horriblement de sa blessure, lorsqu'un ouragan brisa ses bâtimens contre la côte. L'un d'eux, de cinquante-deux canons, qui portait tout ce qu'il possédait, était son vaisseau principal. Grammont recouvra enfin la santé ;

mais se trouvant dans le plus grand dénuement, il s'offrit de concourir à l'expédition de la Véra-Cruz, comme simple Flibustier. Van-Horn le connaissait trop bien pour ne l'admettre qu'à ce titre parmi ses compagnons d'armes. Grammont devint un de ses principaux coopérateurs.

Le troisième chef de l'entreprise, *Laurent*, n'était ni moins brave, ni moins entreprenant que les deux autres. C'était un excellent artilleur; il avait été longtems au service d'Espagne. Il avait même croisé contre les Flibustiers, et après leur avoir fait plusieurs fois des prisonniers, il avait fini par tomber lui-même entre leurs mains. Ils avaient éprouvé son courage. Ils lui proposèrent de s'associer à eux. Quelque tems après il avait pris part aux pirateries de Van-Horn; et il était devenu bientôt la terreur des Espagnols. Un jour il est inopinément rencontré par deux vaisseaux de ligne de cette nation, chacun de soixante canons, qui avaient été envoyés à sa poursuite. Il n'avait à leur opposer que son seul bâtiment, à la vérité bien armé. La partie était trop inégale. Il fait tous ses efforts pour s'échapper, mais la retraite lui est coupée. Il ne lui restait plus qu'à se défendre à toute outrance; il représente énergiquement à ses soldats que de toutes parts ils sont environnés des plus affreux dangers; qu'ils n'ont que le choix entre une mort infamante et douloureuse, ou la plus opiniâtre résistance.

Le courage des Flibustiers s'enflamme jusqu'à

la fureur. Pour entretenir cette disposition, Laurent appelle l'un des plus déterminés, lui ordonne d'aller chercher une mêche alumée, et lui montre son poste à deux pas de la sainte-barbe, pour qu'il y mette le feu au premier signal. Ensuite, après avoir distribué une mousqueterie formidable sur tous les points de son vaisseau, il crie : *à présent il faut nous faire jour à travers les vaisseaux ennemis*; il est obéi. Et quoique les boulets espagnols maltraitassent beaucoup le sien, les coups de ses Flibustiers sont si multipliés, si bien ajustés, que les Espagnols, qui se pressaient sur le pont, éprouvent une perte énorme.

Laurent, quoique blessé d'un boulet à la cuisse, conserva le commandement. Sa dextérité, comme artilleur, lui fut du plus grand secours. Il pointa lui-même les canons sur l'ennemi, et réussit à abattre le grand mât du vaisseau amiral. Bref, à la faveur du désordre qu'il avait causé parmi les Espagnols, il parvint à s'échapper. On ne pouvait réunir plus de bonheur à plus d'audace et d'adresse.

Bientôt après, trois autres vaisseaux sont expédiés de Carthagène contre ces redoutables pirates. Les deux plus grands portaient chacun trente-six canons et quatre cents hommes d'équipage. Le troisième n'avait que six canons, et quatre-vingt-dix hommes. Dans l'intervalle, quelques bâtimens, montés par des Flibustiers,

s'étaient joints à Laurent. A l'aspect de ce surcroît de forces, les Espagnols qui, comptant sur la supériorité des leurs, n'avaient songé qu'à la victoire, veulent se retirer. Laurent ne leur en laisse pas le tems et les attaque. Après un combat de huit heures, leurs trois vaisseaux furent pris. Tant d'échecs découragèrent les Espagnols, et les firent pour longtems renoncer à l'espoir d'exterminer des ennemis aussi dangereux.

Tels étaient les trois hommes qui, en 1683 conçurent le projet, en aparence extravagant, d'attaquer, avec leurs seuls Flibustiers, une ville aussi bien défendue par sa position, par ses fortifications et ses soldats, que celle de la Véra-Cruz.

Qu'on juge de ce qu'une pareille entreprise devait avoir de téméraire. La Véra-Cruz avait une garnison de trois mille hommes, de cette nation qui jouissait encore d'une grande réputation guerrière. Il y avait, outre cela, huit cents hommes et soixante canons dans un fort voisin, *Saint-Jean-de-Lux*, couvert d'un côté par la mer, de l'autre par la place. En vingt-quatre heures, seize mille hommes armés pouvaient accourir des environs à la défense de la Véra-Cruz.

Grammont qui connaissait très-bien la place et le pays et qui dirigeait en chef l'entreprise, prévint ses compagnons d'armes que les Espagnols de ces contrées avaient pour usage de

braver très-bien une première attaque ; mais qu'aussitôt que le succès paraissait équivoque, ils ne manquaient jamais d'emporter ou d'enterrer leurs richesses et de se sauver dans les bois ; qu'il fallait donc prendre ses mesures avec prudence et chercher d'abord à étonner l'ennemi par une valeur impétueuse.

C'était pour les attaquans un secret précieux à savoir et important à garder. Il n'était pas à craindre qu'il fût divulgué par les Flibustiers eux-mêmes : leur propre intérêt leur recommandait la discrétion la plus sévère. Ils savaient par expérience que, par-tout où ils se présentaient, les Espagnols et leurs partisans les entouraient de toutes les ruses de l'espionnage, et que le plan de leur expédition échouerait dès qu'il serait connu.

Celui de l'attaque qu'on allait tenter fut donc communiqué à toute la troupe rassemblée, mais seulement d'une manière générale. Les deux autres chefs étaient parfaitement d'accord avec Grammont, et cependant la pluralité des Flibustiers s'élevait contre un projet dont l'éxécution leur paraissait hérissée de difficultés insurmontables. Leurs commandans qui savaient que la perspective certaine d'un riche butin triompherait de leur répugnance, firent comparaître devant l'assemblée quelques prisonniers Espagnols, qui dirent que dans peu de jours, deux vaisseaux richement chargés devaient arriver

de Goava à la Véra-Cruz. La nouvelle était décisive. Il est résolu que sans délai on mettra à la voile. On fait la revue des Flibustiers qui concourront à l'entreprise. Il s'en trouva douze cents. On convient que dès qu'on approchera de la Véra-Cruz, ils passeront tous à bord de deux vaisseaux, à l'exception de quelques marins qui resteront en pleine mer pour diriger et garder le reste de la flotte, et qui ne devront paraître qu'après le succès complet de l'entreprise. L'objet de cette ruse était de cacher les véritables forces des Flibustiers et de faire croire à l'ennemi que les deux vaisseaux qu'il verrait arriver étaient ceux qu'il attendait de Goava. En effet, à leur aparition tous les Espagnols affluent sur le rivage, impatiens de recevoir le cacao dont ils éprouvaient un besoin pressant et dont ils supposaient que ces vaisseaux étaient chargés.

Ce fut un sujet de joie universelle que d'apercevoir le pavillon espagnol qu'avaient arboré les Flibustiers. Cependant comme ces vaisseaux restaient à quelque distance et semblaient plutôt s'éloigner que de profiter du vent qui les favorisait, on commença à concevoir des doutes. On les communiqua au gouverneur Don Louis de Cordova qui, loin de les partager, soutint que c'était bien là les deux vaisseaux qu'on lui avait annoncés, qu'il les reconnaissait à leur signalement. Il fit la même réponse au commandant du fort Saint-Jean qui l'avertissait de se tenir

sur ses gardes. La nuit survint, et chacun se retira paisiblement sur la foi d'un homme qui avait tant d'intérêt à être bien informé.

Les Flibustiers profitèrent parfaitement de ces circonstances. Les vaisseaux de leur arrière-garde qui n'avaient pas été découverts s'étaient avancés à la faveur des ténèbres et de la sécurité universelle. Le débarquement s'opère à minuit près de la vieille *Véra-Cruz*, qui était déserte et située à deux lieues de la nouvelle ville de ce nom. La garde du rivage est surprise et égorgée. On rencontre quelques esclaves qu'on engage à servir de guides en leur promettant la liberté. Avant le jour, on est aux portes de la Véra-Cruz. Dès qu'elles s'ouvrent, les Flibustiers entrent tout-à-coup et massacrent tout ce qui s'oppose à leur passage.

Laurent, avec un corps choisi, marche vers le fort qui, du côté de terre, doit servir à la défense de la ville et qu'il emporte d'assaut. On y trouva douze pièces d'un gros calibre ; et on annonça ce premier succès en tirant plusieurs coups de canon contre la place. Les soldats s'éveillent en sursaut et cependant restent encore quelque tems immobiles. C'était précisément le jour où l'on célébrait je ne sais quelle grande fête. Ils crurent que quelques-uns des principaux habitans avaient commencé cette solemnité de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Ils prirent pour des cris de joie, les cris des com-

battans dont retentissaient les rues, et, par un hasard dont il n'y a peut-être pas un second exemple dans les annales militaires, ils furent les derniers à apprendre que l'ennemi était maître de la place dont la défense leur était confiée.

Ce ne fut qu'alors qu'ils coururent aux armes, en annonçant, par leurs vociférations, ce que tout le monde savait déja, que les brigands (*ladrones*) étaient dans la ville. Jusqu'à ce moment les Flibustiers avaient usé, avec une sorte de modération, de leur facile victoire. Ils devinrent furieux dès qu'ils éprouvèrent de la résistance et mirent en pièces tous ceux qu'ils rencontrèrent. En très-peu de tems, tous les soldats furent tués, ou blessés, ou désarmés, ou mis en déroute, et les principaux habitans faits prisonniers sans avoir eu le loisir de mettre en sûreté leurs personnes et leurs richesses, comme c'était toujours l'usage dans de semblables occasions. Enfin, les massacres eurent un terme et le tumulte s'appaisa. Tous les prisonniers, dont le nombre surpassait de beaucoup celui des vainqueurs, furent enfermés dans la grande église, aux portes de laquelle on plaça des tas de poudre avec des sentinelles la mèche à la main, pour y mettre le feu et faire sauter en l'air cet édifice, au premier cri séditieux qui serait entendu.

C'est ainsi qu'en peu d'heures et en ne per-

dant que très-peu des leurs, les Flibustiers se trouvèrent maîtres d'une des villes les plus riches et les plus belles de l'Amérique. Ils employèrent vingt-quatre heures à piller et à charger sur leurs vaisseaux tout ce qu'elle contenait de précieux ou de propre à leur usage. Leur butin, consistant en or et argent monnoyé, bijoux, cochenille et autres marchandises de prix, s'éleva à la valeur de six millions de piastres. Ces trésors n'étaient rien cependant en comparaison de ce qu'ils auraient pu enlever d'une ville si opulente, s'ils n'eussent été pressés par le tems. Car ils avaient à craindre que tous les soldats qui étaient répandus en grand nombre dans les pays circonvoisins ne se rassemblassent sous un chef et ne marchassent contre la Véra-Cruz. Ils furent donc obligés de borner leur moisson pour cette fois, sauf à revenir bientôt pour en faire une plus abondante : et cette espérance pouvait ne pas sembler illusoire. Les Flibustiers s'étaient accoutumés à regarder comme leur propriété ce qui appartenait aux Espagnols, et quand ils reparaissaient dans des lieux qu'ils n'avaient pu piller qu'à demi, ils ne manquaient guère d'exiger d'eux de gros intérêts pour les capitaux qu'ils n'avaient fait, pour ainsi dire, que leur prêter pour un tems limité.

A la Véra-Cruz, ils ne négligèrent pas le moyen subsidiaire et rapide d'augmenter leur butin. C'était d'exiger une rançon pour les pri-

sonniers enfermés. Ils envoyèrent dans l'église un prêtre espagnol qui, du haut de la chaire, annonça en peu de mots aux auditeurs consternés, la volonté impérieuse du vainqueur, et les conjura de s'y conformer sans délai, s'ils voulaient racheter leur vie et leur liberté.

Cette énergique exhortation eut son effet. Comme la plupart des prisonniers, en fuyant de leurs maisons, avaient emporté sur eux leur argent et leurs bijoux, on fit, à l'instant même, une collecte qui produisit deux cent mille piastres. Les Flibustiers la trouvèrent trop modique. Il fallait cependant concilier leur sûreté avec les intérêts de leur cupidité. Déja il s'était répandu que le vice-roi de la Nouvelle-Espagne s'était mis en marche avec des forces considérables. Mais une circonstance heureuse et imprévue vint encore les favoriser. L'évêque de la Véra-Cruz était précisément occupé à visiter son diocèse, lorsqu'il apprit le funeste évènement qui venait de frapper son siège. Redoutant de plus grands malheurs encore pour ses fidèles, si on ne se hâtait d'appaiser les Flibustiers, il employa tout son zèle pour recueillir, dans la plus grande hâte, un million de piastres, qui leur fut aussitôt envoyé. La délivrance des prisonniers n'eut cependant lieu que quelques jours après. Ils ne furent mis en liberté qu'au moment où les Flibustiers sortaient de la ville.

En la quittant à l'entrée de la nuit, ces bri-

gands emmenèrent tous les esclaves des deux sexes et tous les mulâtres, même ceux qui étaient libres. C'étaient entre leurs mains quinze cents otages qui devaient leur garantir le paiement d'un second million que l'évêque leur avait fait promettre. Cette somme avait été effectivement recueillie; mais elle arriva trop tard. Les Flibustiers auraient couru trop de risques à l'attendre.

Ils étaient d'autant plus pressés de remettre à la voile, que ce n'était pas seulement une armée de terre qu'ils avaient à craindre. La flotte du Mexique, forte de dix-sept bâtimens, était prête à paraître. Ils la rencontrèrent en effet près des côtes. Malgré sa supériorité, elle n'osa les attaquer. Ils devaient eux-mêmes être peu tentés d'engager un combat. Leurs bâtimens étaient déja chargés d'une assez riche proie. Ceux des Espagnols ne portaient d'ailleurs que des marchandises d'une défaite difficile. Avec de pareilles dispositions, les deux flottes passèrent paisiblement près l'une de l'autre, et les Flibustiers purent reconnaître encore la fidélité de leur étoile.

Mais ils se trouvèrent bientôt dans un nouvel embarras. A peine avaient-ils assez d'eau pour eux-mêmes. Comment auraient-ils pu en fournir aux quinze cents esclaves qu'ils avaiant emmenés? Une violente rixe s'éleva entr'eux à ce sujet. Elle allait devenir sanglante lorsque, pour

l'appaiser on convint de répartir les esclaves sur tous les bâtimens de la flotte. Mais ces malheureux eurent seuls à souffrir de la disette d'eau. Les trois quarts moururent de soif.

La traversée fut marquée par d'autres accidens funestes à ces brigands, jusqu'alors si heureux. Deux de leurs chefs Van-Horn et Laurent se brouillèrent. Leur querelle s'aigrit à tel point qu'ils en vinrent à un duel. Van-Horn y reçut une grave blessure, qui fut négligée et dont il mourut peu de jours après. Son corps fut gardé longtems à bord et enterré enfin dans la province d'Yucatan. Grammont hérita de son vaisseau. Il honorait la mémoire de son bienfaiteur : Laurent ne pouvait que lui être odieux. Ceux qui étaient sous leurs ordres prirent part à cette division. Il allait en résulter des scènes dignes de ces hommes féroces. Pour les prévenir on se sépara. Tous les bâtimens de la flotte se dispersèrent. Les chances heureuses étaient à leur terme. Deux de ces bâtimens disparurent, sans qu'on en ait entendu parler depuis. Un autre tomba entre les mains des Espagnols. Quelques-uns furent repoussés au loin par les vents contraires. Peu de ces conquérans parvinrent à porter jusques chez eux le fruit de leurs rapines. La fortune est surtout inconstante quand la prudence ne l'accompagne pas; et la cupidité trouve sa punition dans ses propres excès.

Une autre entreprise principale des Flibustiers

s'exécuta contre Campêche en 1685. Ils se rassemblèrent pour cet objet au nombre de douze cents dans l'île de l'Avache. Ils ne pouvaient s'empêcher de reconnaître qu'une attaque sur Campêche serait tout aussi difficile que celle de la Véra-Cruz et que son succès serait moins profitable; mais elle leur était pour ainsi dire commandée par l'impérieuse nécessité. La plupart d'entr'eux avaient passé rapidement de l'opulence à la misère. Il leur fallait de nouveaux exploits pour conquérir de nouveaux trésors. L'expédition fut donc résolue; mais l'on se promit le plus profond secret. On prit toutes les mesures pour qu'il ne fût pénétré ni par les Anglais de la Jamaïque, ni même par leurs amis de la Tortue. Ils s'adressèrent cependant au gouverneur français de cette île, l'estimable Cussy, pour lui demander des lettres de marque sous prétexte de faire la course contre les Espagnols, mais sans lui rien révéler de leur véritable projet. Quelle fut leur consternation lorsque Cussy vint lui-même leur porter sa réponse, et leur dire que son gouvernement était extrêmement irrité de leur insubordination, et que dans peu de jours quelques frégates arriveraient de France pour les forcer à l'obéissance!

Le même Granmont dont nous avons déja tant parlé, osa cependant entreprendre l'apologie de ses compagnons d'armes. Il prétendit que le roi ne connaissait pas l'état de leurs

affaires, et que c'était uniquement par humanité que le gouverneur voulait les détourner de nouvelles expéditions contre les Espagnols. Cussy insista sur le mécontentement de sa cour, sur la prochaine arrivée des frégates. Il pressa les Flibustiers de renoncer à leurs plans; et comme il savait l'ascendant que Grammont avait sur eux, il lui promit de l'avancement pour les services qu'il avait rendus; il fit espérer des récompenses pour tous ses camarades. Grammont répliqua : *Si mes frères d'armes veulent renoncer à leurs projets, j'y consens.* Mais tous crièrent unanimement que les choses étaient trop avancées et qu'il n'y avait plus à reculer; que si le gouverneur ne voulait pas leur donner de nouvelles lettres de marque, ils se serviraient de celles qui les autorisaient à chasser et à pêcher; qu'après tout, leur intention bien prononcée, était d'aller *à la chasse des hommes* qui opposeraient de la résistance, comme à la chasse des animaux. Cussy ne pouvant rien gagner sur eux, les quitta en les accablant de menaces.

Leurs préparatifs furent bientôt achevés. Ils partirent par un vent favorable et abordèrent le 5 juillet 1685 à Champeton, qui est à quatorze lieues de Campêche. Neuf cents d'entr'eux quittèrent leurs bâtimens, se distribuèrent dans vingt-deux canots ornés de pavillons, et ramèrent en silence tout le jour. Le soir, ils

étaient à une portée de canon de la ville. Ils passèrent la nuit à bord de leurs canots, bien déterminés à ne se retirer qu'après avoir consommé leur entreprise. Cette fois, ils étaient plus excités par le besoin de subsistances que par l'avidité du butin.

Le lendemain matin, le débarquement s'opéra à quelque distance de la ville. Les Espagnols ne pouvaient s'imaginer qu'on pût tenter d'attaquer en plein jour, avec de simples canots, une place aussi bien fortifiée. Ils ne savaient que penser de ces soldats qui débarquaient paisiblement et qui profitaient de l'étonnement des spectateurs immobiles, pour se former et se mettre en marche. Un obstacle cependant leur causa quelque inquiétude. Ils aperçurent une frégate espagnole mouillée sous le canon de la place. Un de ces heureux incidens qui venaient souvent à leur secours, les délivra de cet obstacle. Après qu'ils eurent tiré quelques coups, le feu prit à la soute aux poudres, et la frégate sauta avec tout son équipage. Sur ces entrefaites, huit cents Espagnols qui s'étaient placés en embuscade un peu en avant de la ville, les attaquent à l'improviste. Cet avantage, tout décisif qu'il est ordinairement, fut presque sans effet contre ces hommes aussi fortunés qu'intrépides. Deux des leurs seulement furent tués et six blessés. Les autres revinrent bientôt de leur surprise. Ils attaquèrent à leur tour les

Espagnols avec fureur, les mirent en déroute, et entrèrent eux-mêmes avec les fuyards dans la place. Ils y trouvent les habitans retranchés dans les rues. Ils y sont accueillis par l'artillerie des canons qu'on y avait amenée de toutes parts. Grammont fait bientôt cesser cette défensive, redoutable pour tout autre que lui. Il fait monter ses meilleurs tireurs sur les toîts, sur les terrasses des maisons voisines. Tous les canoniers tombent sous leurs coups ajustés avec une extrême adresse. En peu d'instans, ces batteries sont abandonnées; et les Flibustiers se trouvent en possession de quarante pièces qu'ils tournent contre les habitans. Ceux-ci ne font pas une longue résistance; et en trois heures ces brigands, si mal armés, se sont emparés d'une ville fortifiée avec toutes les règles de l'art.

Il restait encore à prendre un fort que défendaient quatre cents hommes et vingt-quatre canons, et qui exigeait une attaque en forme. Grammont ne crut pas devoir la presser. Il laissa, pendant trois jours, ses soldats se reposer et assouvir leur appétit. Dans l'intervalle, il fit débarquer la poudre et les boulets qui étaient sur ses vaisseaux. Comme les canons ne manquaient pas, on éleva bientôt une batterie avec laquelle le fort fut battu en brêche pendant neuf heures, tandis que six cents Flibustiers placés sur une éminence, faisaient un feu con-

tinuel de mousqueterie contre les remparts, et en écartaient tous les Espagnols qui auraient voulu s'y présenter. On n'était cependant pas parvenu à ouvrir la brêche ; et on avait déja remis l'assaut au lendemain, lorsque, le soir même, on apprit que les Espagnols avaient abandonné le fort. D'abord une pareille faiblesse parut incroyable aux Flibustiers. Ils en doutèrent toute la nuit ; et ce ne fut que le lendemain matin qu'ils en acquirent la conviction. Ils ne trouvèrent dans ce fort que deux hommes ; un anglais qui avait servi comme artilleur chez les Espagnols et un jeune officier qui, par un sentiment d'honneur, aima mieux s'exposer à tout que d'abandonner honteusement son poste. Grammont qui savait être généreux quand ses passions ne lui commandaient pas d'être atroce, l'accueillit avec distinction, ordonna qu'on respecterait ses propriétés, lui rendit la liberté, et lui fit même quelques présens.

Avant tout, les Flibustiers s'occupèrent des moyens de se mettre à l'abri d'une attaque; puis ils s'établirent dans les maisons de la ville, où ils ne trouvèrent qu'un butin d'assez peu de valeur pour eux. Que pouvaient-ils faire des immenses provisions de ce bois de Campêche, qui forme la principale richesse du pays? Les pillards qu'on envoyait chaque jour par gros détachemens à quelque distance de la ville ne furent pas plus heureux. Ils ne rencontrèrent

que quelques sauvages. Un jour, étant au nombre de cent trente, ils donnèrent dans une embuscade, où le gouverneur de Mérida, en personne, était posté avec neuf cents Espagnols. Le combat eût été trop inégal. Les Flibustiers étaient montés sur des chevaux et des mulets, et ils n'avaient pas l'habitude de se battre dans cette position. Ils prirent donc le parti de se retirer vers la ville, en se défendant de leur mieux. Vingt des leurs restèrent sur la place; et, ce qui leur fut plus sensible encore, deux furent faits prisonniers.

Grammont, pour recouvrer ses deux compagnons d'armes, hasarda une tentative d'un genre nouveau. Il fit demander leur délivrance au gouverneur de Mérida, lui promettant qu'à ce prix il lui rendrait tous les prisonniers Espagnols, sans en excepter le gouverneur de Campêche; que s'il se refusait à une proposition *si avantageuse, si magnanime*, il ferait massacrer tous ces prisonniers, et mettrait le feu à la ville. Le gouverneur répondit fièrement: « que » les Flibustiers étaient bien les maîtres d'incen- » dier et d'égorger suivant leurs caprices; qu'il » avait de l'argent pour rebâtir et repeupler la » ville, de même qu'il avait des soldats pour » combattre Grammont et ses brigands, et » remplir ainsi l'objet de son expédition. »

Cette bravade irrita Grammont à l'excès; et bientôt on ne reconnut plus l'espèce de modé-

ration qu'il avait manifestée. Il prit avec lui le messager du gouverneur, fit, en sa présence, mettre le feu à la ville, et décapiter cinq des prisonniers Espagnols. *Allez*, lui dit-il ensuite, *rapporter à votre maître que j'ai exécuté ses ordres.* Il lui fit savoir, en même-tems, qu'il en agirait de même à l'égard des autres prisonniers. Le gouverneur révolté, mais non intimidé, renvoya une réponse aussi fière que la première; mais Grammont n'était pas tout-à-fait assez atroce pour accomplir sa menace. Il se contenta de réduire le fort en cendres. Il célèbra ensuite la fête de Saint-Louis, par des salves d'artillerie et de mousqueterie, et par une espèce de feu de joie dont il n'y avait pas encore eu d'exemple dans le monde. En l'honneur du roi de France, il fit brûler du bois de Campêche pour la valeur de deux cent mille piastres. Aussitôt après cette étrange fête, il se prépara à son départ, rendit la liberté aux prisonniers; et après avoir fait un séjour de sept semaines à Campêche, il mit à la voile pour Saint-Domingue, le 29 août 1685.

Cette entreprise de Grammont était, comme on l'a dit, en opposition avec les intentions du gouverneur de l'île, et avec les ordres du roi de France. Les Flibustiers auraient donc pu concevoir des alarmes si, dans l'intervalle, l'Espagne n'eût pas agi hostilement contre la France, en dépit de la paix qui avait été conclue

entre ces deux puissances. Les Espagnols avaient débarqué sur les côtes de la partie française de Saint-Domingue, et avaient enlevé des vaisseaux jusques dans les ports de cette colonie. La France se trouvait par-là dispensée de ménagemens à leur égard. Cussy, qui estimait le courage, les talens et même le caractère de Grammont, avait présenté à son gouvernement la dernière expédition des Flibustiers contre Campêche, sous un jour favorable, et avait proposé leur chef pour lieutenant du roi dans la partie Sud de Saint-Domingue. Le gouvernement avait agréé la proposition, et Grammont l'accepta avec plaisir. Il demanda seulement de pouvoir, avant l'arrivée de son brevet, couronner ses exploits comme Flibustier, en faisant encore une course. Il s'embarqua donc à la hâte avec cent quatre-vingts hommes. On ignorait quel était l'objet de l'expédition; on ne l'a jamais su. Grammont, son vaisseau, tout son équipage disparurent. Personne au monde n'en entendît plus parler.

CHAPITRE VII.

Un autre chef des Flibustiers, également signalé, fut Morgan, fils d'un riche fermier du pays de Galles, qui par son caractère farouche, par la force de son esprit, par l'étendue et la durée de ses exploits, ainsi que par son bonheur, surpassa peut-être tous les autres Flibustiers.

Il s'embarqua d'abord comme matelot, se rendit à la Jamaïque, et bientôt se lia avec les corsaires des Indes occidentales. Un de leurs commandans, vieux Flibustier, nommé *Mansfield*, anglais comme lui, le prit en amitié; et s'étant en peu de tems fait connaître par des actions d'éclat, tant à ses camarades qu'à ses chefs, Mansfield le nomma son vice-amiral, et mourut bientôt après, en 1688. Ce fut l'époque des premières entreprises de Morgan. Le commandement ne lui fut pas disputé par ses compagnons de brigandage, et lui fournit bientôt les moyens de devenir, par sa rare capacité et par son intrépidité, un des chefs les plus fameux qu'aient jamais eu les Flibustiers.

Après avoir fait quelques courses heureuses, il persuada à ses camarades de ne pas dissiper follement leur argent, mais de le réserver pour

de grandes entreprises. Plusieurs se conformèrent à son idée ; et en peu de mois il eut douze voiles, soit vaisseaux, soit grandes barques, et sept cents hommes, avec lesquels il visita les ports méridionaux de l'île de Cuba, et résolut d'attaquer le *Puerto del Principe*, dans l'intérieur de cette île, à quelque distance de la côte méridionale.

Quelques courts détails sur Cuba ne seront pas déplacés ici. Cette île, la plus grande des Antilles, a deux cents lieues françaises en longueur, et cinquante dans sa plus grande largeur. Elle renferme beaucoup de montagnes qui contiennent des mines abondantes de cuivre, d'argent et d'or. La ville que Morgan voulait attaquer était riche, populeuse, éloignée de la côte; et elle avait été jusqu'ici préservée du brigandage des pirates.

Il se trouvait à bord de leur flotte un prisonnier Espagnol qui, sachant fort bien nager, parvint à s'échapper en se jetant dans la mer. Le gouverneur, averti par lui du projet, prit à la hâte des mesures défensives, donna l'éveil à tous les habitans, et marcha avec huit cents hommes à la rencontre des Flibustiers. Il méritait un meilleur sort. Après un combat de quatre heures, toute sa troupe fut entièrement défaite; et lui-même resta sur le champ de bataille. La ville se défendit encore quelque tems, les habitans barricadèrent leurs maisons, tirèrent de leurs fenêtres. Vains efforts ! Les Flibustiers les

menacèrent de mettre le feu à leur ville, de massacrer leurs femmes et leurs enfans. Il fallut bien se rendre.

Morgan avait vu avec dépit que, pendant le combat, ils avaient emporté leurs effets les plus précieux. Les tortures qu'on leur fit subir ne purent leur faire avouer en quels endroits ils les avaient cachés. Le peu qui restait dans la ville fut pillé méthodiquement. Tous les Espagnols des deux sexes, jusqu'aux enfans à la mamelle, et même les esclaves furent enfermés dans l'église, où la plupart moururent de faim. Les brigands exigèrent d'eux une double rançon; l'une pour leurs personnes, s'ils ne voulaient pas être tous transportés à la Jamaïque; l'autre pour leur ville, s'ils voulaient la sauver d'un embrâsement total. Quatre prisonniers furent envoyés dans les bois pour y recueillir, soit chez les habitans qui s'étaient enfuis, soit par d'autres moyens, les sommes exigées. Ils revinrent bientôt après avec l'assurance que le tout serait payé. On demandait seulement un répit de quinze jours, auquel Morgan consentit. Mais le surlendemain on lui amena un nègre, porteur d'une lettre que le gouverneur de Saint-Yago écrivait à quelques prisonniers. Il leur recommandait de ne pas se presser d'acquitter leur rançon, d'amuser les pirates sous différens prétextes; et il leur promettait de venir lui-même dans peu à leur secours.

Morgan se garda bien de divulguer le contenu de cette lettre, mais déclara aux prisonniers qu'il n'attendrait pas au-delà du lendemain. Sur leurs représentations, et dans la crainte de se voir incessamment attaqué par de grandes forces, il se contenta, pour le moment, de cinq cents bêtes à cornes. Mais il prit pour otages six des principaux habitans; et les Flibustiers mirent à la voile.

Ils furent très-mécontens de la modicité de leur butin qui, outre quelques marchandises, n'allait pas au-delà de 50,000 piastres. Il s'éleva des querelles, à la suite desquelles un Français fut tué par un Anglais. Les animosités nationales se réveillèrent; car la troupe des Flibustiers n'était composée que d'Anglais et de Français. Les deux partis allaient en venir aux mains. Pour appaiser cet orage, Morgan fit mettre le meurtrier aux fers, et promit solemnellement de le livrer au tribunal de la Jamaïque. Cet acte de justice impartiale ne satisfit qu'imparfaitement les Français. Ils ne se consolaient pas du peu de profit que leur avait produit la dernière entreprise. Ils n'approuvaient pas celle à laquelle on voulait les conduire. Quelques-uns d'eux voulurent agir pour eux-mêmes. Ils prirent pour leur compte un des bâtimens. On se sépara avec des témoignages d'amitié. Morgan les voyant partir, fit des vœux pour leurs succès, et leur promit encore la punition juridique de

l'assassin. Il tint parole. A son arrivée à la Jamaïque l'Anglais fut jugé et pendu.

La division n'en subsista pas moins entre les deux nations. Il était difficile que des hommes si différens de langage, d'opinion, de religion et de mœurs, pussent longtems s'accorder; mais comme les Anglais et les Français ne se trouvaient pas sur les mêmes bâtimens, leur séparation devenait plus facile. Elle s'opéra à l'amiable. La plupart des Français quittèrent Morgan, choisirent un des leurs pour chef, et s'éloignèrent.

La confiance des Flibustiers dans leur commandant était sans bornes. Le départ des Français fit peu de sensation parmi eux. Moins mélangés, ils se lièrent plus intimement. Ils promirent à Morgan de le suivre par-tout. Ils mirent beaucoup d'ardeur à se procurer de nouvelles recrues à la Jamaïque ; de sorte qu'en peu de semaines ils eurent neuf bâtimens de diverses grandeurs, et quatre cents soixante hommes tous dévoués à leur valeureux chef.

Jusqu'alors les Flibustiers n'avaient fait des débarquemens que dans des îles. Morgan conçoit des plans plus vastes. Il tourne ses vues vers la terre ferme d'Amérique. C'est la grande, l'opulente ville de Porto-Bello qu'il veut aller piller.

Porto-Bello, défendu par trois forts, est situé au bord d'un golfe, sur la côte septentrionale

de l'isthme de Panama. Il est connu depuis deux siècles jusqu'à nos jours, comme le plus grand marché pour les métaux précieux qu'il y ait dans l'univers. A l'époque où nous sommes, c'était déja une ville très-importante et, après la Havane, la plus forte place de toutes les possessions Espagnoles en Amérique. Deux châteaux, protégeant l'entrée de son port et réputés pour imprenables, Saint-Jacques et Saint-Philippe, avaient une garnison de trois cents soldats. La ville même, malgré sa vaste enceinte, n'était habitée que par quatre cents familles, à cause de l'insalubrité du climat. Elle ne contenait guère que des magasins de marchandises, dont les propriétaires résidaient habituellement à Panama qui en est peu éloigné. De là ils faisaient, à certaines époques de l'année, porter par des mulets à Porto-Bello l'or et l'argent qui arrivait du Pérou et du Mexique. Les habitans de cette dernière ville, quoiqu'en très-petit nombre, passaient pour de bons soldats, et méritaient leur réputation par la valeur avec laquelle ils s'étaient défendus en diverses occasions.

Morgan n'avait communiqué à personne son projet sur Porto-Bello, afin d'en dérober tout-à-fait la connaissance aux Espagnols. Les Flibustiers eux-mêmes étaient loin d'y penser. Ils furent effrayés lorsqu'il le leur révéla. Les plus intrépides même secouèrent la tête, se récrièrent sur leur petit nombre, avec lequel ils ne pou-

vaient espérer d'emporter une ville si forte, et d'une si grande étendue. « Qu'importe, leur ré-
» pliqua Morgan, que notre nombre soit petit
» si nos cœurs sont grands ! Moins nous serons,
» plus intime sera notre union, et plus considé-
» rables seront nos parts dans le butin. » Cette courte harangue réveille à-la-fois leur cupidité et leur courage. L'entreprise est résolue à l'unanimité.

Elle fut exécutée en 1668. Les Espagnols venaient de conclure leur paix, à Aix-la-Chapelle, avec la France. Réconciliés avec les puissances de l'Europe, ils pouvaient enfin respirer ; ils n'avaient, pour ainsi dire, plus d'autres ennemis que les Flibustiers, qui toutefois étaient peut-être pour eux plus dangereux que tous les autres ; parce qu'ils attaquaient les forces de l'état à leur source. Vainement voulut-on, en arguant du traité de paix, obtenir qu'ils suspendissent pour quelque tems leurs redoutables entreprises. *Ce traité*, répondirent-ils, *ne nous regarde pas ; nous n'avons pas été appelés aux conférences ; nous n'avons pas eu de représentans au congrès.* Ils persistèrent donc dans leur projet sur Porto-Bello.

Morgan vint mouiller, pendant l'obscurité, à quelque distance de la ville. Un très-petit nombre de ses soldats fut laissé à bord de ses vaisseaux. Le reste se jeta dans les barques et les canots pour aller aborder, en silence, dans

le

le voisinage du port. La descente faite, Morgan détacha quatre hommes, sous la conduite d'un Anglais qui connaissait bien le local, avec l'ordre d'égorger ou d'enlever, sans bruit, la sentinelle du poste avancé. Les circonstances favorisèrent son enlèvement. Le soldat est pris au dépourvu; on lui ôte son arme, on lui lie les mains, on le conduit au chef des pirates, qui, à force de menaces, lui arrache tous les renseignemens dont il a besoin. Ensuite on s'approche du premier des deux forts; et, sans être aperçu, on arrive jusqu'au pied de la muraille. De là le soldat prisonnier est contraint de crier à ses compatriotes, au nom de Morgan, que s'ils ne se rendent pas sur l'heure, ils seront tous taillés en pièces. Mais la menace est sans effet. La garnison commence à faire feu, et oppose une courageuse résistance. Le fort n'en fut pas moins emporté en peu de tems. Les Flibustiers jugèrent que, pour intimider les autres habitans, ils devaient accomplir leur menace. Ils enfermèrent tous les soldats prisonniers dans une même enceinte, mirent le feu au magasin à poudre, et firent sauter en l'air le fort et la garnison. Sans perdre un instant, ils marchent vers la ville.

Les habitans, tremblans d'effroi, étaient occupés à cacher une partie du moins de leurs richesses, soit en les jetant dans les puits, soit en les enfouissant sous terre. Le gouverneur, ne pouvant les déterminer à se défendre, se ren-

ferme dans le second fort, d'où il fait un feu terrible sur les pirates. Ceux-ci n'en tentent pas moins l'assaut. Il dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi, et fut sans effet.

Les Flibustiers essaient alors de tirer à boulets rouges contre les portes du fort. Ils n'ont pas plus de succès. Ces portes étaient de fer presqu'en entier. D'ailleurs la garnison, du haut des murailles, lançait tant de pierres, tant de pots remplis de poudre, que les intrépides assiégeans ne pouvaient approcher sans trouver une mort certaine. Déja l'opiniâtre Morgan lui-même commençait à douter de la victoire, lorsque, à quelque distance du petit fort déja emporté, il vit floter le pavillon anglais. A cet aspect son courage et celui des siens se raniment. Il fait sortir tous les moines et toutes les religieuses de leurs couvens. Il fait construire à la hâte douze échelles assez larges pour que douze hommes de front pussent y monter. Les pauvres religieux des deux sexes sont forcés de les appliquer aux murailles. Ils devaient servir de boulevard aux Flibustiers qui marchaient derrière eux. Morgan avait présumé que le gouverneur n'oserait faire tirer sur ses compatriotes, sur des personnes surtout que la superstition devait lui rendre sacrées. Ces cénobites d'ailleurs, dans l'impatience de leur horrible position, dans les angoisses de la mort qui les menaçait, criaient de toutes leurs forces, conjuraient

le gouverneur, au nom de tous les Saints, de rendre le fort, de leur sauver la vie. Les Flibustiers ajoutèrent encore à l'horreur de cette scène par une menace qui, dans leur bouche, n'était jamais vaine, par celle d'un massacre général dans le cas d'une plus longue résistance. La situation des assiégés eux-mêmes était déplorable. La muraille au pied de laquelle étaient déja les attaquans, n'était pas élevée. Les batteries du fort étaient tellement à découvert, et les Flibustiers si habiles à tirer, que chaque coup de canon était suivi de la mort de quelques-uns des artilleurs espagnols. On persistait cependant à ne pas vouloir se rendre.

Le gouverneur surtout était sourd à toutes les menaces, comme aux lamentations des malheureux cénobites, auprès desquels on avait traîné les dames de la ville, les femmes du peuple, et leurs enfans. Sans égards pour tant d'innocentes victimes, il fit jouer son artillerie contre ce rempart vivant, derrière lequel les Flibustiers se tenaient abrités. Son feu fit peu de mal aux véritables attaquans, mais terrassa un grand nombre de moines, de religieuses et de femmes, avant que ces infortunés fussent parvenus à appliquer les échelles à la muraille.

L'assaut devint alors plus facile pour les Flibustiers, quoiqu'ils n'eussent d'autres armes que leurs pistolets et leurs sabres. En peu de tems ils atteignirent le haut de la muraille, d'où ils lan-

cèrent des espèces de boulets de terre, remplis de poudre, sur les Espagnols qui se retiraient un peu en se défendant avec leurs piques, mais qui, s'obstinant à ne pas se rendre, finirent par être tous taillés en pièces.

Il restait encore aux Flibustiers à emporter l'autre fort, où s'était retiré une partie de la garnison du premier avec le gouverneur. Ce fort, moins important que l'autre, ne servait qu'à défendre l'entrée du port; mais les Flibustiers étaient dans la nécessité de l'occuper pour assurer un libre accès à leurs vaisseaux. Rien ne les empêchait, à la vérité, de piller la ville à leur aise; mais pour enlever leur butin, et surtout pour emmener avec sûreté le grand nombre de leurs blessés, leurs vaisseaux leur étaient indispensables.

Pour ne pas perdre de tems, ils font sommer le gouverneur de se rendre, en lui promettant d'épargner tous ses soldats. Des coups de canon furent sa réponse. Il n'y avait plus pour eux à balancer. Ils attaquèrent ce fort comme le premier, le sabre à la main. Les vaincus, forcés de diriger leurs propres canons contre ces murailles, en accélérèrent la reddition. Les officiers ne quittèrent leurs armes qu'avec la vie. Les soldats, au contraire, déposèrent les leurs et demandèrent grace. Le gouverneur, qui était Castillan, et dont le nom eût mérité de passer à la postérité, continua à se défendre avec

fureur, et tua, de sa propre main, plusieurs de ces brigands. Il força leur admiration; il rejeta fièrement le pardon qu'ils lui offraient. Vainement sa femme et sa fille en pleurs le conjuraient de conserver sa vie. « *J'aime mieux*, leur répondit-il, *mourir au champ d'honneur que sur l'échafaud.* » En effet, une mort glorieuse put seule mettre un terme à sa valeur. Alors Morgan se trouva maître des deux châteaux forts. C'était sans canons et avec quatre cents hommes seulement qu'il avait remporté ce succès. Les hommes et les femmes, ainsi que les blessés, furent tous enfermés dans des enceintes séparées. Ici le vainqueur, qu'on a été jusqu'à présent tenté d'admirer, disparaît pour faire place à l'homme féroce qu'on abhorre. Au lieu de faire panser les blessés, il leur dit avec la plus cruelle ironie : *vos sanglots tiendront lieu d'appareil pour vos blessures.* Ses compagnons d'armes se montrèrent dignes de lui. L'ivrognerie, le viol, les plus horribles excès furent leur passe-tems pendant la nuit suivante. Les femmes qui voulurent opposer la résistance de la pudeur à leur brutalité, furent menacées d'une mort soudaine; et celles qui persistèrent tombèrent sous leurs coups, sans pouvoir obtenir les derniers secours de la religion qu'elles invoquaient. Les farouches vainqueurs employèrent le jour suivant à la recherche des trésors cachés. Un grand nombre de ces malheureux fut livré

aux plus affreuses tortures ; plusieurs y succombèrent.

Sur ces entrefaites, Morgan apprend que le président de Panama, Don Juan Perez de Gusman, rassemble des troupes de tous côtés contre lui. Il n'en poursuit pas moins ses opérations avec sécurité. En cas de danger pressant, ses vaisseaux qui étaient dans le voisinage assuraient sa retraite. Il fait cependant relever les ruines des deux forts ; il y place ses canons pour se défendre s'il est attaqué ; mais on lui laisse du répit, et il en profite.

Les Flibustiers restèrent ainsi sans alarmes quinze jours à Porto-Bello. Ils employèrent ce tems à se pourvoir de vivres et à embarquer tout leur butin. Ils auraient encore prolongé leur séjour ; mais leur insatiable gloutonnerie avait dévoré une si grande quantité de subsistances, qu'ils se virent à la fin réduits à ne presque se nourrir que de viande d'âne et de cheval. Cette pénurie était surtout funeste aux prisonniers qui n'avaient pour tout aliment que cette viande en très-petites portions, point de pain, et de l'eau de citerne. Cette eau mal-saine et bourbeuse était, à la vérité, la boisson ordinaire des habitans ; mais ils avaient la ressource de la filtrer ; ressource interdite à ces malheureux. Les brigands eux-mêmes n'avaient pas d'autre eau ; et cette circonstance ne contribua pas peu à accélérer leur départ.

Mais, avant de l'effectuer, Morgan eut encore l'audace d'envoyer au président de Panama, deux prisonniers, chargés de lui demander cent mille piastres pour la rançon de Porto-Bello, s'il ne voulait pas la voir réduite en cendres. Le président n'avait encore pu mettre sur pied que quinze cents hommes. Il crut cependant ce nombre suffisant pour aller, sans délai, porter lui-même sa réponse. Ces forces, si supérieures à celles des Flibustiers, ne leur en imposèrent pas. Ils marchèrent à la rencontre des Espagnols, occupèrent un défilé où ils les attaquèrent, et leur firent éprouver une perte considérable. Gusman, qui ne doutait pas que les renforts qu'il attendait ne lui assurassent finalement la victoire, ne fut point découragé par ce premier échec, et envoya signifier à Morgan que rien ne pourrait le sauver s'il ne quittait pas Porto-Bello à l'instant. Morgan répliqua, qu'avant tout il voulait avoir la rançon demandée; que, s'il ne l'obtenait pas, sans doute il s'embarquerait, mais que ce ne serait qu'après avoir brûlé la ville, démoli les forts et fait égorger tous les prisonniers. Cette réponse effrayante abattit le courage du président. A la première nouvelle de la prise de Porto-Bello, il avait expédié un exprès à Carthagène, pour presser l'envoi d'une petite flotte qui devait fermer la mer aux Flibustiers, tandis qu'il les attaquerait du côté de la terre. Mais ces mesures, qui étaient si urgentes, se

prenaient lentement; et au moment où les Flibustiers étaient prêts à mettre à la voile, il n'y avait plus à espérer que la flotille arrivât à tems. Dans cette situation, le président laissa aux habitans la faculté de se sauver comme ils pourraient. Les cent mille piastres furent bientôt recueillies et payées.

Gusman, qui avait servi comme général en Flandre, ne put lui-même se refuser à admirer ces Flibustiers, qui avaient fait de si grandes choses avec si peu de monde, qui, sans entreprendre un siège en forme, étaient parvenus à emporter une ville défendue par une muraille, des remparts et des canons. Il ne pouvait concevoir de quelles armes ils s'étaient servis pour obtenir de pareils succès. Il envoya donc un député à Morgan, pour lui porter des rafraîchissemens, en le priant de lui faire passer un échantillon de ses armes comme un gage de son souvenir. Morgan reçut affectueusement le député, lui fit remettre un pistolet avec quelques petites balles, et lui parla ainsi : *Dites au président qu'il veuille bien accepter ce petit échantillon des armes avec lesquelles j'ai conquis Porto-Bello, et le garder un an. A l'expiration de ce terme, je lui promets d'aller moi-même à Panama, et de lui en montrer l'usage.* Le président joignit à son remercîment, pour une semblable promesse, une belle émeraude, enchâssée dans un anneau d'or, mais lui renvoya

son pistolet et ses balles, en lui faisant dire qu'il ne manquait pas d'armes de cette espèce; mais qu'il lui conseillait de s'épargner la peine de venir à Panama, parce qu'il n'y réussirait pas aussi bien qu'à Porto-Bello. Il ne put s'empêcher, cependant, de lui faire en même-tems exprimer son regret, que d'aussi braves gens ne fussent pas au service de quelque grand prince, et ne pussent pas signaler leur rare valeur dans une guerre légitime. On se figure assez comment ce compliment ingénu fut accueilli par les Flibustiers.

Ils s'embarquèrent enfin sans obstacle, après avoir enlevé les meilleurs canons des forts et encloué les autres. Ils cinglèrent d'abord vers l'île de Cuba; ils y firent la revue de leur butin, qui comprenait, outre une grande quantité de marchandises précieuses et de bijoux, la valeur de deux cent cinquante mille piastres en or et argent monnoyé ou travaillé. Ils se transportèrent ensuite avec leurs trésors à la Jamaïque.

Le repos n'était point fait pour ces brigands. Bientôt ils s'occupèrent des préparatifs d'une nouvelle expédition. Aux vétérans qui devaient y prendre part, se joignit une foule de novices, empressés de s'associer au butin de Morgan plus encore qu'à sa gloire. Par la protection du gouverneur de l'île, il obtint un vaisseau de trente-six canons. Avec ce renfort, qui ajoutait à ses moyens belliqueux aussi bien qu'à son importance, il partit au mois de janvier 1669

pour Hispaniola ; une croisière sur les côtes de cette île pouvant lui offrir quelques captures, en attendant que la grande expédition fût prête. Il trouva dans un de ses ports un vaisseau qui, comme le sien, portait trente-six canons et appartenait à des pirates français. Il était parti de Saint-Mâlo pour commercer avec les Espagnols en Amérique ; mais son équipage avait changé d'avis en arrivant dans les mers des Indes occidentales. La course lui parut plus attrayante qu'un commerce légitime. Il avait obtenu des lettres de marque; et appuyé de plusieurs Flibustiers français qui se trouvaient à la Tortue, il se proposait d'en faire usage contre les Espagnols. Morgan aurait bien voulu réunir ce vaisseau à sa flotte; mais les Français s'y refusèrent. Ils n'étaient pas sans inquiétude sur les suites d'une voie de fait que la famine qui les menaçait leur avait fait commettre, dans une de leurs croisières, contre un vaisseau anglais. Ils lui avaient enlevé des vivres de force, en lui donnant en paiement des rescriptions, probablement fort équivoques. Morgan essaya d'abord de calmer leurs alarmes ; mais ne pouvant gagner les employés français du vaisseau, et le capitaine exigeant de lui des conditions incompatibles avec le règlement des Flibustiers, le farouche Morgan se promit bien de se venger du maître d'équipage et de ses affidés. Il y fut d'ailleurs excité par les Flibus-

tiers français qui, attirés par l'appât du butin, passèrent du côté des Anglais, et leur révélèrent que le capitaine ayant mouillé à Baracoa, dans l'île de Cuba, avait dérobé aux Espagnols des lettres de marque pour faire la course contre les Anglais. Fort de cette découverte, Morgan, en qui le goût du brigandage n'avait pas éteint tout sentiment de patriotisme, Morgan dissimule son ressentiment sous les dehors de la bienveillance. Il invite à dîner à son bord le capitaine et les principaux employés du vaisseau; et, tout-à-coup, levant le masque, il leur reproche leur vol et les fait tous arrêter.

Ce jour de vengeance fut célébré par un conseil de guerre, dans lequel Morgan, en présence de tous ses Flibustiers dont le nombre était complet par l'arrivée de ses autres bâtimens, expose son plan de faire voile vers Savana et d'y enlever la riche flotte qui arrivait d'Espagne. La proposition est acceptée avec enthousiasme. Des cris de joie se mêlent aux salves d'artillerie. Les excès de l'ivrognerie mettent le comble à ce tumulte, privent ces brigands de leur raison et endorment leur vigilance.

Au milieu de cette orgie, le vaisseau saute en l'air. Trois cent cinquante Anglais et tous les prisonniers français sont engloutis dans les flots. Trente seulement, parmi lesquels se trouve Morgan, sont épargnés parce qu'ils étaient dans la grande cahute et par conséquent éloignés du

centre de l'explosion. Quelques autres encore auraient pu se sauver, mais l'ivresse leur en ôta les moyens. Cet accident coûta la vie à trois cent vingt Flibustiers. Ceux qui survécurent mirent une grande activité à les repêcher, non assurément par un sentiment pieux pour les dépouilles mortelles de leur camarades, mais pour leur ôter les anneaux d'or que ces pirates portaient communément aux doigts.

Les Anglais prétendirent que c'étaient leurs prisonniers qui, dans un accès de rage avaient, en se sacrifiant eux-mêmes, fait sauter ce vaisseau qui portait un grand nombre d'entr'eux. Ce soupçon, tout étrange qu'il paraît, fut confirmé par certains papiers qu'on trouva sur eux, et dans lesquels ils peignaient la nation anglaise comme l'ennemie de la leur, et disaient qu'on ne devait pas l'épargner. Ces indices, joints au souvenir des complots précédens, parurent suffisans à Morgan pour lui faire prendre un parti décisif. Avec le faible reste de ses compagnons d'armes, il s'empara du vaisseau français et fit conduire à la Jamaïque, comme prisonniers, tous les Français qui s'y trouvaient.

C'était pour lui une perte très-sensible que celle de son principal vaisseau. Il lui en restait cependant encore quinze, dont le plus grand, il est vrai, ne portait que quatorze petits canons. Il comptait encore neuf cent soixante Flibustiers sur sa flotte; mais il n'était pas au

terme de ses revers. Dans une nuit, après diverses aventures, sa flotte fut tellement maltraitée par la tempête, que le jour suivant, elle était réduite à huit bâtimens et sa petite armée à cinq cents hommes. Dans le cas prévu d'une séparation, la baie d'Ocoa avait été indiquée comme point de réunion. Le commandant en chef se hâta de s'y rendre; mais aucun de ses vaisseaux ne parut.

Dès-lors il changea ses plans, et d'après le conseil du fameux Pierre-le-Picard, qui avait été avec l'Olonois à l'expédition de Maracaïbo, il se décida à faire une nouvelle visite à cette possession espagnole. Il arriva heureusement avec les siens jusqu'aux bords du lac de ce nom; mais il y trouva un fort récemment bâti par les Espagnols et dont l'artillerie fit un feu terrible sur ses vaisseaux. Cette réception inattendue ne découragea point les forbans. Ils osèrent aborder. Les Espagnols, intimidés par une pareille audace, et qui se rappelaient la première attaqne des Flibustiers, évacuèrent rapidement le fort, après avoir placé dans le voisinage du magasin à poudre, une mèche alumée pour faire sauter en l'air et le fort et les pirates eux-mêmes. Mais Morgan éventa le complot au moment où l'explosion allait éclater. Il trouva dans le fort trente quintaux de poudre, beaucoup de fusils et de piques, un nombreux attirail de guerre et seize gros

canons. Quelques pièces seulement furent enclouées. Le reste fut porté à bord des vaisseaux. On démolit le fort, autant que la précipitation le permit; car il était construit d'une manière particulière. On ne pouvait y monter qu'un à un par une échelle de fer, que chacun retirait à lui après avoir atteint le haut de la muraille.

Cette conquête ne fut cependant pas d'une grande utilité pour les Flibustiers. Ils ne pouvaient se dispenser d'aller en avant, et ils avaient plus d'un obstacle à surmonter. Les eaux basses les obligèrent à abandonner leurs vaisseaux et à poursuivre leur navigation sur de simples canots. Mais la terreur dont ils avaient frappé les Espagnols leur applanit toutes les difficultés. La faiblesse de leurs moyens aurait pu encourager leurs ennemis à quelque résistance; mais non : les Espagnols, si braves en d'autres circonstances, n'osèrent lutter contre ces farouches Flibustiers. Ils leur abandonnèrent non-seulement la ville de Maracaïbo, mais encore le fort *de la Barra*, et prirent la fuite. On ne trouva que quelques vieux esclaves qui ne pouvaient marcher, quelques malades à l'hôpital, des vivres en très-petite quantité, des maisons dépouillées et désertes. Les Espagnols avaient eu le tems de mettre en sûreté leurs marchandises et leur mobilier. Ils avaient même fait sortir du port leurs petites embarcations, et les avaient conduites fort en avant dans l'intérieur du lac.

Morgan fit faire des recherches dans les bois. Bientôt on vit arriver, avec cinquante mulets richement chargés, trente fugitifs, hommes, femmes, enfans. Suivant l'horrible coutume des brigands, on mit ces malheureux à la torture pour leur arracher des aveux. On attacha leurs membres à des cordes qu'on tirait violemment en sens contraires; on appliqua à leurs doigts des morceaux de bois brûlans. On leur serra la tête avec des cordons, au point d'en faire sortir les yeux. Quelques esclaves qui ne voulurent pas trahir la retraite de leurs maîtres, furent coupés vivans en morceaux. Chaque jour on envoyait dans les bois, à la chasse aux hommes en fuite; et jamais les chasseurs ne revenaient sans quelque proie humaine.

Morgan demeura là trois semaines et continua ensuite sa marche vers Gibraltar, dans la persuasion que tous les riches fugitifs s'y étaient réfugiés. A l'époque où nous sommes, il y avait trois ans que l'Olonois, avec ses Flibustiers, y avait paru. Pierre-le-Picard qui l'accompagnait alors et qui servait de guide dans cette seconde expédition, se rappelant les obstacles sanglans qu'il avait eu à surmonter (voyez le Chap. V), prévint ses compagnons d'armes qu'ils ne devaient pas compter sur une victoire facile. Ils furent agréablement trompés. On fit, à la vérité, d'abord quelque résistance, mais bientôt les habitans se sauvèrent

dans les bois, et s'y retranchèrent avec des abattis.

Gibraltar fut donc pris une seconde fois. Cette ville, que les Flibustiers avaient réduite en cendres, avait été rebâtie depuis leur départ. Elle devint le théâtre de nouvelles horreurs. Les scènes si familières à ces brigands avides furent répétées : la chasse donnée aux fugitifs, le pillage au loin, les tortures, toutes les horreurs qui déshonorent la victoire. Les Flibustiers semblèrent même renchérir cette fois sur leur férocité habituelle. Deux cent cinquante habitans sont découverts et leur sont amenés, enchaînés et tremblans. Jamais leur cruauté ne fut plus horriblement ingénieuse dans ses inventions. Quelques-uns de ces malheureux furent attachés nus à des croix et tourmentés avec des tisons ardens; d'autres rôtis vivans par les pieds. On en suspendit plusieurs par les bras en leur attachant aux jambes des pierres d'une prodigieuse pesanteur; et par cette épouvantable contraction, les muscles étaient arrachés de leurs attaches, et les os de leurs jointures. Il en fut (la pudeur et l'humanité en vont frémir) il en fut que l'on pendit dans la posture la plus douloureuse à-la-fois et la plus révoltante, jusqu'à ce que leurs corps, horriblement mutilés, tombassent de leur propre poids. Les infortunés vivaient ainsi quatre à cinq jours dans les plus affreuses souffrances, à moins que quelque

quelque brigand, par un mouvement de compassion, n'y mît un terme en achevant de les tuer.

Les auteurs à jamais exécrables de toutes ces atrocités, les exerçaient indistinctement sur toutes leurs victimes, quels que fussent leur âge, leur condition, leur couleur. Femmes parées des grâces de leur sexe, enfans protégés par leur innocence, vieillards protégés par leur faiblesse, blancs, mulâtres, nègres, tous éprouvèrent le même sort.

Les esclaves qui trahirent leurs maîtres, obtinrent, pour la plupart, leur liberté. Peu cependant voulurent l'acheter à ce prix. Il y en eut en revanche qui, n'ayant rien à révéler, se rendirent, par méchanceté ou par rancune, dénonciateurs de leurs maîtres. Une de ces fausses délations fournit au féroce Morgan l'occasion de déguiser sa cruauté sous une aparence de justice. Un esclave ayant dénoncé son maître comme riche, et lui ayant attiré par-là de cruelles tortures, fut démenti par le fait. Les prisonniers espagnols en corps demandèrent vengeance de cet atroce mensonge. Aussitôt Morgan l'abandonna à la discrétion de son maître, en proie aux douleurs. Celui-ci ayant repoussé cette offre et renvoyé au chef le soin de prononcer sur le sort du misérable, Morgan le fit à l'instant couper en morceaux.

Après avoir séjourné cinq semaines à Gibraltar, il demanda une rançon pour la ville

qu'il menaçait de livrer aux flammes, et emmena plusieurs prisonniers pour lui servir d'otages. Quelques-uns d'eux qui ne pouvaient supporter l'idée de voir encore leur ville, nouvellement rebâtie, redevenir un monceau de cendres, le conjurèrent de les laisser parcourir les bois afin d'essayer s'ils pourraient rassembler les sommes qu'il exigeait. Morgan leur accorda un délai de huit jours, leur ordonnant de lui porter à Maracaïbo le résultat de leurs recherches, et reprit avec tous ses compagnons la route de cette ville.

A son arrivée il éprouva, pour la première fois peut-être, un mouvement de terreur; et tous les Flibustiers, d'ailleurs si intrépides, ne purent dissimuler leur consternation. La première nouvelle qu'ils apprirent fut celle de l'arrivée de trois vaisseaux de guerre espagnols qui avaient été envoyés à leur poursuite et qui déja étaient mouillés à l'entrée du lac. Déja le fort *de la Barra*, que les Flibustiers avaient trouvé abandonné, avait été remis en état de défense. Leur plus grand vaisseau ne portait que quatorze petits canons. Or, l'un des trois Espagnols en avait quarante; l'autre trente-huit, le troisième vingt-quatre. Echapper à des forces si supérieures était tout-à-fait impossible. Les Espagnols étaient placés de manière que les Flibustiers n'avaient, pour sortir, qu'un passage étroit et fort dangereux, entre les vaisseaux de

guerre d'un côté, et le château fort de l'autre. Ces brigands se regardaient comme perdus sans ressource. Le seul Morgan, qui s'était bientôt remis de sa première frayeur, conserva encore de l'espoir et manifesta son courage ordinaire.

Sa première opération fut d'envoyer un de ses bâtimens à l'embouchure du fleuve pour acquérir des renseignemens exacts sur la position des Espagnols, sur le nombre et la force de leurs vaisseaux.

Les rapports qu'il recueillit par-là n'étaient pas rassurans. Ils confirmaient la première nouvelle, et y ajoutaient que les Espagnols avaient des équipages très-considérables, qu'ils travaillaient avec beaucoup d'activité à réparer le fort, que leur pavillon y était arboré. Quelque embarrassante que fût cette situation, Morgan crut devoir, pour soutenir le caractère des Flibustiers, opposer une bravade à un danger si imminent. Il envoya un de ses prisonniers à l'amiral espagnol et lui fit demander vingt mille piastres pour la rançon de Maracaïbo qui était en sa possession. En cas de refus, il allait faire brûler cette ville et tailler en pièces tous ses prisonniers.

Une insolence si peu attendue déconcerta les Espagnols. Leur commandant, *Don Alphonse del Campo y Espinola* lui fit passer une réponse en forme, dans laquelle il lui disait avec franchise: qu'il avait été envoyé

pour châtier les Flibustiers ; que le moment était venu où Morgan voyait l'impossibilité de s'échapper avec sa flotte ; que cependant, s'il voulait restituer tout le butin qu'il avait fait en or, argent, bijoux et marchandises, et rendre tous les prisonniers, y compris les esclaves, il la laisserait paisiblement se retirer ; mais qu'en cas de refus, tous les Flibustiers seraient exterminés ; ce qui était d'autant plus inévitable, que ses braves soldats ne desiraient rien tant que de se venger des cruautés que les forbans avaient exercées contre leurs compatriotes. Quant à l'article de la rançon, Don Alphonse y répondit verbalement, en ces mots, par l'organe du messager : « Dites à Morgan que » je ne peux lui payer qu'en boulets la rançon » qu'il demande, et que je me charge moi- » même de lui porter cette monnaie. »

Morgan s'était bien attendu à une pareille réponse et avait déja pris son parti en conséquence. Au retour du messager, il convoque ses camarades sur la place de Maracaïbo, leur communique la lettre et la réponse verbale du commandant, et leur demande : *Voulez-vous acheter votre liberté par le sacrifice de tout votre butin ; ou aimez-vous mieux vous battre pour le défendre ?* Tous déclarèrent unanimement qu'ils se battraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de céder si lâchement ce qu'ils avaient acquis au prix de

tant de dangers. Mais quand ensuite ils eurent médité à jeun sur leur position, qu'ils eurent froidement comparé la faiblesse de leurs moyens avec les forces de leurs adversaires, ce premier enthousiasme se refroidit un peu. Jamais, ni leur troupe, ni aucun corps de Flibustiers ne s'était trouvé dans une circonstance aussi critique, où leur courage était paralysé, où un dénouement favorable n'était ni à prévoir ni à espérer. Le jour suivant, ils autorisèrent donc leur capitaine à faire à l'amiral espagnol, les propositions suivantes :

« Les Flibustiers offrent d'évacuer Maracaïbo
» sans faire aucun dommage à la ville et sans
» insister davantage sur une rançon; et en
» même tems de mettre en liberté tous les pri-
» sonniers, la moitié des esclaves et les otages
» qu'ils ont emmenés de Gibraltar pour garans
» des contributions promises. »

Don Alphonse repoussa ces propositions avec mépris, et ne laissa que deux jours aux Flibustiers pour accepter sa première capitulation. S'ils s'obstinaient à la rejeter, ils allaient éprouver toute sa puissance. Il ne restait plus aux pirates qu'à choisir entre une retraite honteuse, précédée de la restitution de tout leur butin et un combat à mort.

Dès-lors Morgan excita tous ses braves à la plus opiniâtre activité. Il donna ordre d'attacher tous les otages, les prisonniers et les

esclaves et de bien les surveiller. Il fit ensuite ramasser tout ce qu'il avait de poix, de goudron et de soufre, toute la poudre dont il pouvait se passer afin de convertir en brûlot un de ses plus grands bâtimens. Il y fit porter toutes ses matières combustibles. Il imagina diverses masses de poix et de soufre, enduites de goudron et propres à être lancées. Il prit toutes les mesures pour que ces moyens extraordinaires produisissent le plus grand effet. Les bordages du bâtiment furent intérieurement amincis de manière à pouvoir se briser et éclater facilement. Il n'y eut pas de stratagêmes qu'il n'imaginât pour faire illusion sur la nature et la quantité de ses moyens de défense. Il fit placer sur le pont des blocs de bois revêtus d'habits d'hommes, avec des chapeaux, des armes, des drapeaux ; de façon que, de loin, ces figures pussent être prises pour des soldats. On pratiqua dans le corps du bâtiment beaucoup d'embrâsures auxquelles on plaça des morceaux de bois peints et arrondis en forme de canons. On arbora sur le gouvernail un grand pavillon anglais afin qu'il ne manquât rien au bâtiment pour avoir l'aparence d'un gros vaisseau de guerre anglais, bien équipé et bien armé. C'était ce bâtiment qui devait ouvrir la marche. Les autres embarcations de diverses grandeurs devaient le suivre à la file les unes des autres. L'une d'elles contenait tous les prisonniers mâles ; une autre les

femmes avec tous les effets précieux, argent, diamans, et le reste du butin avait été réparti sur d'autres bâtimens. Avant de mettre à la voile, les Flibustiers furent obligés de jurer tous entre les mains de Morgan qu'ils combattraient, sans demander grace, jusqu'à leur dernier soupir.

L'amiral espagnol ne leur avait donné que deux jours de réflexion, après lesquels il devait les attaquer. Ce terme était expiré, et il ne paraissait pas; et on n'entendait pas même parler de lui. Les Espagnols comptaient tellement sur la supériorité de leurs forces, que toute précipitation leur paraissait superflue. Ils oublièrent entièrement à quelle espèce d'hommes ils avaient affaire. Ils ne songeaient pas que ces hommes si redoutables dans leurs opérations ordinaires, devaient trouver, dans leur désespoir, un surcroît d'énergie. Bref, les Espagnols, aveuglés, et dédaignant d'observer qu'avec de pareils hommes il n'y avait jamais une heure à perdre, laissèrent à Morgan le tems nécessaire pour se préparer à l'attaque la plus acharnée.

Au bout de six jours il fut prêt; et le 30 avril 1669, il s'avança vers les Espagnols qui étaient paisiblement à l'ancre. L'aurore commençait à peine à paraître. L'amiral, dont le vaisseau mouillait dans le milieu du canal étroit, se met promptement en mesure de recevoir l'ennemi et laisse approcher le brûlot qu'il pre-

nait pour le vaisseau principal des pirates. Il s'étonne qu'à une pareille proximité, avec un équipage si nombreux sur le pont, aucun canon ne tire. Il suppose que les Flibustiers méditent l'abordage, qu'il sait être leur manœuvre favorite. Il suspend donc l'usage de son artillerie pour leur opposer une résistance d'autant plus forte. Rien ne pouvait mieux servir les Flibustiers que cette immobilité. Rien ne justifia mieux l'ancien proverbe qui dit que les audacieux sont les favoris de la fortune. Quelques coups de canon bien dirigés eussent suffi pour mettre en pièces et couler bas cette frêle machine, qui était à peine le squelette d'un vaisseau. Les Flibustiers auraient-ils pu faire entrer dans leurs calculs une pareille inaction, qui seule pouvait les sauver d'une destruction totale, et qui assura, sans doute au delà de leurs espérances, le succès de leur singulier stratagême? Les Espagnols ne s'aperçurent de leur erreur que lorsque le brûlot était déja tout près d'eux. Tous leurs efforts pour l'arrêter sont dès-lors inutiles. Le peu de Flibustiers qui le montaient le détachent, l'accrochent au vaisseau espagnol et, ainsi qu'il est d'usage dans les opérations de cette espèce, se jettent rapidement dans un canot qu'ils avaient amené. L'amiral ne manqua cependant pas de présence d'esprit. Il fit sauter plusieurs Espagnols sur le brûlot pour en couper les mâts et pour empêcher, s'il était

possible, l'explosion des flammes; mais ses actifs adversaires l'avaient prévenu et, en s'éloignant, avaient déja alumé le brûlot. Bientôt le feu prit au vaisseau amiral, et fit des progrès si rapides, qu'en un instant le bâtiment et la plus grande partie de l'équipage furent engloutis dans les flots. Plusieurs Espagnols s'étaient jetés à la mer et cherchaient à se sauver à la nage, mais ils s'enfoncèrent avant d'avoir pu atteindre le rivage. Quelques-uns de ces nageurs auraient pu recevoir du secours des Flibustiers eux-mêmes qui, par un mouvement d'humanité, ou par quelque autre motif plus conforme à leur caractère, essayèrent de les sauver; mais les Espagnols aimèrent mieux périr que de devoir la vie à ces farouches ennemis dont ils craignaient peut-être un traitement pire que la mort. Un très-petit nombre seulement parvint à gagner la terre. Ce fut en particulier le cas de l'amiral qui, dès qu'il vit son vaisseau en flammes, s'était réfugié dans une chaloupe.

Les Flibustiers profitèrent du premier moment de consternation de leurs ennemis pour attaquer leur second vaisseau de guerre. Ils le prirent à l'abordage en n'éprouvant qu'une faible résistance. Aussitôt ils firent retentir les airs de leurs cris de victoire, au moment même où le vaisseau principal disparaissait. Les Espagnols qui étaient sur le troisième, furent frappés d'une telle frayeur à la vue de ces évènemens

qui semblaient tenir du miracle, qu'ils songèrent beaucoup moins à combattre qu'à se mettre en sûreté. Ils coupèrent leurs cables et cinglèrent rapidement vers le château fort : là, ils percèrent eux-mêmes leur vaisseau et le firent couler bas. Les Flibustiers accoururent pour se saisir du moins de quelques pièces du vaisseau qui flottaient encore. Mais aussitôt que les Espagnols, qui étaient déja sur le rivage, les virent s'approcher, ils se hâtèrent de mettre le feu à ces débris. Tout ce que nous venons de raconter n'employa pas plus d'une heure.

Ce fut un songe pour les Flibustiers eux-mêmes que de se voir ainsi échapper à une crise aussi violente et d'avoir, en si peu de tems, avec si peu de moyens et sans perdre un seul homme, remporté une victoire si complète. Mais elle ne leur suffisait pas encore : ils songèrent sans retard à livrer l'assaut au château gardé par les matelots qui s'étaient sauvés. Ce n'était pas qu'ils espérassent y trouver rien à piller. Ils voulaient seulement donner aux Espagnols une haute idée de leur courage ; mais les Espagnols eurent à se féliciter de la prévoyance qu'ils avaient eue en mettant ce fort en état de défense. Sous la conduite de l'amiral, qui s'y était également réfugié, ils se servirent si bien de leurs canons, et en général se défendirent avec tant de vigueur que les forbans, qui ne pouvaient ni élever des bat-

teries, ni appliquer des échelles aux murailles, furent obligés de renoncer à l'assaut ; et après avoir eu trente hommes tués et quarante blessés, se retirèrent, un peu confus et surtout repentans, à bord de leurs vaisseaux.

Un pilote espagnol qui tomba entre leurs mains expliqua à Morgan tout ce qui s'était passé avant leur arrivée. La flotte ennemie, forte d'abord de six vaisseaux de guerre avait été envoyée d'Espagne tout exprès pour exterminer les Flibustiers. Mais les deux plus grands, qui portaient chacun soixante-six canons, furent jugés ne pouvoir être employés avec fruit dans les parages d'Amérique. On les renvoya. L'un d'eux fut coulé bas dans une tempête. Don Alphonse, dont le vaisseau principal, le Saint-Louis, avait trois cent cinquante hommes d'équipage, s'était mis, avec le reste de l'escadre, à la recherche des Flibustiers. Il ne les avait rencontrés ni à Hispaniola, ni à Campêche, ni à Saint-Domingue, ni à Caracas. Il se félicitait de les avoir enfin trouvés à Maracaïbo. Deux jours avant la fatale catastrophe, un nègre qui s'était échappé l'avait informé que les Flibustiers préparaient un brûlot. Il reçut cette nouvelle d'un air de dédain. *Comment ces scélérats*, dit-il, *auraient-ils assez d'esprit pour construire un pareil bâtiment? Où trouveraient-ils pour cela les instrumens et les matériaux nécessaires?* — Le pilote espagnol vint rap-

porter aussi que le vaisseau qui avait coulé à fond portait quarante mille piastres tant en argent massif qu'en argent monnoyé.

Morgan ne crut pas devoir négliger cet avis, et ses actifs Flibùstiers n'épargnèrent rien pour arracher à la mer ce trésor, et payer par-là tant de fatigues qui ne leur avaient encore rapporté que de la gloire. Leur chef laissa en arrière un vaisseau dont l'équipage parvint, à force de soins, à retirer environ vingt quintaux, tant en lingots qu'en meubles, d'argent et piastres. Morgan, qui ne savait pas rester un moment oisif, employa ce tems pour retourner à Maracaïbo avec le reste de sa flotte. Il y fit disposer, pour son propre usage, la frégate prise sur les Espagnols, qui portait vingt-deux canons et qui était le plus petit vaisseau de leur escadre. Il y répéta à leur amiral l'injonction de payer une rançon s'il voulait préserver la ville d'un embrâsement total. Le commandant, accablé sous le poids de ses revers, insensible à toute autre perte que celles qu'il avait éprouvées, n'ayant rien à redouter pour lui-même de l'incendie dont les pirates menaçaient Maracaïbo, ne voulut entendre à aucune proposition. Les habitans effrayés, furent beaucoup moins intraitables. Sans l'aveu de l'amiral, ils capitulèrent avec Morgan et lui donnèrent vingt mille piastres à titre de rançon, et cinq cents bêtes à cornes pour la subsistance de ses équipages.

Mais il restait encore une grande difficulté à surmonter. Pour rentrer du lac en pleine mer, les Flibustiers avaient à passer tout près de ce château fort qui avait bravé leur valeur, et qui leur avait déja coûté tant de monde. Il n'était pas prudent de tenter une seconde attaque, dont le succès était très-équivoque et, fût-il heureux, n'ajouterait rien à leur butin. D'un autre côté, s'ils risquaient de passer sous le canon de ce fort redoutable, leurs vaisseaux pouvaient être démâtés ou du moins fortement endommagés, et eux-mêmes, hors d'état de poursuivre leur route, pouvaient, sinon tous, au moins en grande partie, tomber entre les mains de leurs ennemis. Morgan essaya ce que l'énergie de son langage et de nouvelles menaces pourraient produire. Il envoya encore un message à Don Alphonse, et lui fit dire que si on lui laissait un libre passage, il rendrait tous les prisonniers, mais qu'en cas de refus, il les ferait pendre tous aux mâts de ses vaisseaux ; et que néanmoins, il donnait sa parole aux Espagnols qu'il passerait en dépit de tous les obstacles.

Quelques-uns des prisonniers furent chargés de cette épineuse mission auprès de l'amiral. Ils le conjurèrent, les larmes aux yeux, de prendre pitié de leurs femmes et de leurs enfans. Mais le commandant se montra inexorable. Il était trop humilié d'avoir perdu toute son escadre d'une manière si déplorable. Il se flat-

tait encore de pouvoir réparer sa honte et soulager ses regrets en précipitant au fond de la mer ces insolens Flibustiers au moment de leur passage. Les députés de Morgan, intéressés à tant de titres au succès de leur mission, intercédant pour leurs amis, pour leurs familles, pour eux-mêmes, furent donc assez mal reçus. L'amiral leur reprocha leur lâcheté et leur dit : *Si vous aviez empêché l'entrée de ces pirates comme je suis décidé à empêcher leur sortie, vous ne vous seriez jamais trouvés dans la situation où vous êtes.*

Ils n'eurent pas d'autre réponse à rapporter. Morgan la reçut avec son arrogance ordinaire : *Eh bien*, dit-il, *puisque l'amiral s'obstine à me refuser la liberté de sortir, je trouverai moyen de me passer de son consentement*; et aussitôt il prit ses mesures en conséquence.

Il commença par ordonner que chacun eût à apporter tout le butin qui avait été fait, afin qu'il fût partagé sur l'heure entre tous les Flibustiers. Il fut évalué à deux cent cinquante mille piastres tant en or et argent qu'en pierres précieuses, sans compter les esclaves et une prodigieuse quantité de marchandises. Chacun, homme par homme, reçut ensuite sa portion, qu'il allait, dès le moment, être chargé de défendre.

Pendant que cette répartition s'opérait, Morgan imagina une ruse de guerre. De grand-

matin, il fit conduire dans de petits bâtimens et des canots, quelques centaines de Flibustiers à terre en un endroit plein de broussailles. Après s'y être tenus cachés pendant plusieurs heures, ils retournèrent à leurs canots un à un, rasant la terre, marchant en partie sur leurs mains, prenant, en un mot, toutes les précautions pour n'être pas aperçus. Arrivés ainsi à leurs bâtimens, ils s'y couchent sur le ventre ou sur le dos; et les canots, vides en aparence, sont ramenés par quelques rameurs au point d'où ils étaient partis. Cette manœuvre se répète plusieurs fois dans la journée, à la vue même du château fort; de manière à persuader aux Espagnols que toute la troupe est débarquée, et que les Flibustiers ne manqueront pas de tenter, dans la nuit suivante, un assaut du côté de terre. Egarés par ce vain simulacre, les Espagnols conduisent leurs gros canons vers ce point et y postent presque tous leurs soldats, en sorte que le côté de la mer reste à-peu-près sans défense. C'était sur quoi les Flibustiers avaient compté. Ils profitèrent de cette circonstance avec leur adresse ordinaire. Vers le soir, ils entrent tous dans leurs vaisseaux, lèvent l'ancre pendant la nuit, s'abandonnent au courant et ne déploient pas leurs voiles avant de se trouver en face du fort. Le clair de lune révèle, mais un peu tard, aux Espagnols le stratagême de leurs ennemis. Ils se hâtent de

reconduire leurs canons du côté de la mer et commencent un feu, très-vif à la vérité, mais dont l'effet est très-peu sensible. Le vent favorisait la marche des Flibustiers. Leurs vaisseaux n'éprouvèrent que quelque légers dommages, et gagnèrent la haute mer après avoir pris congé du fort par plusieurs salves d'artillerie. Une fois que Morgan est hors de danger, il dépose ses prisonniers sur le prochain rivage. Il emmène seulement les otages enlevés à Gibraltar, parce que la rançon de cette ville n'avait pas été totalement payée.

A peine ses vaisseaux se trouvaient-ils en pleine mer, qu'ils furent assaillis par une horrible tempête, qui les menaça d'une perte d'autant plus inévitable, qu'ils étaient presque tous plus ou moins endommagés. Les Flibustiers perdirent leurs ancres et leurs mâts. Ils craignaient à chaque instant d'être submergés. Le vent les poussait avec une violence qui ne se ralentissait pas un seul instant. D'un côté ils étaient près d'un rivage où ils n'auraient pu aborder sans courir de grands dangers d'un autre genre. Derrière eux ils avaient les Espagnols, qui auraient si volontiers pris leur revanche. Jamais navigateurs ne s'étaient trouvés dans une position plus critique, quelques-uns de leurs vaisseaux, qui faisaient eau de toutes parts, en dépit des pompes que leurs infatigables matelots tenaient dans une continuelle activité, et des autres moyens qu'on emploie

emploie en pareil cas. D'autres étaient tellement fatigués de la tourmente que, pour les empêcher de se disjoindre, il fallait en lier les diverses parties avec de gros cables. Cet ouragan, accompagné d'éclairs et de tonnerre, dura quatre jours et quatre nuits sans interruption; et pendant tout ce tems les yeux des Flibustiers restèrent *constamment ouverts*, suivant l'expression d'un de ces pirates, *de peur d'être fermés pour toujours.* Quand enfin le calme revint, des alarmes non moins vives, quoique d'un autre genre, succédèrent à celles qui cessaient. Les Flibustiers aperçurent six vaisseaux, que d'abord, dans leur désespoir, ils prirent pour espagnols; mais la joie vint bientôt remplacer la frayeur. Ces vaisseaux étaient français. C'était une escadre que commandait l'amiral d'Estrées, et dont ils reçurent les secours dont tous ils avaient le plus pressant besoin. Pour lors les Flibustiers se séparèrent; quelques-uns firent voile pour Saint-Domingue; les autres, sous les ordres de Morgan, pour la Jamaïque, où ils arrivèrent heureusement.

CHAPITRE VIII.

Morgan avait acquis une grande fortune. Il aurait voulu goûter enfin le repos ; mais ses compagnons eurent bientôt consommé le produit de leurs pillages, et même contracté de nouvelles dettes. Ils le prièrent, d'une manière si pressante, de former, d'après ses seules idées, de nouvelles entreprises, qu'enfin il se rendit à leurs instances. Aussitôt que sa résolution fut prise et connue, il accourut de toutes parts, de la Jamaïque, de Saint-Domingue et de la Tortue, des Flibustiers qui venaient, les uns sur des bâtimens, les autres sur de simples canots, se ranger sous ses ordres. Cet exemple fut imité par un grand nombre de chasseurs de l'île de Saint-Domingue, qui de leur vie n'avaient été sur mer, et qui traversèrent de vastes forêts pour aller se joindre à lui.

Entouré de ces coopérateurs, il fixa le 24 octobre 1670, pour le jour du départ. Il avait cependant encore une mesure essentielle à prendre. Vaisseaux, équipages, armes, munitions navales, tout était prêt ; mais on manquait de vivres; et on ne pouvait, même pour de l'argent, s'en procurer sur les lieux une quantité

suffisante. Il fallut donc en envoyer chercher au loin. On expédia pour cela quatre vaisseaux, et quatre cents hommes, qui devaient aborder où ils le jugeraient le plus convenable, et enlever aux villes et villages voisins du lieu où ils débarqueraient, tout le bled et tous les vivres qu'ils y trouveraient; tandis que les chasseurs battraient les bois pour recueillir autant d'animaux vivans ou morts qu'ils pourraient en atteindre.

La petite flotte, commandée par un Français, nommé Brodely, dirigea sa course vers la rivière de la Hacha. Là, les Flibustiers trouvèrent d'abord un vaisseau dont toute la cargaison était en grains; et fidelles à leur mission, ils s'en emparèrent : aussitôt après, il livrèrent l'assaut à la ville de la *Rancheria*, dans le voisinage de Carthagène. Ses habitans se défendirent avec valeur. Ce ne fut qu'au bout d'un combat de dix heures qu'ils se rendirent. La ville fut pillée et, suivant le code militaire de ces brigands, elle allait être mise en cendres, si elle ne se fût soumise à une grosse rançon, payable en maïs. Mais pour la recouvrer il fallait du tems : ce ne fut qu'après une absence de cinq semaines qu'ils purent remettre à la voile. Déja on les croyait perdus, et déja on avait imaginé d'autres moyens pour se procurer des vivres, lorsque la flotille reparut à la grande satisfaction des Flibustiers. Le maïs qu'elle apportait, fut réparti sur toute la flotte; mais tout le reste du butin,

d'après la décision de Morgan lui-même, fut laissé aux braves qui l'avaient conquis.

La flotte de Morgan, la plus grande qu'un Flibustier eût jamais commandée dans les mers occidentales, était enfin prête à mettre à la voile. Elle consistait en trente-sept vaisseaux de diverses grandeurs, mais tous portant des canons. Le vaisseau amiral en avait trente-deux; les autres vingt, dix-huit, seize; le plus petit, quatre. Il y avait d'abord à bord de la flotte une grande quantité de munitions, des machines à poudre de nouvelle invention, deux mille soldats de marine, sans compter les matelots et les mousses. De pareils moyens pouvaient faire concevoir de grandes espérances; aussi, Morgan promit-il à ses Flibustiers qu'à leur retour ils auraient tous de quoi passer agréablement le reste de leur vie; pourvu que, comme il n'était déja arrivé que trop souvent, on ne s'attaquât pas à de faibles places, et qu'on déployât sa valeur contre les plus fortes; car l'expérience avait fait adopter à Morgan ce principe: *Où les Espagnols se défendent opiniâtrement, il y a quelque chose à prendre; aussi leurs places les mieux fortifiées sont celles où il y a le plus de trésors.*

Morgan, qui avait arboré sur son grand mât le pavillon royal d'Angleterre, partagea ses forces navales en deux escadres, distinguées par deux pavillons, l'un rouge et l'autre blanc, et prit

formellement le titre d'*amiral*. Il nomma ensuite un vice-amiral pour l'autre escadre, se fit prêter serment de fidélité, établit des signaux et choisit tous les officiers. Il y en eut quatre auxquels ce chef de brigands eut même l'impudence de conférer le titre d'amiral, en donnant l'extension la plus arbitraire au pouvoir qui lui avait été conféré par le gouverneur de la Jamaïque. Ce n'étaient, à la vérité, que de vains titres qui n'avaient de valeur que parmi les siens; mais, politiquement considérés, ils n'étaient pas sans avantages. Ils faisaient contracter une sorte d'engagement avec l'honneur. Ils éveillaient l'émulation, ils enchaînaient plus particulièrement ces indociles pirates à l'obéissance, et fortifiaient les liens de la subordination entre les supérieurs et les inférieurs.

Morgan expédia aussi aux officiers des patentes en forme, et des lettres de marque qui leur donnaient la faculté *d'attaquer hostilement, et de toutes les manières, les Espagnols, tant sur mer que sur terre, attendu qu'ils étaient les ennemis déclarés de son monarque, le roi d'Angleterre.*

Après ces actes d'autorité, Morgan convoqua tous les officiers et leur conféra des plein-pouvoirs pour signer, au nom de toute la flotte, une convention relative au butin. Il y fut stipulé que Morgan, comme amiral, aurait d'abord le centième de la totalité, et ensuite, pour chaque

centaine d'hommes, une portion telle que chaque simple Flibustier devait en avoir une; que chaque commandant de vaisseau en aurait huit, outre ce qui lui revenait à raison de l'argent, des vivres, etc., qu'il aurait avancés pour l'équipement de son bâtiment; que le chirurgien en chef recevrait, outre ses appointemens, cent piastres prises sur la masse pour les remèdes; que chaque charpentier de vaisseau, indépendamment de sa solde, aurait un présent de cent piastres. Par la même convention on haussa les indemnités déja déterminées dans le règlement général pour la perte des différens membres; et on établit des récompenses particulières pour toutes les actions d'éclat, par lesquelles les Flibustiers se signaleraient, soit dans les combats, soit dans les assauts livrés aux forteresses.

Ce ne fut qu'après toutes ces mesures prises, que Morgan développa son plan à ses compagnons. Il ne s'agissait de rien moins que d'attaquer Panama, cette ville grande et opulente, où il espérait trouver accumulés tous les monceaux d'or et d'argent que l'Amérique envoyait tous les ans en tribut à l'Europe. Les difficultés de l'exécution d'un pareil plan paraissaient innombrables. La première de toutes était que cette ville se trouvait à une grande distance de la mer; et que personne, dans toute l'armée des Flibustiers, ne connaissait le chemin qui y conduisait. Pour remédier à cet inconvénient, l'amiral

résolut que d'abord on irait à l'île Sainte-Catherine, où les Espagnols reléguaient leurs malfaiteurs, pour s'y procurer des guides.

La traversée fut rapide. Morgan débarqua dans cette île mille hommes, qui se faisant précéder par la menace de massacrer tous ceux qui hésiteraient un instant à se rendre, effrayèrent tellement les Espagnols qu'ils les forcèrent bientôt à une capitulation. Il y fut stipulé que, pour sauver du moins l'honneur de la garnison, on figurerait un simulacre de combat. Les forts d'un côté, et les vaisseaux de l'autre, firent en conséquence un feu très-vif; mais, de part et d'autre, les canons ne tiraient qu'à poudre. De plus, pour donner un air sérieux à cette comédie militaire, le gouverneur se laissa prendre, en tentant, pour la forme, de passer du fort Saint-Jérôme à un autre. Il s'en suivit un désordre apparent. Au commencement, le rusé Morgan ne se fia pas trop à cette feinte; et à tout hasard, il ordonna secrètement à ses soldats de charger leurs fusils à balles, mais de les tirer en l'air, à moins qu'ils ne s'aperçussent de quelque perfidie de la part des Espagnols. Mais ses ennemis se donnèrent bien de garde de manquer à la capitulation; et ce combat dérisoire, où la poudre fut prodiguée des deux côtés, fut suivi pendant quelque tems et avec toutes les circonstances qui pouvaient le faire croire sérieux. Dix forts se rendirent ainsi l'un après l'autre, après avoir

soutenu une sorte de siége ou d'assaut; et cette série de succès ne coûta pas un homme, pas une égratignure, ni aux vainqueurs, ni aux vaincus.

On enferma les habitans de toute l'île dans le grand fort de Sainte-Thérèse, bâti sur un rocher escarpé; et les vainqueurs qui n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures, déclarèrent une guerre plus sérieuse aux bêtes à cornes et au gibier du canton.

Ils trouvèrent dans l'île quatre cent cinquante neuf personnes des deux sexes, dont cent quatre-vingt-dix soldats, quarante-deux malfaiteurs, quatre-vingt-cinq enfans et soixante-six nègres. L'île avait dix forts, contenant soixante-huit canons, et tellement défendus d'ailleurs par la nature, qu'on avait cru pouvoir n'y entretenir que de faibles garnisons. Outre une immense quantité de fusils et de grenades, dont on faisait encore alors un grand usage, on trouva dans l'arsenal plus de trois cents quintaux de poudre. Toutes ces munitions furent portées à bord des vaisseaux des pirates; on encloua les canons dont on ne pouvait pas se servir. On brûla les affûts; on démolit tous les forts, à l'exception d'un seul, dans lequel les Flibustiers eux-mêmes mirent garnison. Morgan choisit trois des malfaiteurs pour lui servir de guides à Panama. Quand il fut de retour à la Jamaïque, il leur rendit la liberté, et leur donna même une part dans le butin.

Le plan conçu par ce chef intrépide inspirait un véritable enthousiasme à ses compagnons d'armes. Il avait un caractère de grandeur et d'audace qui enflammait leur courage. Nous allons voir s'ils se montrèrent capables de l'exécuter. On va oublier le brigandage pour ne songer qu'à leur héroïque valeur, digne d'une meilleure cause.

Panama, placé sur le bord de la mer du Sud, au neuvième degré de latitude septentrionale, était alors une des villes les plus grandes et les plus riches de l'Amérique. Elle comptait deux mille grandes maisons, très-belles pour la plupart, et cinq mille plus petites, ayant cependant presque toutes trois étages. Un assez grand nombre de ces maisons étaient de pierre, toutes les autres de bois de cèdre, très-élégamment construites et magnifiquement meublées. La ville avait un rempart et une enceinte de murailles. C'était l'entrepôt de l'argent du Mexique et de l'or du Pérou. Les métaux étaient portés à dos de mulets, à travers l'isthme, vers le bord septentrional de la mer. Deux mille de ces animaux étaient entretenus pour ce seul objet. Il se faisait aussi à Panama un grand commerce de nègres, qui n'était pas alors exclusivement entre les mains des Anglais, des Hollandais, des Français et des Danois, et auquel d'autres nations prenaient part. Aucune n'entendait mieux ce commerce que les Italiens, qui en donnaient

des leçons au reste de l'Europe; et comme il exigeait deux choses dont les Génois ne manquaient pas, de l'adresse et de l'argent, ils en étaient principalement chargés ; et c'était eux qui approvisionnaient d'esclaves le Pérou et le Chily.

Le président de Panama était à-la-fois intendant en chef pour le civil et capitaine général de toutes les troupes de la vice-royauté du Pérou. Il avait dans sa dépendance *Porto-Bello* et *Nata*, deux villes habitées par les Espagnols, et les bourgs de *Cruces*, *Penoma*, *Capira*, et *Veragua*. La ville de Panama avait aussi un évêque suffragant de l'archevêque de Lima.

Les négocians vivaient dans une grande opulence; les églises étaient d'une magnificence peu commune. La cathédrale, bâtie dans le genre italien, et surmontée d'un grand dôme, était enrichie d'ornemens en or et en argent, aussi bien que les huit couvents que contenait cette ville. Il y avait à peu de distance de ses murs quelques petites îles embellies autant par l'art que par la nature, où les plus riches habitans de la ville avaient leurs maisons de campagne; et c'était pour cela qu'on les appelait les *jardins de Panama*. Tout concourait en un mot à rendre cette place importante et agréable. Plusieurs nations de l'Europe y avaient des palais pour leur commerce; et entr'autres les Génois qui y jouissaient de beaucoup de crédit, et qui

y possédaient de grands magasins pour les objets de leur immense négoce, et un édifice très-magnifique. Les principales maisons étaient remplies de beaux tableaux et de chef-d'œuvres des arts, qu'on y avait entassés, moins par un goût éclairé que par l'envie de s'entourer de tout l'éclat du luxe, puisqu'on en avait les moyens. L'or et l'argent, dont on régorgeait, avait été employé à faire venir d'Italie ces brillantes superfluités, qui n'avaient de prix que pour la vanité de leurs possesseurs.

Tel était Panama, en 1670, lorsque les Flibustiers la choisirent pour l'objet de leur audace et pour victime de leurs extravagances, et s'immortalisèrent en en faisant un monceau de ruines.

Pour consommer cette opération, qui frappa de stupeur le Nouveau-Monde, ils déployèrent autant de prudence que de cruauté. Il leur fallait avant tout se rendre maîtres du château Saint-Laurent, situé au bord de la rivière de Chagre. Dans cette vue, Morgan détacha quatre vaisseaux avec quatre cents hommes, sous les ordres de l'intrépide Brodely, qui s'était si bien acquitté de l'approvisionnement de la flotte, et qui connaissait fort bien le pays. Morgan demeura à Sainte-Catherine, avec le reste de ses forces. Son plan était de dissimuler, aussi longtems que possible, ses grands projets sur Panama, et de faire regarder le pillage du château Saint-

Laurent comme une expédition ordinaire à laquelle il devait se borner. Brodely remplit cette commission avec autant de courage que de bonheur. Ce château était situé sur une haute montagne, à l'embouchure de la rivière; et il était inaccessible de presque tous les côtés. Les premières tentatives furent infructueuses; et les Flibustiers qui s'avançaient à découvert, sans autres armes que leurs fusils et leurs sabres, perdirent d'abord beaucoup de monde. Car, non-seulement les Espagnols employèrent contre eux leur artillerie et leur mousqueterie, mais ils furent secondés par les Indiens qui étaient avec eux dans le fort, et dont les flèches furent plus meurtrières encore que les boulets. Les attaquans voyaient leurs camarades tomber à côté d'eux sans pouvoir les venger. Le danger de leur position présente, la nature de leurs armes semblaient rendre l'entreprise tout-à-fait inexécutable. Leur courage commençait à chanceler. Le désordre se mit dans leurs rangs. Ils songeaient déja à se retirer, lorsque les provocations des Espagnols leur donnèrent un nouvel accès de vigueur. *Chiens d'hérétiques*, leur criaient-ils d'un ton triomphant : *maudits Anglais, possédés du démon! Ah! vous voulez aller à Panama! Non, non, vous n'irez pas; vous mordrez tous ici la poussière, et tous vos camarades auront le même sort.*

A ces propos insultans, les Flibustiers recon-

nurent que leur secret était découvert, et dès-lors ils résolurent d'emporter le fort, ou de rester tous sur la place : à l'instant ils commencent l'assaut, en bravant la grêle de flèches dont on les accablait, et sans se laisser abattre par la chûte de leur commandant Brodely, dont un boulet de canon emporta les deux jambes. L'un d'eux, dans l'épaule duquel une flèche était restée enfoncée, l'arracha lui-même en criant : *Patience, mes camarades, il me vient une idée : tous les Espagnols sont perdus.* Il tire du coton de sa poche, en recouvre la baguette de son fusil, met le feu au coton, et lance, au lieu de balle, cette matière enflammée sur les maisons du fort, qui toutes étaient couvertes de bois léger et de feuilles de palmiers. Ses camarades ramassent les flèches dont la terre était jonchée autour d'eux et en font le même usage. L'effet de ce genre nouveau d'attaque est très-rapide. Un grand nombre de maisons sont en feu ; un caisson de poudre saute. Les assiégés, détournés de leurs moyens de défense, ne songent plus qu'à arrêter les progrès de l'incendie. La nuit survient ; les Flibustiers, à la faveur de l'obscurité, tentent de mettre aussi le feu aux palissades qui étaient de bois très-facile à brûler. Ils y réussirent comme à tout le reste. Les terres que soutenaient ces palissades s'éboulèrent faute d'appui, et comblèrent le fossé. Les Espagnols se défendirent cependant encore avec beaucoup

de courage, animés par l'exemple de leur commandant qui combattit jusqu'au moment où il reçut un coup mortel. Les canons étaient toujours au pouvoir de la garnison, et continuaient le feu le plus violent; mais les ennemis avaient déja fait trop de progrès pour en être déconcertés. Ils poursuivirent leur attaque, jusqu'à ce qu'enfin ils furent maîtres du château.

Un grand nombre d'Espagnols, se voyant sans ressource, se précipitèrent du haut des murailles dans le fleuve, pour ne pas tomber vivans entre les mains des Flibustiers, qui ne firent que vingt-quatre prisonniers, dont dix étaient des blessés qui s'étaient glissés parmi les morts dans l'espoir d'échapper aux vainqueurs. Ces vingt-quatre hommes étaient le reste des trois cent quarante qui composaient la garnison. Elle avait été renforcée peu de tems auparavant. Car le président de Panama, ayant appris de Carthagène le véritable objet de l'expédition des Flibustiers, était venu avec trois mille six cents hommes camper dans le voisinage de la ville menacée. Les Flibustiers en acquirent la conviction après la prise du château. Ils surent en même tems qu'il y avait parmi ce corps de troupes, quatre cents hommes de cavalerie, six cents Indiens et deux cents mulâtres; que ceux-ci, très-exercés à la chasse aux taureaux, étaient destinés à lancer, en cas de nécessité, deux mille de ces animaux contre les Flibustiers.

Croira-t-on que malgré ses graves blessures, Brodely continua de commander ? Il ne voulut pas compromettre, en se retirant, des avantages qui lui avaient coûté si cher. Car des quatre cents hommes qui composaient sa petite armée, cent soixante avaient été tués, quatre-vingts avaient été blessés ; et de ces quatre-vingts, soixante étaient entièrement hors de combat.

Les corps des Anglais et des Français furent enterrés ; mais ceux des Espagnols furent précipités du haut du fort et restèrent entassés au pied de ses murailles. Brodely trouva beaucoup de munitions de guerre et des vivres en abondance ; ce dont il fut d'autant plus satisfait, qu'il savait que la grande flotte manquait de ces deux objets. Il y fit rétablir le fort autant qu'il était possible afin de pouvoir s'y défendre, dans le cas où les Espagnols voudraient faire rapidement une tentative pour le reprendre. C'est dans cette situation qu'il attendit Morgan, qui ne tarda pas à paraître avec toute la flotte.

Les Flibustiers, en s'approchant, aperçurent le pavillon anglais flottant sur le château et se livrèrent à la joie la plus tumultueuse et aux excès de la boisson, sans songer aux dangers qu'offrait l'embouchure de la rivière de Chagre, où un écueil était caché sous les eaux. Les pilotes côtiers de ces parages venaient à leur secours ; mais leur ivresse et leur impatience ne leur permirent pas de les attendre. Cette négli-

gence eut pour eux les suites les plus funestes : elle leur coûta quatre vaisseaux qui coulèrent à fond et dont l'un était le vaisseau amiral. Les équipages et les chargemens furent cependant sauvés. Morgan, tout entier à ses grands desseins, fut fort affecté de cette perte, mais n'en fit pas moins son entrée dans Saint-Laurent, où il laissa une garnison de cinq cents hommes. Il détacha aussi de son corps de troupes cent cinquante hommes pour occuper plusieurs bâtimens espagnols, qui avaient été trouvés dans la rivière.

Le reste de ses combattans était destiné à le suivre. Il se chargea de fort peu de vivres, tant pour ne pas retarder sa marche, que parce que les moyens de transport étaient bornés. D'ailleurs on craignait d'exposer à la disette la garnison du fort qui n'avait qu'une médiocre quantité de subsistances et qui n'en pouvait recevoir d'aucun côté, et il fallait en laisser assez pour nourrir aussi tous les prisonniers et les esclaves dont le nombre s'élevait à bien près de mille.

Quand toutes les mesures eurent été prises, Morgan fit une courte harangue à ses compagnons d'armes, en les excitant à s'armer d'un courage propre à triompher de tous les obstacles, afin de pouvoir rentrer à la Jamaïque avec de nouveaux titres de gloire et assez de richesses pour pouvoir suffire à tous les besoins du reste de leur vie. Enfin, le 18 Janvier 1671, il se

met

met en marche pour Panama avec l'élite de ses Flibustiers, faisant un corps de treize cents hommes.

La plus grande partie du trajet se fit par eau en suivant le cours de la rivière. Cinq bâtimens furent chargés de l'artillerie ; et la troupe fut placée fort à l'étroit sur trente-deux barques. Une des raisons pour lesquelles on avait emporté très-peu de vivres, c'est qu'on espérait en rencontrer sur la route. Mais dès le premier jour, en arrivant à Rio de los Bracos, les Flibustiers furent trompés dans leurs espérances. A l'endroit où ils débarquèrent, ils ne trouvèrent absolument rien. Ils y avaient été précédés par la terreur qu'ils inspiraient par-tout. Les Espagnols s'étaient enfuis et avaient emmené avec eux tous leurs bestiaux, et emporté jusqu'à la dernière pièce de leur mobilier. Ils avaient coupé les bleds et les légumes sans attendre leur maturité et en avaient même arraché les racines. Les maisons et les étables étaient vides. Les Flibustiers furent cependant trop heureux de s'y réfugier pendant la nuit; car ils ne pouvaient pas même s'asseoir dans leurs barques. Le premier jour de leur voyage se passa donc dans l'abstinence. Le tabac leur procurait la seule jouissance qui ne leur fût pas refusée. Le second jour ne fut pas plus heureux. Pour comble de contrariétés, le défaut de pluie avait rendu les eaux de la rivière si basses, et le grand nombre

d'arbres qui y étaient tombés embarrassaient tellement son cours, qu'il leur était presque impossible de le suivre. Arrivés à la *Cruz de Juan Gallego*, ils n'avaient plus qu'à abandonner leurs barques et à continuer leur route par terre, à moins de se résigner à la confusion de revenir sur leurs pas. Mais animés par leurs chefs, que rien ne pouvait décourager, ils se décidèrent à tenter l'aventure. Le troisième jour, leur chemin les conduisit à une forêt où il n'y avait aucun sentier de frayé et dont le terrein était marécageux. Il leur fallut cependant braver ce mauvais passage pour atteindre, avec des peines incroyables, le bourg de *Cedro-Bueno*. Ils n'y trouvèrent aucun dédommagement pour tant de fatigues. Point de vivres; pas une seule pièce de gibier.

Ces malheureux aventuriers se virent livrés aux horreurs de la famine. Plusieurs furent réduits à dévorer les feuilles des arbres. La plupart manquèrent entièrement de nourriture. C'est dans cet état de cruelles privations et très-légèrement vêtus, qu'ils passaient les nuits couchés sur le rivage, transis de froid, incapables de goûter du moins les douceurs du sommeil, attendant avec anxiété le retour de la lumière. Leur courage n'était soutenu que par l'espoir de rencontrer quelques corps d'Espagnols ou quelques groupes d'habitans fugitifs, et par conséquent des vivres dont, en abandonnant leurs

foyers, ils ne manquaient jamais de se pourvoir abondamment. Ils étaient au reste obligés de ne pas s'éloigner des bords du fleuve, parce qu'ils avaient trouvé moyen de traîner leurs canots avec eux; et lorsque l'eau était assez profonde, une partie des équipages s'y plaçait tandis que les autres continuaient le voyage par terre. Une avant-garde de trente hommes, sous la direction d'un guide qui connaissait le pays, précédait de quelques centaines de pas, et dans le plus grand silence, pour découvrir les embuscades des Espagnols, et leur faire, s'il était possible, quelques prisonniers.

Le quatrième jour, les Flibustiers arrivèrent à *Torna-Cavallos*, espèce de place fortifiée; mais les Espagnols l'avaient aussi évacuée, en se chargeant de tout ce qui était transportable, après avoir livré tout le reste aux flammes. Leur objet était de ne laisser aux Flibustiers ni meubles, ni ustensiles. Ils n'avaient que cette manière de réduire ces formidables hôtes à un tel dénuement qu'ils fussent obligés de se retirer. De grands sacs de peau furent la seule chose qu'ils n'eussent ni brûlée, ni emportée. Croira-t-on que ce fut pour ces Flibustiers, horriblement tourmentés par la faim, un objet d'avidité et presque l'occasion d'une querelle sanglante. Avant de les dévorer, il fallut en répartir les morceaux avec toute l'équité possible. Ce cuir ainsi partagé fut coupé en petits morceaux,

que l'on rapa, que l'on battit fortement entre deux pierres. On les trempa ensuite dans l'eau pour les rendre unis et souples, puis on les fit rôtir; et ce ne fut qu'en buvant de l'eau en abondance qu'on put les avaler.

C'est après s'être munis d'un pareil restaurant que les Flibustiers se remirent en route et arrivèrent à *Torna-Munni*, où ils trouvèrent encore une forteresse abandonnée. Le cinquième jour, ils atteignirent *Barbacoa* ; mais nulle part il ne s'offrit à eux ni hommes, ni animaux, ni vivres d'aucune espèce. Les Espagnols avaient encore eu soin d'en emporter ou d'y détruire tout ce qui pouvait servir d'aliment. Un heureux hasard fit cependant découvrir, dans le creux d'un rocher, deux sacs de farine, quelques fruits et deux grands vases remplis de vin. Cette rencontre eût transporté de joie une troupe moins nombreuse. Elle fut d'une bien faible ressource pour tant d'hommes affamés. Morgan, qui ne souffrait pas moins de la faim que les autres, eut la générosité de n'en rien prendre pour lui-même; mais fit distribuer ces modiques provisions entre ceux qui étaient plus près de tomber en défaillance. Plusieurs étaient presque mourans. On les transporta à bord des bâtimens, et on leur en confia la garde. Ceux qui en avaient été chargés jusqu'alors furent réunis au corps qui voyageait par terre. La marche était très-lente tant à cause de l'extrême faiblesse de la

plupart de ces hommes, même après le très-modique repas qu'ils venaient de faire, que parce que le chemin était raboteux et difficile; et pendant ce cinquième jour les Flibustiers n'eurent d'autre nourriture que les feuilles des arbres et l'herbe des prairies.

Le jour suivant les Flibustiers cheminèrent avec plus de lenteur encore. Le défaut d'alimens les avait totalement exténués, et ils étaient obligés de se reposer souvent. Ils arrivèrent enfin à une plantation où ils trouvèrent dans une grange, qu'on venait d'abandonner, une grande quantité de maïs. Quelle rencontre pour leur avidité irritée par une si longue attente! Un grand nombre mangea ces grains tout crus; les autres les partagèrent entr'eux, les enveloppèrent dans des feuilles de bananier et les firent cuire ou griller. Régénérés par cet aliment, ils poursuivirent leur route; et le même jour, ils aperçurent une troupe d'Indiens de l'autre côté du fleuve; mais ces sauvages prirent la fuite et il fut impossible de les atteindre. Les barbares Flibustiers tirèrent sur eux et en tuèrent quelques-uns. Les autres se sauvèrent en criant: *Chiens d'Anglais, venez, venez dans la prairie, nous vous y attendons.*

Les Flibustiers furent peu tentés de répondre au défi; leur provision de maïs était épuisée. Ils furent encore obligés de coucher en plein air sans avoir rien mangé.

Jusques-là, au milieu des privations les plus douloureuses, des travaux les plus pénibles, ils avaient montré une patience inépuisable. Mais enfin de violens murmures s'élèvent. Morgan et sa téméraire entreprise sont l'objet des malédictions. Un grand nombre des Flibustiers veut s'en retourner; les autres, quoique mécontens, déclarent qu'ils aiment mieux périr que de ne pas conduire à son terme une expédition déja si avancée et qui leur a déja coûté tant de peines.

Le jour suivant, ils passèrent le fleuve et dirigèrent leur marche vers un endroit qu'ils prirent pour une ville, ou tout au moins pour un village, où, à leur grande satisfaction, ils crurent apercevoir de loin la fumée de beaucoup de cheminées. Là enfin, se disaient-ils, nous rencontrerons infailliblement des hommes et des vivres. Ils furent étrangement trompés dans leurs espérances. Dans tout cet endroit, il n'y avait pas une âme. Ils n'y trouvèrent pour tout moyen de subsistance qu'un sac de cuir rempli de pain, quelques chats et quelques chiens qui furent à l'instant tués et dévorés. C'était le bourg de *Cruces* où l'on déchargeait ordinairement les marchandises qui remontaient la rivière de Chagre, pour les transporter par terre à la ville de Panama, éloignée de huit lieues françaises. Le roi d'Espagne y avait de beaux magasins construits en pierre et des

écuries. Au moment où les Flibustiers y arrivèrent, c'étaient les seuls édifices qui fussent restés intacts. Tous les habitans avaient pris la fuite après avoir mis le feu à leurs maisons. Les Flibustiers parcoururent tous les recoins de ces édifices royaux, qui seuls avaient été épargnés, et découvrirent enfin seize vases remplis de vin de Pérou, qui furent vuidés en un instant. Mais à peine eurent-ils bu de cette liqueur qui devait les restaurer, qu'ils tombèrent malades tous sans exception. Ils croient d'abord qu'elle était empoisonnée. La consternation les accable. Ils sont persuadés qu'ils touchent à leur dernière heure. Cette frayeur était gratuite. Leur maladie subite s'expliquait facilement par la nature des alimens mal-sains qu'ils avaient pris, par l'extrême affaiblissement de leurs forces et par l'avidité avec laquelle ils s'étaient gorgés de vin. En effet, dès le lendemain, ils se trouvèrent beaucoup mieux.

Comme Morgan était réduit à la nécessité de s'éloigner en cet endroit de tous ses bâtimens et canots, il lui fallut mettre à terre tous ses compagnons d'armes, même ceux qui étaient les plus exténués de faiblesse. Les chaloupes, avec soixante hommes, furent seulement renvoyées à l'endroit où ils avaient laissé ses vaisseaux et ses plus gros bâtimens. Une seule chaloupe fut placée à l'écart pour servir à porter, si l'occasion s'en présentait, des nouvelles à la

flotille. Morgan défendit que personne ne s'éloignât seul de l'endroit; exigea même qu'on ne s'en écartât pas en troupes au dessous de cent hommes. Mais la faim força les Flibustiers d'enfreindre cette défense. Six d'entr'eux s'en allèrent chercher des vivres au loin. L'évènement justifia la prévoyance de leur chef. Ils furent assaillis par un gros d'Espagnols. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peines qu'ils purent regagner le village; encore eurent-ils le chagrin de voir un des leurs fait prisonnier.

Morgan se détermina dès-lors à se remettre en marche après avoir fait la revue de ses compagnons d'armes. Il s'en trouva onze cents. Comme il prévit qu'ils craindraient que le camarade qu'ils avaient perdu, ne trahît le secret de leur entreprise et celui de leurs forces, Morgan leur fit accroire qu'il n'avait pas été pris; qu'il s'était seulement égaré dans les bois, mais qu'il était revenu.

Ils en étaient au huitième jour d'un voyage affreux que l'espérance seule d'atteindre bientôt le terme de leurs travaux pouvait leur faire supporter plus longtems; car ils venaient d'acquérir la certitude qu'ils se trouvaient dans le voisinage de Panama. Deux cents hommes furent destinés à former l'avant-garde et à épier les mouvemens de l'ennemi. Ils marchèrent un jour entier sans rien apercevoir, lorsque tout-à-coup, du sommet d'un roc, il tombe sur eux

une grêle de trois à quatre mille flèches. Ils en furent interdits pendant quelques minutes. Aucun ennemi ne s'offrait à leurs regards. Ils ne voyaient autour d'eux, à leurs pieds, sous leurs têtes, que des rochers sourcilleux, des arbres et des abîmes; et sans avoir combattu, ils comptaient vingt de leurs camarades tués ou blessés. Cependant cette attaque imprévue n'ayant pas eu de suites, ils continuèrent leur marche et traversèrent une forêt où, dans un chemin creux, ils donnèrent dans un gros d'Indiens qui leur barrèrent le passage avec beaucoup de valeur. Les Flibustiers sortirent vainqueurs de ce combat, qui leur coûta toutefois huit morts et dix blessés. Ils firent tous leurs efforts pour prendre quelques-uns des fuyards; ceux-ci couraient avec la vélocité des daims à travers ces rochers dont ils connaissaient toutes les sinuosités. Pas un seul ne tomba entre leurs mains. Leur chef avait été blesssé; et quoique couché sur la terre, il combattit avec opiniâtreté jusqu'à ce qu'il eût reçu un coup mortel. Il portait une couronne formée de plumes de diverses couleurs. Sa mort fit une grande impression sur les Indiens et fut la principale cause de leur déroute. Le terrein sur lequel ils avaient attaqué était cependant si favorable, que cent hommes auraient suffi pour arrêter et même pour exterminer toute la troupe des Flibustiers. Les vainqueurs profitèrent de l'inconcevable

négligence des Espagnols, qui n'avaient pas pris de meilleures mesures pour défendre un passage si intéressant. Ils firent toute la diligence possible pour sortir de ce labyrinthe de rochers où une seconde rencontre semblable eût pu leur être très-fatale, et pour arriver à un pays uni et découvert.

Le neuvième jour, ils se trouvèrent dans une plaine; c'était une prairie entièrement privée d'arbres, où rien ne pouvait les abriter contre les ardeurs du soleil. Mais il pleuvait abondamment au moment de leur arrivée; et c'était pour eux un inconvénient de plus. Ils furent bientôt mouillés jusqu'aux os. Leurs armes et leurs munitions leur auraient été d'un bien faible secours dans le cas d'une rencontre; tandis que les Espagnols auraient pu se servir avec un grand avantage de leurs lances qui n'avaient pas à souffrir de la pluie. Aucun moyen humain ne pouvait remédier à cet inconvénient. Les Flibustiers n'avaient plus qu'à s'abandonner à leur sort. Morgan desirait ardemment que quelque prisonnier tombât entre ses mains. Il eût pu tirer de ses aveux, volontaires ou forcés, quelques moyens de direction. Il détacha, dans cette vue, cinquante hommes vers différens points et promit à celui qui lui amenerait un Espagnol ou un Indien, outre sa part du butin, trois cents piastres à prendre sur la caisse de la société.

Vers l'heure de midi, ils gravirent une grande colline, d'où ils commencèrent à découvrir la mer du Sud. A cet aspect, qui leur annonçait le terme prochain de leurs misères, ils furent transportés de joie. Du haut de cette colline ils aperçurent aussi six vaisseaux qui sortaient de Panama et faisaient voile vers les îles de Taroga et de Tarogilla, situées près de cette ville. Panama lui-même échappait encore à leurs regards ; mais combien leur satisfaction s'augmenta lorsqu'ils virent, dans une vallée, une grande quantité de bœufs, de vaches, de chevaux et surtout beaucoup d'ânes. Ces animaux étaient sous la garde de quelques Espagnols, qui prirent la fuite aussitôt qu'ils aperçurent les redoutables pirates. Ceux-ci ne pouvaient faire une rencontre plus desirable. Ils étaient prêts de succomber de faim et d'épuisement. Les alimens qu'ils dévoraient d'avance, allaient leur rendre des forces qui pouvaient, d'un moment à l'autre, leur devenir si nécessaires ; et il est inconcevable comment les Espagnols purent abandonner à leurs ennemis affamés, une pareille proie. Leur frayeur peut seule expliquer leur imprévoyance.

La place qu'ils venaient de quitter fut occupée pendant quelques heures par les Flibustiers. Le repos leur était bien nécessaire ; les vivres encore davantage : aussi se jetèrent-ils sur les animaux qu'on leur avait laissés. Ils en tuèrent

à la hâte un grand nombre et dévorèrent leurs chairs presque crues, et avec une telle avidité que le sang découlait par torrens de leurs bouches sur tout leur corps. Ce qu'ils ne purent consommer sur les lieux, ils l'emportèrent. Car leur chef, qui craignait d'être attaqué au centre même des forces des Espagnols, leur laissa très-peu de tems pour se reposer. La marche continua. L'incertitude n'était pas encore à son terme.

Malgré toutes les mesures prises par Morgan, aucun prisonnier ne tomba entre les mains de ses éclaireurs; ce qui paraît presqu'incroyable dans un pays habité et après neuf jours de marche. Il était donc dépourvu de tous les renseignemens qui lui eussent été si nécessaires. Il y a plus : on ne savait encore à quoi s'en tenir quant à la proximité de Panama, lorsqu'enfin les Flibustiers, parvenus au sommet d'une colline, découvrirent les tours de cette ville. Aussitôt ils poussent des cris de joie. Les airs retentissent du bruit des trompettes et des tambours. Ils font voler leurs chapeaux et s'écrient victoire ! victoire ! Ils s'arrêtent en cet endroit et y établissent leur camp avec le ferme propos d'attaquer Panama dès le lendemain.

Dès ce moment tout fut, chez les Espagnols, dans la plus grande agitation. La première mesure défensive que l'on crut devoir prendre, fut d'envoyer cinquante cavaliers pour reconnaître la position de l'ennemi. Le corps s'approcha

du camp, à la portée du mousquet, fit quelques insultes aux Flibustiers, mais reprit bientôt le chemin de la ville, en criant : *Perros! nos veremos.* (*Chiens! nous nous reverrons.*) Peu de tems après parut un second corps de deux cents hommes à pied, dont le dessein était d'occuper tous les passages, afin qu'à la suite d'une victoire, qu'ils regardaient comme infaillible, aucun de ces forbans ne pût leur échapper. Les Flibustiers cependant voyaient avec beaucoup de sang-froid les moyens qu'on prenait pour les bloquer, et s'occupaient avant tout de leurs abondantes provisions. Comme il ne leur était pas permis de faire du feu, ils devorèrent toutes crues les viandes qu'ils avaient apportées. Ils ne pouvaient s'expliquer comment les Espagnols poussaient la négligence ou la sécurité au point de ne pas troubler le repos qui leur était si nécessaire, comment ils leur laissaient tout le loisir de refaire leurs forces épuisées, et de se rendre d'autant plus propres au combat. Ils en profitèrent tout à leur aise; et après s'être rassasiés se couchèrent sur l'herbe et dormirent paisiblement. Pendant toute la nuit les Espagnols, pour montrer leur vigilance, firent continuellement gronder leur artillerie.

Le jour suivant, qui était le dixième de leur marche (le 27 janvier 1671), les Flibustiers se mirent en marche de très-bonne heure, au bruit de leur musique militaire, et prirent le chemin

de la ville. Mais ils quittèrent la grande route, et, d'après le conseil d'un de leurs guides, ils firent un détour en traversant un bois épais, où il n'y avait aucun sentier frayé. C'était à quoi les Espagnols ne s'étaient pas attendus; aussi s'étaient-ils bornés à élever des batteries et à construire des redoutes sur le chemin principal. Ils ne tardèrent pas à en sentir l'inutilité et se virent obligés de les abandonner pour s'opposer à l'ennemi d'un autre côté; mais ils n'eurent pas même le tems d'enlever les canons de leurs batteries, et furent ainsi privés d'une partie de leurs moyens de défense.

Après une marche de deux heures, les Flibustiers découvrirent l'armée ennemie, qui était très-belle, très-bien armée, et s'avançait en ordre de bataille. Les soldats étaient vêtus en étoffes de soie de diverses couleurs; et les cavaliers se pavanaient sur leurs chevaux fringans, comme s'il eût été question d'aller à un combat de taureaux. Le président commandait en personne ce corps, qui ne laissait pas d'être de quelque importance pour le pays et pour les forces que l'Espagne y entretenait. Il marchait à la rencontre des Flibustiers avec quatre régimens d'infanterie de troupes de ligne, deux mille quatre cents fantassins d'une autre espèce, quatre cents hommes à cheval et deux mille taureaux sauvages, conduits par quelques centaines d'Indiens et de nègres.

Cette petite armée qui couvrait toute la plaine, fut aperçue du haut d'un côteau par les Flibustiers. Elle leur parut très-imposante, leur inspira même une sorte de frayeur. Ils commençaient à concevoir de l'inquiétude sur l'issue d'un engagement dans lequel on allait leur opposer des forces si supérieures aux leurs. Mais ils se convainquirent bientôt qu'il fallait absolument vaincre ou mourir, et s'encouragèrent réciproquement à combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang; ce qui, de la part de ces hommes intrépides, n'était pas une vaine résolution.

Ils se partagent en trois corps, envoient en avant deux cents des leurs, très-exercés à tirer, et marchent fièrement contre les Espagnols, qui étaient rangés en bataille dans une plaine d'une grande étendue. Aussitôt le gouverneur donne ordre à la cavalerie de charger l'ennemi, et de lâcher sur lui les taureaux sauvages; mais le terrein n'est nullement favorable à la cavalerie. Elle ne rencontre que des marais, derrière lesquels s'étaient postés les deux cents tireurs; ils font sur elle un feu si continuel, si bien dirigé, que chevaux et hommes tombent en foule sous leurs coups, avant qu'elle puisse se retirer. Cinquante cavaliers seulement échappent à cette redoutable mousqueterie. Il est impossible de faire avancer ces taureaux, sur lesquels on avait tant compté. De là un désordre qui renverse

tout le plan du combat. Les Flibustiers n'en attaquent l'infanterie espagnole qu'avec plus de vigueur. Tour-à-tour ils mettent genou à terre, tirent et se relèvent. Tandis que ceux qui sont à genou dirigent leur feu sur les corps ennemis, qui commencent à flotter; ceux qui sont restés debout chargent rapidement leurs armes. Tous montrent en cette occasion une dextérité, une présence d'esprit qui décident du sort de la bataille. Presque tous leurs coups portent. Les Espagnols cependant se défendent avec beaucoup de valeur; mais ils ne peuvent rien contre un ennemi acharné, dont le courage enflammé par le désespoir s'accroît encore avec ses succès. Ils recourent enfin à leur dernière ressource. Ils lâchent les taureaux sauvages, de façon à l'attaquer sur ses derrières. Mais ils n'avaient pas songé que les Flibustiers avaient pour associés les Boucaniers, depuis longtems aguerris contre ces animaux; et cette attaque, qui devait être décisive, trompe encore leurs combinaisons. Les Boucaniers se trouvaient, pour ainsi dire, dans leur élément. Ils effraient les taureaux, en poussant de grands cris, en agitant devant eux des pavillons de diverses couleurs, tirent sur eux et les terrassent tous sans exception.

Le combat dura deux heures; et, malgré la supériorité du nombre des Espagnols et celle de leurs armes, il fut entièrement à l'avantage des Flibustiers. Les Espagnols perdirent la plus grande

grande partie de leur cavalerie, qui semblait leur garantir la victoire. Ce qui en restait encore revint à la charge à différentes reprises; mais ce ne fut que pour compléter la défaite. Un très-petit nombre de cavaliers parvint à s'échapper avec les débris des fantassins, qui jetèrent leurs armes pour pouvoir s'enfuir plus rapidement. Six cents Espagnols restèrent sur le champ de bataille; et il y eut une perte considérable en blessés et en prisonniers. Il se trouva parmi ceux-ci quelques Franciscains, qui s'étaient exposés aux plus grands dangers pour animer les combattans, et donner aux mourans les derniers secours de la religion. Ils furent conduits devant Morgan, qui, sur-le-champ, prononça leur arrêt de mort. Vainement ces malheureux religieux implorèrent une pitié à laquelle ils auraient eu des droits auprès d'un ennemi moins féroce. Ils furent tués tous à coups de pistolet. Beaucoup d'Espagnols, craignant d'être atteints dans leur fuite, s'étaient cachés dans des broussailles, le long du rivage de la mer. Ils y furent découverts pour la plupart, et hachés à coups de sabre par les impitoyables Flibustiers.

Mais leur tâche n'était pas, à beaucoup près, remplie. Il s'agissait d'emporter la ville de Panama, grande, populeuse, défendue par des forts et des batteries, et dans laquelle le gouverneur s'était retiré avec les fuyards. Cette conquête devait éprouver d'autant plus d'obstacles,

que les Flibustiers avaient payé cher leur victoire, et que ce qu'il leur restait de forces paraissait bien peu proportionné aux difficultés d'une pareille entreprise. Il fut cependant décidé qu'on la tenterait. Morgan venait de recueillir d'un officier espagnol, blessé et fait prisonnier, des renseignemens qui lui étaient nécessaires. Mais il n'y avait pas un moment à perdre. Il ne fallait pas laisser aux Espagnols le tems de prendre de nouvelles mesures de défense. Le même jour l'assaut fut donc livré à la ville, en dépit d'une artillerie formidable, qui fit un grand ravage; et en trois heures Panama fut au pouvoir des Flibustiers.

La prise de cette ville fut suivie d'un pillage général. Morgan qui redoutait pour les siens les excès de l'ivrognerie, surtout après une si longue abstinence, leur défendit, sous les peines les plus sévères, de boire du vin. Il prévoyait bien qu'une pareille défense serait enfreinte infailliblement, s'il ne la sanctionnait pas par un argument plus puissant encore que la crainte des punitions. Il imagina donc de répandre qu'on l'avait informé que les Espagnols avaient empoisonné tous leurs vins. Cet adroit mensonge fit son effet; les Flibustiers furent tempérans pour la première fois.

La plupart des habitans de Panama étaient en fuite. Ils avaient embarqué leurs femmes, leurs richesses, tous leurs meubles de quelque

prix et de peu de volume, et ils avaient fait passer ce précieux chargement à l'île de Taroga. Les hommes s'étaient dispersés sur le continent, mais en assez grand nombre, pour paraître redoutables aux Flibustiers, dont la troupe était fort diminuée et qui n'avaient aucun appui à attendre du dehors. Ils se tinrent donc constamment ensemble; et la plupart d'entr'eux, pour plus grande sûreté, campèrent hors des murailles.

Nous sommes à l'époque où Morgan commit une action barbare, incompréhensible, et sur laquelle ses compagnons, dont quelques-uns ont été ses historiens, ne donnent qu'une explication ambiguë. Comment se décida-t-il, de propos délibéré, à se priver lui et les siens d'une masse énorme de richesses? Redoutait-il peut-être qu'elle n'eût pour sa troupe plus d'inconvéniens que d'avantages? C'est une question qui va paraître difficile à résoudre.

Quoiqu'on eût emporté de Panama tous les effets précieux, il s'y trouvait cependant, comme dans les grandes villes de commerce de l'Europe, une foule de boutiques, d'entrepôts, de magasins remplis de marchandises de toute espèce. Outre une grand quantité d'objets fabriqués et manufacturés, produits du luxe et de l'industrie, cette le contenait d'immenses provisions de farin de vins, d'huile et d'épiceries; de grands mag ins pleins de ce métal, qu'on

peut appeler le plus précieux de tous, puisqu'il est le plus utile ; de vastes édifices, où étaient renfermés de prodigieux amas d'outils et d'instrumens de fer, d'enclumes, de charues, qu'on avait reçus d'Europe, et qui étaient destinés à la vivification des colonies espagnoles. Qu'on juge du prix de ces derniers articles seulement. Le quintal de fer se vendait à Panama trente-deux piastres.

Toutes ces marchandises, si nécessaires à l'approvisionnement d'un hémisphère, étaient sans valeur, on le sent bien, pour le farouche Morgan, parce qu'il ne pouvait pas les emporter; mais en les conservant il aurait pu en faire l'objet d'une rançon. Des circonstances pouvaient lui en faire retirer quelques autres avantages. Mais tout ce qui n'était pas prochain, tout ce qu'il fallait attendre dans une sorte d'incertitude, n'avait aucun attrait pour ce barbare, pressé de jouir, plus pressé de détruire. Il ne fut frappé que d'une seule considération. Tous ces produits volumineux des arts et de l'industrie étaient, pour le moment, inutiles aux Flibustiers. Que lui importait la ruine de plusieurs milliers de familles innocentes? Il ne consulte que la férocité de son caractère; et sans communiquer son dessein à personne, il fait secrétement mettre le feu en plusieurs endroits de la ville; et, en quelques heures, elle fut consumée presqu'en entier. Les Espagnols qui étaient

restés à Panama, ainsi que les Flibustiers eux-mêmes, qui ignoraient d'abord d'où provenait cet incendie, accoururent et se réunirent pour l'éteindre. Ils apportèrent de l'eau, ils rasèrent les maisons pour arrêter le progrès des flammes. Tous leurs efforts furent inutiles. Il soufflait un vent violent; et d'ailleurs, comme nous l'avons remarqué plus haut, la plupart des édifices de la ville étaient de bois. Ses plus belles maisons avec leurs meubles précieux, entr'autres le magnifique palais des Génois, ses églises, ses couvents, son hôtel-de-ville, ses boutiques, ses hôpitaux, ses pieuses fondations, ses magasins encombrés de sacs de farine, près de deux cents autres magasins remplis de marchandises, furent réduits en cendres. L'incendie fit aussi périr un grand nombre de bestiaux, de chevaux, de mulets et beaucoup d'esclaves qui s'étaient cachés, et qui furent brûlés vifs. Un petit nombre de maisons, seulement, échappa au feu qui durait encore au bout de quatre semaines. Au milieu des ravages qu'il déployait de toutes parts, les Flibustiers ne négligèrent pas de piller autant qu'ils purent, et recueillirent encore un butin considérable.

Morgan sembla honteux de son atroce résolution; il cacha soigneusement qu'il l'eût prise, et voulut faire croire que les Espagnols eux-mêmes avaient mis le feu à leur ville. Dès le lendemain elle n'était plus qu'un monceau de

cendres. Un quartier retiré, pauvre, mal bâti, et où ne demeuraient que les muletiers, fut cependant épargné par les flammes, ainsi que deux couvents et le palais du président, qui s'en trouva à l'abri par sa position écartée.

Après cette déplorable catastrophe, les Flibustiers se rassemblèrent et se retranchèrent sous les ruines d'une église. Morgan détacha un gros corps de troupes bien armé pour aller annoncer sa victoire à ceux qu'il avait laissés à Chagre, et s'informer de leur situation. Il envoya encore deux autres détachemens, chacun de cent cinquante hommes, pour recueillir et ramener les prisonniers. Il fit aussi sortir un bâtiment bien équipé pour croiser dans la mer du Sud et essayer d'y faire quelques captures. Ce bâtiment revint en effet deux jours après, en amenant trois vaisseaux qu'il avait pris; mais en même tems il rapporta une nouvelle qui chagrina extrêmement les Flibustiers et leur chef. Un gros galion avait échappé à leur vigilance, chargé des trésors des églises qu'on avait sauvés de Panama, et de beaucoup d'argent, d'or et autres objets précieux qui appartenaient au roi et aux plus riches commerçans de la ville. A bord de ce galion se trouvaient aussi les femmes des principaux habitans, avec tous leurs bijoux et tout ce que Panama renfermait de richesses transportables. On était aussi parvenu à embarquer à bord de ce galion un

grand nombre d'enfans et toutes les religieuses de la ville. Il n'avait pas d'autre chargement. Il ne portait pas même de lest, ou plutôt c'étaient les lingots d'or et d'argent qui lui en servaient. Ce bâtiment, quoique chargé de tant d'objets à la conservation desquels on prenait un grand intérêt, n'avait cependant que six canons, un équipage peu nombreux, et était en général assez mal pourvu. Il faisait voile avec beaucoup de sécurité, parce que, les Flibustiers étant arrivés par terre, les Espagnols étaient persuadés qu'ils n'entreprendraient rien par mer. Une prise d'une si grande importance semblait ne pas pouvoir échapper à ces forbans. Ils l'aperçurent vers le soir à quelque distance d'eux. Ils eurent l'adresse d'intercepter, sans être découverts, son canot portant sept personnes, desquelles ils recueillirent des renseignemens très-utiles à leurs vues.

Dès ce moment Chart, qui commandait le bâtiment des Flibustiers, regarda la prise du galion comme immanquable. Il voulait n'attendre, pour s'en occuper, que le retour de la lumière. Il lui eût été d'ailleurs impossible d'entreprendre, pendant la nuit, cette opération toute facile qu'elle paraissait. Son équipage, qui était abondamment pourvu de vins et qui avait été chercher des femmes et des filles dans les petites îles voisines de Panama, s'était tellement livré aux excès de l'ivrognerie

et de la débauche, qu'il n'y avait, pour le moment, aucun parti à en tirer. Le lendemain il eut lieu de se repentir de ce délai forcé, dont les suites furent irréparables. Il espérait pouvoir atteindre encore le galion ; mais le galion était hors de sa portée. Quel désespoir ce fut pour ses camarades de voir que leur négligence leur avait enlevé une si précieuse proie et que quelques prises de peu de valeur étaient tout le fruit de leur croisière !

Mais Morgan ne se décourageait pas si facilement. Il ne renonçait pas encore à l'espoir de cette riche capture. Il avait appris que le galion manquait d'eau, de vivres et même de voiles et de cordages. Il conjectura qu'un bâtiment aussi mal approvisionné n'avait pas pu aller loin ; que peut-être il se serait réfugié dans quelque anse voisine de Panama. Il fit en conséquence sortir quatre de ses embarcations qui, pendant huit jours, croisèrent dans les parages circonvoisins. Mais la croisière fut infructueuse ; et la petite flotille rentra sans ramener aucune prise, et même sans rapporter aucune espérance.

On avait au reste reçu de Chagre des nouvelles satisfaisantes. Tout y était tranquille et dans le meilleur état. La garnison avait réussi à enlever un vaisseau espagnol qui, sans méfiance, passait près du fort. Il venait de Carthagène et avait à bord quelques caisses remplies

d'émeraudes. Cet incident détermina Morgan à prolonger quelque tems encore son séjour à Panama. Car il n'était pas tout-à-fait désabusé. Il se flattait encore que ce galion, objet de la cupidité générale, vers lequel les vœux et les regards étaient tournés sans cesse, finirait par tomber entre ses mains. En attendant on poursuivait ses recherches dans les ruines des maisons incendiées qui, sans doute, devaient receler des trésors. On en trouva effectivement quelques-uns dans des puits et dans des caves où les Espagnols les avaient cachés. D'autres Flibustiers employaient leur tems à brûler les riches étoffes pour en retirer l'or et l'argent qui abondaient dans leur tissu.

Toute crainte de voir les Espagnols du dehors tenter quelque entreprise s'étant dissipée, les Flibustiers s'établirent dans celles des maisons de la ville que la flamme avait épargnées, et vécurent tranquillement en se reposant sur l'active vigilance des fortes patrouilles qui parcouraient les environs et qui sans cesse rapportaient du butin et amenaient des prisonniers. Jamais elles ne revenaient les mains vides. En peu de tems, elles avaient saisi plus de cent mulets richement chargés et plus de deux cents hommes des deux sexes, que l'on tourmenta de la manière la plus barbare pour leur faire avouer en quels lieux ils avaient caché leurs effets précieux. Plusieurs expirèrent au

milieu de ces tortures ; et leur mort affecta d'autant moins leurs bourreaux qu'elle les débarrassait de bouches inutiles et que les subsistances commençaient à devenir rares. Quelques femmes d'une condition relevée et douées d'agrémens extérieurs furent traitées avec des égards qu'on n'aurait pas dû attendre de ces hommes féroces; mais c'était seulement lorsqu'elles cédaient à la brutalité de leurs desirs. Celles qui s'y refusaient éprouvaient au contraire les plus horribles traitemens. Morgan lui-même en donnait l'exemple à ses camarades. Le trait suivant, qui peint cet homme impétueux dans tous ses sentimens, mérite d'être rapporté.

Parmi les prisonniers qui lui furent amenés se trouva une jeune et très-belle femme, d'un caractère doux et modeste, mais d'une âme élevée. C'était l'épouse d'un riche commerçant qui se trouvait alors en voyage au Pérou où l'appelaient les affaires de son négoce. Elle était en fuite avec ses parens lorsqu'elle fut arrêtée par les Flibustiers. A peine Morgan l'eût-il vue qu'il la destina pour ses plaisirs. Il la traita d'abord avec respect, la sépara des autres prisonniers, quoiqu'elle le conjurât en pleurant de lui épargner cette distinction plus redoutable que flatteuse. Il lui donna une chambre dans son habitation, des nègres pour la servir; et la fit nourrir de sa table. Il permit même que des Espagnoles, prisonnières comme elle,

allassent lui rendre visite. Cette jeune femme fut surprise d'un pareil traitement, d'autant qu'on lui avait représenté, ainsi qu'à ses compagnes, les Flibustiers comme des espèces de monstres aussi hideux par leurs formes qu'odieux par leur caractère. Ceux qui nous ont transmis les détails de cet évènement, racontent qu'une de ces dames espagnoles, en les voyant pour la première fois, s'était écriée du ton de l'étonnement : *O Sainte-Marie, ces brigands sont vraiment tout-à-fait pareils à nous autres Espagnols.*

D'abord l'héroïne de ce petit roman ne soupçonna pas que ses attraits fussent la cause d'un accueil si délicat et si peu attendu. Elle sut bientôt à quoi s'en tenir. Morgan lui donna trois jours de réflexion pour céder volontairement à la passion qu'elle lui avait inspirée. Il déposa à ses pieds ce qu'il y avait de plus précieux dans son butin en or, en perles, en diamans. Mais elle rejeta tous ses présens; et après les instances les plus pressantes qu'elle repoussa obstinément, elle lui dit avec la plus grande fermeté : *Ma vie est entre vos mains; mais vous n'exercerez aucun empire sur mon corps avant que mon ame en soit séparée.* En prononçant ces paroles, elle tira un poignard qu'elle avait tenu caché, mais qu'on lui enleva aussitôt. Le farouche Morgan, incapable d'aucun mouvement de générosité, étranger à toute

espèce de vertu et violemment irrité d'une résistance qu'il n'attendait pas, lui fit arracher ses vêtemens et la fit enfermer demi-nue dans un caveau sombre et fétide, où elle ne reçut que les plus grossiers alimens et en si petite quantité qu'ils suffisaient à peine pour prolonger ses tristes jours. De pareilles barbaries, de plus révoltantes encore, étaient tellement ordinaires parmi les Flibustiers que personne n'aurait fait attention au sort de cette femme infortunée, si sa rare beauté n'eût excité la compassion des camarades de Morgan. Ces brigands moins féroces que leur chef, le blâmèrent avec tant de véhémence qu'il fut obligé, pour se disculper, de recourir à une imposture. Il prétexta que cette femme avait payé ses bontés par une noire ingratitude et qu'elle avait avec les Espagnols une secrète intelligence dont l'objet était de le faire périr lui et tous ses braves compagnons d'armes. On le crut ; les murmures cessèrent, et Morgan continua impunément à faire gémir sa malheureuse captive.

En général cependant les Flibustiers étaient assez mécontens de leur chef. Plusieurs d'entr'eux avaient formé le projet de se séparer de lui, de ne pas retourner à Chagre, mais de mettre à la voile directement de Panama, et d'établir pour quelque tems le théâtre de leurs courses dans la mer du Sud, où on n'avait aucune attaque à redouter. Ils voulaient ensuite se retran-

cher dans quelque île écartée, y recueillir du butin en silence, et ensuite retourner en Europe par la route des Indes occidentales. Ils avaient déja, en conséquence, rassemblé secrétement beaucoup de vivres, de poudre et de munitions, avec des armes en grande quantité. Ils se pourvurent même de quelques canons, qu'ils traînèrent hors des vaisseaux à la dérobée. Ils avaient déja destiné pour leur navigation, le plus grand des bâtimens nouvellement capturés. Le plan était à la veille d'être exécuté lorsqu'il fut découvert par Morgan, qui imagina à l'instant un moyen de le faire avorter. Il fit couper le grand mât du bâtiment qui devait servir à son exécution et fit mettre le feu à ce bâtiment ainsi qu'à tous ceux qui se trouvaient dans le port.

Ce fut alors qu'il songea sérieusement à se retirer. Après un séjour de quatre semaines, les Flibustiers abandonnèrent donc Panama, ou plutôt l'emplacement qu'occupait quelque tems auparavant la ville de ce nom. Le butin, qui ne consistait guère qu'en argent, en or et en bijoux, parce que tout autre objet n'aurait pu être emporté, fut chargé sur cent soixante et quinze bêtes de somme, à côté desquelles plus de six cents prisonniers, habitans et esclaves, hommes, femmes et enfans, furent obligés de marcher à pied. Ces malheureux qui ne savaient pas où on les traînait, qui étaient

extenués de faim et de fatigue, se livraient à des gémissemens qui auraient attendri d'autres que leurs conducteurs. Ils les conjurent à genoux de leur accorder la faveur de retourner vers le monceau de cendres qui fut autrefois leur patrie. Morgan leur réplique qu'ils obtiendront cette permission, s'ils veulent fournir de l'argent pour leur rançon. Une pareille condition équivalait à un refus. On attendit cependant quatre jours le retour de quelques ecclésiastiques qu'on avait envoyés pour recueillir, s'il était possible, l'argent qu'exigeait l'insatiable Morgan ; et comme ils ne revenaient pas, on se remit en marche. Les brigands poussaient violemment, frappaient, meurtrissaient de coups ceux qui, à leur gré, ne marchaient pas assez vîte. On vit des mères portant leurs enfans à la mamelle et qui, manquant de nourriture pour elles-mêmes, n'avaient pas une goutte de lait à donner à leurs nourrissons. La belle femme dont on a parlé plus haut se trouvait dans ce groupe d'infortunés. Morgan avait exigé pour sa liberté une rançon de trente mille piastres. Pour se procurer cette somme, elle avait envoyé deux moines à un endroit qu'elle leur indiqua. Les moines revinrent et rapportèrent tout l'argent qu'elle attendait. Mais au lieu de l'employer à sa délivrance, ils en rachetèrent quelques autres prisonniers qui étaient leurs amis. Cette trahison, qui fut bientôt connue,

ajouta à l'intérêt que les Flibustiers prenaient au sort de la malheureuse victime. Morgan lui-même ne put se défendre d'un mouvement de compassion. Il interrogea les autres moines qu'il traînait avec lui, sur ce qui s'était passé; et, le fait ayant été bien constaté, il rendit enfin la liberté à sa belle captive; mais en revanche, il retint tous les moines comme pour leur faire expier la perfidie de leurs confrères. Ils parvinrent cependant à se racheter aussi; et à mesure qu'on avançait, plusieurs autres prisonniers eurent le même bonheur. Mais la plupart, ne pouvant recueillir l'argent exigé pour leur rançon, furent obligés de continuer la route.

On fit halte à moitié chemin du château de Chagre. Là, chacun fut sommé d'affirmer par serment qu'il n'avait pas détourné la portion même la plus légère du butin. Le serment fut prêté; et cependant le soupçonneux Morgan demanda que les habillemens et les porte-manteaux fussent scrupuleusement examinés les uns après les autres. Pour rendre supportable ce que cet ordre pouvait avoir d'offensant, il se laissa visiter le premier; et afin que rien ne pût échapper à la perquisition à laquelle il voulait bien se soumettre, il ôta lui-même sa chaussure. Aucun de ses compagnons d'armes n'osa dès-lors se soustraire à cette rigoureuse formalité, quoiqu'un grand nombre et particu-

lièrement les Français, se permissent d'en murmurer hautement et avec beaucoup d'amertume. Ce furent les officiers qui se chargèrent de remplir les intentions du chef, et qui s'en acquittèrent avec une grande sévérité. Il fallut démonter les fusils pour qu'on s'assurât si, entre les ferrures et le bois, il n'y avait pas des pierreries cachées. Quelques Flibustiers se montrèrent violemment courroucés d'un tel excès de méfiance et menacèrent de tuer Morgan; mais la pluralité des voix s'éleva contre eux et soutint une mesure que l'intérêt commun semblait réclamer. A ce prix tout était légitime; tout devait être ordonné d'une part et toléré de l'autre. Morgan, qui savait concilier quelquefois l'adresse avec l'impérieuse arrogance, avait recommandé aux officiers d'enlever sans bruit les objets cachés que leurs recherches leur feraient découvrir, et de ne pas faire connaître les transgresseurs de la loi. Ces ménagemens produisirent un bon effet, et la tranquillité ne fut pas troublée.

Les Flibustiers arrivèrent enfin à Chagre le 9 mars 1671. Ils y trouvèrent tout en assez bon état; mais la plupart des blessés qu'on y avait laissés étaient morts faute de secours. De Chagre, Morgan envoya à Porto-Bello, sur un bâtiment, tous les prisonniers qui lui étaient à charge; ensuite il menaça la ville d'une destruction totale si elle ne se rachetait pas par une

forte

forte rançon. Il reçut pour réponse qu'on ne lui donnerait pas une obole; qu'il pouvait faire en conséquence tout ce qu'il jugerait à propos. Les menaces de Morgan n'étaient jamais vaines. Il fit transporter les canons du fort à bord de son vaisseau, en démolit les murailles, fit mettre le feu aux maisons, et détruisit tout ce qu'il était impossible d'emporter.

L'entreprise était enfin à son terme. Il ne restait plus qu'à procéder au partage du butin, qui fut évalué à quatre cent quarante-trois mille deux cents livres pesant d'argent massif, à raison de dix piastres pour la livre. En cette circonstance, Morgan se conduisit comme un brigand déhonté envers ces mêmes camarades qui s'étaient si docilement soumis à ses recherches, et qui avaient versé dans la caisse commune tout ce qu'ils auraient pu s'approprier à son préjudice. Il se permit les plus criantes spoliations, en faisant mettre de côté pour lui seul une grande quantité de pierreries; en sorte que chacun de ses compagnons d'armes, ou plutôt chacun des complices de toutes ses véxations et de toutes ses cruautés, n'eut, pour prix de tant de fatigues et de dangers, que la valeur de deux cents piastres pour sa part..

Les Flibustiers exhalèrent leur dépit en violens murmures. Ils reprochèrent en face à Morgan qu'il n'avait pas porté à la masse les choses les plus précieuses, mais en avait fait

sa propriété exclusive. L'inculpation était assurément bien fondée; car un grand nombre d'articles apportés par plusieurs d'entr'eux n'avaient point paru dans le partage. A ces plaintes s'en joignirent d'autres qui n'étaient pas moins graves, et qui, d'un moment à l'autre, auraient pu amener un soulèvement. L'infidelle chef n'était nullement disposé à donner satisfaction aux mécontens. Il ne voulait cependant pas non plus attendre l'explosion de la révolte. Pour tout concilier, il se rendit secrètement à bord de son vaisseau et mit à la voile avec trois autres bâtimens dont les commandans avaient apporté dans le partage aussi peu de bonne foi que lui, et qui, en conséquence, lui étaient dévoués. Le reste de la flotte fut laissée en arrière. Les autres Flibustiers, furieux de se voir si honteusement abandonnés, voulaient se mettre à la poursuite de Morgan et l'attaquer. Mais ils manquaient de vivres et d'autres objets nécessaires. Ils furent donc forcés de se partager en petites troupes et de se disperser pour aller piller des subsistances sur les côtes de Costa-rica et pour se remettre ensuite en route de différens points. Mais des accidens de tout genre renversèrent ce plan; et ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'ils parvinrent, longtems après, à rentrer à la Jamaïque.

Malgré ses heureux exploits, et ses pénibles

travaux, Morgan ne songeait pas encore à se retirer de la lice orageuse du brigandage; et quoiqu'il se fût très-mal conduit envers ses camarades, il était bien certain d'en trouver encore d'autres pour ses entreprises futures. Il conçut une nouvelle idée qui rentrait dans ses vues et devait en rendre le succès plus solide. Il se proposa de transporter une certaine quantité d'hommes dans l'île de Sainte-Catherine, de la fortifier avec beaucoup de soin et d'en faire la résidence des Flibustiers. Il était à la veille de commencer l'exécution de ce plan, lorsqu'on vit arriver à la Jamaïque un vaisseau de ligne anglais, porteur de dépêches qui furent un coup de foudre pour les Flibustiers. Le gouverneur de la colonie était rappelé pour venir se justifier de la protection qu'il avait accordée à ces *scélérats avides de sang et de pillage*. L'officier qui devait le remplacer était à bord du vaisseau. A peine débarqué, il fit connaître dans tous les ports de la domination britannique, la résolution où était le roi d'Angleterre de vivre désormais en bonne intelligence avec le Monarque espagnol et ses sujets en Amérique. En conséquence on publia la défense la plus sévère de permettre à aucun Flibustier de sortir de la Jamaïque pour aller attaquer les possessions espagnoles.

Les forbans anglais qui étaient encore sur mer et qui y apprirent cette nouvelle, ne vou-

lurent pas risquer de rentrer, de peur que, d'après ce changement dans les dispositions politiques, on ne crût devoir les dépouiller de leur butin. Ils se virent donc forcés d'errer quelque-tems au gré des vents, et furent trop heureux de pouvoir gagner l'île française de la Tortue, cet ancien réfuge des pirates, le seul qui restât ouvert pour eux dans les mers occidentales.

Morgan renonça, dès-lors, à ses vastes projets. Il se retira de ce théâtre de brigandages, sur lequel il avait joué un si grand rôle. A cette fougueuse activité, qui semblait être son élément, il fit succéder une vie paisible et tranquille ; s'établit à la Jamaïque, où il fut porté aux plus brillans emplois ; et il y jouit dans une parfaite sécurité de ces richesses qui avaient coûté tant de larmes et de sang à ses malheureuses victimes, mais qui ne coûtèrent pas un remords à son cœur impitoyable.

CHAPITRE IX.

Comme les rapports politiques entre la France et l'Espagne étaient tout-à-fait différens de ceux qui existaient entre l'Espagne et l'Angleterre, et que d'ailleurs les Français étaient en guerre avec la Hollande, les Flibustiers, ceux d'entr'eux surtout qui étaient anglais et qui formaient le plus grand nombre, pouvaient encore, en dépit des défenses de toutes les cours de l'Europe, se livrer en assurance à leurs pirateries, en les mettant tour-à-tour, suivant les conjonctures, sous la protection des diverses puissances. Parmi leurs nouveaux chefs se distinguèrent surtout *Sharp*, *Harris* et *Sawkins*. A l'exemple des autres brigands de leur classe, ils prirent des vaisseaux, pillèrent des villes insulaires, opérèrent des débarquemens, et pénétrèrent même fort avant dans l'intérieur des terres.

Au mois d'avril 1680, trois cent trente-un de ces forbans abordèrent sur la côte de Darien; et après une marche de douze jours, aussi pénible que dangereuse, tantôt par terre, tantôt en suivant avec soixante-huit canots le cours des rivières, marche pendant laquelle ils n'éprou-

vèrent que des pertes très-modiques, ils arrivèrent à la ville de Santa-Maria, voisine des montagnes qui passent pour contenir les plus riches mines d'or de toute l'Amérique. Cette expédition s'opéra sous la conduite d'un gros d'Indiens, avec lesquels se trouvait un chef qui prenait le titre de roi, et qui était fort aigri contre les Espagnols. Elle ne produisit au reste qu'un très-modique butin. Trois jours avant l'arrivée des Flibustiers, trois cents livres pesant, c'est-à-dire, tout ce qu'il y avait en or dans la ville, avaient été transportés dans celle de Panama, réduite en cendres dix ans auparavant, mais rebâtie depuis cette époque; et les habitans en s'enfuyant avaient emporté avec eux dans les bois tout ce que leur cité, d'ailleurs médiocrement peuplée, pouvait contenir de précieux. Aussi les Flibustiers ne s'y arrêtèrent-ils pas plus de deux jours. Ils brûlèrent le fort et la ville; ils s'embarquèrent à bord de trente-cinq canots, et redescendirent le fleuve pour aller faire encore une visite à Panama. Le soi-disant roi, dont nous avons parlé plus haut et quelques autres Indiens, dans un accès de haine contre les Espagnols, avaient consenti à les y accompagner et même à leur servir de guides.

La grande calamité qui avait frappé cette ville par la main de Morgan et de ses Flibustiers, avait été à quelques égards avantageuse pour ses habitans, qui, par l'activité de

leurs spéculations commerciales, avaient en peu de tems réparé leurs pertes. On l'avait rebâtie, mais à quatre lieues plus loin, vers l'occident. Sa nouvelle position était plus favorable que l'ancienne, son port meilleur. L'eau douce y était en plus grande abondance, attendu qu'elle se trouvait à l'embouchure du Rio-Grande, rivière remarquable par sa largeur et son importance, qui, en cet endroit, se jetait dans la mer du Sud, et pouvait faire arriver même les plus grands vaisseaux jusques sous les murs de la nouvelle ville. Elle était d'ailleurs beaucoup plus étendue et mieux fortifiée que l'ancienne. Dans celle-ci le plus grand nombre des maisons était de bois de cèdre. Presque toutes les nouvelles étaient de pierre et à plusieurs étages. On s'était aussi occupé de la reconstruction des huit églises; mais, elle n'était pas encore achevée, parce que les plans sur lesquels on les rebâtissait étaient d'une architecture fort recherchée. La nouvelle ville avait un mille et demi anglais de long, et un peu plus d'un mille de large. Beaucoup de pauvres gens habitaient cependant encore au milieu des ruines de l'ancienne, où la cathédrale avec son grand dôme avait échappé aux ravages de l'incendie.

Les Flibustiers eurent beaucoup à souffrir dans le trajet qu'ils entreprirent par eau. Ils furent quelques jours de suite à manquer tota-

lement d'eau douce et de subsistances. Tantôt des torrens de pluie se précipitaient sur eux; tantôt ils étaient couverts de vagues énormes, contre lesquelles rien ne les abritait; car dans leurs embarcations ils étaient entièrement exposés aux injures de l'air. Tantôt leurs canots qui, sur une longueur de vingt pieds, n'avaient qu'un pied et demi de large étaient violemment poussés à travers les flots agités, tantôt submergés par les lames; en sorte que ces pirates perdirent tous leurs effets, et que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils purent sauver leur vie en se jetant à la nage. Le point de réunion de toute la flotille, commandée par Sawkins, était l'île de Chepillo, à sept lieues marines de Panama, où enfin arrivèrent tous les canots, en même-tems que deux bâtimens à rames qu'ils avaient enlevés aux Espagnols. Cependant ils furent devancés par un vaisseau qui cingla à pleines voiles vers la ville dont ils méditaient l'attaque et le pillage. Tous leurs efforts pour l'atteindre furent inutiles; et ils ne doutaient plus qu'on ne fût informé à l'avance de leur prochaine arrivée. Ils renoncèrent dès-lors à l'espérance de surprendre Panama et de l'emporter d'assaut; espérance qui d'ailleurs ne pouvait que paraître extravagante, d'après la faiblesse de leurs équipages et de leurs moyens d'attaque. Ils s'attendaient à tirer un grand parti du désordre qui devait régner dans une ville

qu'on était occupé à rebâtir, et dont ils supposaient que la reconstruction était très-peu avancée. Ils s'étaient aparemment flattés, contre toute vraisemblance, que les Espagnols n'auraient pas pris, à tout hasard, des mesures pour mettre leur nouvelle ville à l'abri de ces pirateries qui leur avaient, dix ans auparavant, causé de si cruels dommages. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'à moins de vouloir se livrer de gaieté de cœur à leurs ennemis, ils devaient renoncer à toute idée de piller la ville, ou même de tenter un débarquement. Ils bornèrent donc leurs projets à celui de s'emparer de tous les navires qu'ils pourraient trouver dans ces parages, et à se rendre maîtres de la mer ; ce qui même ne laissait pas d'être très-difficile à la vue des forces navales que les Espagnols tenaient rassemblées.

Conformément à ce nouveau plan, ils ramèrent toute la nuit, malgré la pluie qui continuait à tomber en abondance ; et ils arrivèrent avant le lever du soleil à la vue de Panama. Cinq grands vaisseaux et trois petits, qui avaient été armés et équipés tout exprès pour être opposés aux incursions des pirates, étaient mouillés près de l'île Périco, à deux lieues marines de la ville, où on avait construit des magasins et divers édifices destinés au commerce. Les trois petits vaisseaux de guerre étaient prêts à mettre à la voile. Ils étaient sous

les ordres de *Don Jacinto de Barahona*, amiral en chef dans la mer du Sud, qui se trouvait présent alors et dont le vaisseau était monté par quatre-vingt-six biscayens, c'est-à-dire, par des hommes que l'on regardait, et que l'on regarde encore comme les meilleurs marins et les meilleurs soldats de toute la monarchie espagnole. Cet équipage était entièrement composé de volontaires qui voulaient faire preuve de courage. Celui du second vaisseau, commandé par *Don Francisco de Peralta* consistait en soixante et dix-sept nègres. Le troisième, aux ordres de *Don Diego de Caravaxal*, avait à bord soixante-cinq mulâtres. Ces trois commandans s'étaient déja fait connaître par des actes de valeur; et ils avaient reçu de leur gouvernement l'ordre formel de ne faire grace à aucun Flibustier.

Aussitôt qu'ils aperçurent les canots des pirates, qui naviguaient séparément à quelque distance les uns des autres, ils se mirent en mouvement et cinglèrent droit sur eux. Cinq de ces canots et un bâtiment à rames se trouvaient ensemble. Tout leur équipage consistait en soixante-huit hommes, qui étaient extrêmement affaiblis par la peine qu'ils avaient eue à ramer toute la nuit par un gros tems. C'était le cas de ne pas leur laisser le loisir de se refaire de leurs fatigues; et leurs ennemis ne pouvaient trouver un moment plus favorable pour les

attaquer. Le vaisseau, monté par les mulâtres, commença le combat, et chercha à couler bas les canots qui s'avançaient à lui ; il ne put y réussir. Cinq Flibustiers seulement périrent sous le feu de son artillerie. Sur ces entrefaites arriva le vaisseau amiral. Le combat devenait prodigieusement inégal. Mais l'adresse particulière avec laquelle ces forbans tiraient, et leur extrême intrépidité compensèrent leurs désavantages. Leurs coups, parfaitement ajustés, couvrirent de morts le pont des vaisseaux espagnols. Ils les dirigèrent surtout contre la frégate de l'amiral ; car ils avaient sagement calculé que l'issue du combat dépendrait du sort de ce bâtiment. Chaque homme qui allait se placer au gouvernail était sûr d'y recevoir le coup mortel la minute d'après. Le vaisseau des mulâtres essaya de venir au secours de l'amiral ; mais les canots se mirent à la traverse ; et comme la violence du vent leur rendait l'abordage impossible, ils réparèrent ce contre-tems en faisant pleuvoir une grêle de balles sur l'équipage. Ce fut avec un plein succès. En peu de tems le vaisseau des mulâtres avait perdu tant de monde qu'il n'y restait plus assez de bras pour le diriger. Don Diego, son commandant, fut donc forcé de quitter le champ de bataille, et de s'enfuir à pleines voiles. Le vaisseau amiral se trouva ainsi abandonné à lui-même. Les Flibustiers l'entourent de leurs

canots, poussent leurs cris de guerre, avant-coureurs de la mort. Ils exhortent à différentes reprises les biscayens à se rendre, en leur promettant de leur faire grace de la vie. La valeur opiniâtre repousse leurs offres injurieuses. Le combat continue avec un redoublement d'acharnement. Plus des deux tiers de la garnison du vaisseau tombent sous les coups des forbans. La plupart de ceux qui leur survivent sont blessés. Enfin l'amiral lui-même est tué, ainsi que le chef des pilotes. Le reste de l'équipage demande grace. Les Flibustiers montent sur le vaisseau et y font porter promptement tous leurs blessés.

Il leur restait encore le vaisseau nègre à réduire. Son commandant, Don Francisco de Peralta, avait vigoureusement repoussé les attaques du capitaine Sawkins. Trois fois celui-ci avait tenté l'abordage; trois fois il avait été forcé de lâcher prise. Deux canots viennent l'appuyer; et le vaisseau se voit entouré de tous côtés et essuie le feu d'une mousqueterie, dont les coups sont tous dirigés contre le pont, et qui produit des ravages de plus d'un genre. Un baril de poudre saute en l'air. La force de l'explosion lance dans la mer un grand nombre de nègres; plusieurs autres sont étouffés par la flamme. Peralta n'en continue pas moins à se défendre. Mais quelques autres barils de poudre éclatent encore, et jettent parmi les

nègres un désordre, dont les Flibustiers sont habiles à profiter. En peu de minutes, ils escaladent le bâtiment. Ils sont effrayés eux-mêmes du spectacle qu'il offre à leurs yeux. Le sang coulait par torrens de ce pont où étaient entassés les cadavres. Il n'y avait pas un seul homme de tout l'équipage qui ne fût, ou tué, ou grièvement blessé, ou brûlé. La peau noire des nègres faisait un contraste horrible avec les parties de leur corps, où la force de la poudre avait arraché les chairs et mis leurs os à nu. A bord du vaisseau amiral, on ne trouva plus que vingt-cinq hommes en vie, de quatre-vingt-six dont son équipage était composé; encore sur ces vingt-cinq hommes y en avait-il dix-sept avec de graves blessures, et cinq seulement en état de manier leurs armes.

Ce terrible combat avait duré près de neuf heures; et à raison du nombre des combattans, c'était le plus sanglant que les Flibustiers eussent jamais livré. Ils avaient eux-mêmes payé cher leur succès. Vingt-huit seulement sur soixante-huit étaient encore sains et saufs. Ils avaient dix-huit morts et vingt-deux blessés. Parmi les morts celui qui, avec raison, excita leurs plus vifs regrets, fut le capitaine Harris, anglais, natif du comté de Kent. Il avait reçu un coup de feu qui lui avait traversé les deux jambes, en emportant les chairs, jusqu'à l'os; et cependant, malgré le sang qui ruisselait de ses deux

affreuses blessures, il eut encore la force de grimper sur le vaisseau ennemi, à bord duquel il expira peu après. De pareils actes de fermeté et de courage honoreraient des héros combattans pour leur patrie, animés du noble sentiment de la gloire. On regrette d'avoir à les admirer chez des brigands mus par la seule avidité du butin, ou tout au plus par la soif d'une effrayante renommée.

Les Flibustiers ne s'endormirent pas dans le sein de leur victoire. Sans perdre de tems, ils firent voile vers l'île de Perico, où ils s'emparèrent des cinq autres bâtimens espagnols, plus grands que ceux qu'ils venaient d'emporter; et ils n'éprouvèrent pas beaucoup de résistance; car on en avait enlevé tous les équipages pour les envoyer au secours des trois vaisseaux qui devaient seuls faire tête aux pirates. *La Santissima Trinidad*, le plus fort des cinq, était entièrement abandonnée, et les flammes la dévoraient. Les Espagnols avaient cumulé les moyens de détruire plus sûrement ce vaisseau. Ils y avaient mis le feu et l'avaient percé d'outre en outre. Les Flibustiers arrivèrent encore à tems pour le sauver. Ils parvinrent à éteindre le feu et à boucher l'ouverture qui allait le faire couler bas; ensuite ils y déposèrent tous leurs prisonniers. Le vaisseau était de quatre cents tonneaux; et son chargement consistait en vins, sucre, peaux et savon. Le second était chargé

de fer ; le troisième de sucre ; le quatrième de farine ; le cinquième était sur son lest.

Les Flibustiers se contentèrent de ce butin et n'entreprirent rien pour cette fois contre Panama où, sans compter les habitans qu'ils devaient s'attendre à trouver sous les armes, il y avait une garnison de quatorze cents hommes de troupes réglées. Croirait-on que, malgré l'extrême infériorité de leur nombre, ils voulaient au moins tenter un débarquement? La division qui éclata parmi eux fit avorter ce téméraire projet. Nous avons dit plus haut que soixante-huit hommes seulement avaient pris part au dernier combat. Les autres canots, ainsi que le plus grand des bâtimens à rames, étaient arrivés lorsqu'il n'était plus tems. On attribua ce retard à l'un des capitaines qui était resté en arrière, et on lui reprocha son manque de courage. Il fut violemment blessé de cette inculpation fondée ou non ; il se sépara de la société et persuada à soixante-dix autres de suivre son exemple. Ils prirent le plus petit des vaisseaux capturés et un des bâtimens à rames et dirigèrent leur course vers la rivière de Santa-Maria. Le roi de la côte de Darien voulut les accompagner. Il prit congé du corps principal des Flibustiers en recommandant à ceux qui restaient dans les eaux de Panama, l'anéantissement total de leurs ennemis communs et en leur laissant son fils et son neveu

comme des gages de son amitié et des coopérateurs à l'exécution de cette entreprise.

Sawkins se trouva ainsi le commandant en chef de ces Flibustiers, qui ne demeurèrent plus que dix jours auprès de Panama, et firent ensuite voile vers une île voisine, celle de Taroga, de laquelle ils pouvaient encore apercevoir tous les vaisseaux qui se dirigeaient vers ce port. C'est là qu'ils reçurent la visite de plusieurs marchands de Panama qui oubliant leur juste ressentiment contre les auteurs des maux de leur patrie, venaient traiter avec eux comme ils l'eussent fait avec de bons voisins. Ils leur vendirent toutes les choses dont ils avaient besoin, et rachetèrent d'eux les cargaisons des vaisseaux capturés, ainsi que les nègres à deux cents piastres par tête. Ils reçurent aussi un message du gouverneur de Panama qui leur faisait demander qui ils étaient et quel était le motif de leur arrivée. Sawkins répondit: « qu'ils » étaient anglais et qu'ils étaient venus pour » donner des secours au roi de Darien, le » souverain légitime du pays; qu'on avait vu » ce qu'ils pouvaient faire, et que les Espagnols » n'avaient qu'à prévoir ce dont ils étaient » menacés, d'après l'anéantissement de tous » leurs vaisseaux de guerre par une poignée » de Flibustiers; que si l'on desirait mettre un » terme aux hostilités, les Espagnols devaient » promettre de ne plus opprimer les Indiens, mais

» mais de leur laisser une entière liberté; qu'ils
» devaient en outre payer une contribution,
» savoir cinq cents piastres pour chacun de leurs
» combattans et mille pour chaque comman-
» dant; que si l'on ne se soumettait pas à ces
» conditions, ils resteraient et feraient tout le
» mal qu'il leur serait possible. »

Au milieu de tant de violences en actions, comme en propos, il se passa un petit fait qui laisse reposer un instant l'indignation et prouve que ces brigands n'étaient pas toujours inaccessibles aux sentimens de bienveillance. Sawkins apprit des marchands arrivés de Panama, que l'ancien évêque de Santa-Martha qui, quatre ans auparavant avait été son prisonnier, était l'évêque actuel de Panama. Il avait conçu beaucoup d'estime pour ce prélat, et il voulut lui en donner un témoignage en lui envoyant deux pains de sucre qui faisaient partie du butin. L'évêque accepta ce présent et y répondit par celui d'un anneau d'or. Mais en même tems il arriva un second message du gouverneur qui portait : « que puisqu'ils étaient Anglais, il
» desirait savoir au nom de qui ils avaient
» entrepris leur expédition et à qui il devait
» se plaindre des graves dommages dont ils
» étaient les auteurs. » La réponse de Sawkins fut courte et énergique : « Nos corps de
» troupes, lui fit-il dire, ne sont pas encore
» tous rassemblés. Dès qu'ils le seront, nous

» irons à Panama, et nous ferons connaître nos
» pleins-pouvoirs par la bouche de nos canons,
» et on pourra les lire très-clairement à la
» lueur des flammes. »

Plusieurs vaisseaux qui naviguaient avec sécurité dans ces mers ordinairement si paisibles, tombèrent entre les mains des Flibustiers; un entr'autres qui avait à bord deux mille tonneaux de vin, cinquante barils de poudre et cinquante-une mille piastres en numéraire, destinées pour la solde de la garnison de Panama. Ils apprirent qu'un autre vaisseau, venant de Lima avec cent mille piastres, devait arriver dans dix à douze jours par la même route. Quelque séduisante que fût cette proie, qui semblait ne pouvoir leur échapper, et quoiqu'il y eût de grandes espérances d'obtenir ou d'arracher de la ville de Panama de fortes sommes par voie de capitulation, cependant le manque de vivres frais indisposa tellement les Flibustiers, qu'ils furent sourds à toutes les représentations de leurs chefs. Sawkins fut donc obligé d'abandonner Taroga et de faire voile vers l'île d'Otoca, où on trouva un grand nombre d'oiseaux, de cochons et autres subsistances : mais cet avantage fut chèrement payé. Deux canots périrent dans ce trajet et avec eux vingt-deux hommes qui furent engloutis dans les flots.

Bientôt après la flotille mouilla près de Cayboa, une des îles fameuses par la pêche des

perles. C'est là que Sawkins choisit dans son corps soixante hommes avec lesquels il se proposait d'attaquer la ville de Puebla-Nueba, éloignée de huit lieues marines. Mais les habitans s'étaient préparés à les recevoir. L'entreprise échoua et coûta la vie à Sawkins.

La mort de ce chef, pour lequel toute la société des Flibustiers avait une grande affection, entraîna une nouvelle scission parmi eux. Une portion de ces pirates se sépara du reste de la troupe et choisit le capitaine Sharp pour son commandant. Celui-ci convoqua aussitôt tout le corps des Flibustiers à bord du plus grand vaisseau, et les invita à déclarer s'ils voulaient s'en retourner ou demeurer dans la mer du Sud et se décider à l'exécution de leur ancien plan. Dans le cas qu'ils voulussent prendre ce second parti, il se proposait de passer par le détroit de Magellan et de faire ainsi le tour de toute l'Amérique méridionale. Il ajouta à cette proposition qu'ils pouvaient compter sur un butin de mille livres sterlings pour chacun d'eux. La plupart des Flibustiers opinaient intérieurement pour le retour le plus prompt; mais ils ne pouvaient l'effectuer qu'en voyageant en grande partie par terre, à travers des peuplades sauvages, et par une saison pluvieuse qui avait dans ces régions les plus graves inconvéniens; et cette route en général leur offrait une perspective effrayante de fatigues et de dangers sans

gloire et surtout sans profit. Néanmoins soixante-trois hommes, manquant à la promesse solemnelle qu'ils avaient faite de ne pas se séparer des autres, se déterminèrent à ce voyage pour lequel ils prirent pour guides le fils du roi de Darien et les autres Indiens qui avaient fait cause commune avec les Flibustiers. On leur donna un vaisseau et des vivres en abondance; et ils partirent vers la fin de 1680.

Quant à Sharp, il fit voile de son côté avec deux bâtimens et les Flibustiers qui lui étaient restés fidelles, vers l'île déserte de la Gorgona, située au quatrième degré de latitude septentrionale près la côte de Popayan. Il s'y arrêta quelque tems pour faire réparer les avaries de son vaisseau principal. Ensuite il poursuivit sa navigation en passant devant l'île del Gallo au Sud-Ouest et à quelques lieues de la précédente, la terre de San-Iago, celle de San-Mateo, les caps San-Francisco et Passao qui sont séparés par l'équateur; de là près du port de Manta et de l'île de la Plata (ou d'Argent) à très-peu de distance de la côte de Guayaquil. Cette île avait été ainsi nommée par le grand navigateur anglais Drake, qui, y ayant relâché, partagea entre ses compagnons le butin qu'il avait fait sur les Espagnols. Dans ce partage on n'avait pas pris la peine de compter les morceaux de métal précieux; on remplissait d'argent de grandes cruches que l'on distribuait

entre les copartageans. A l'époque où Sharp parut dans ces parages, c'est-à-dire, vers la fin du dix-septième siècle, les Espagnols parlaient encore avec étonnement de cette fameuse expédition des Anglais, dont les résultats étaient parvenus jusqu'à eux, fort exagérés par la tradition. Ils prétendaient que le vaisseau de Drake, quoique d'une grande capacité, ne pouvait porter la prodigieuse quantité d'argent dont il s'était chargé, et qu'il avait été obligé d'en jeter une grande partie dans la mer.

Voici quel était le plan de Sharp. Sous la conduite d'un vieux nègre qui connaissait la côte, il devait aller à Arica, ville du Pérou, située vers le dix-huitième degré de latitude méridionale et qui servait d'entrepôt à tout l'or qu'on extrayait du Potosi, de Chuquisaca et des autres mines que renfermaient les montagnes voisines. De l'île de la Plata où il avait relâché, on apercevait, à quelque distance, la ville de Guayaquil, peuplade très-opulente, contenant environ cinq cents maisons et où était le port de la grande ville de Quito. Les Flibustiers commencèrent par s'emparer de plusieurs vaisseaux espagnols. Ils en enlevèrent tous les objets de quelque prix et laissèrent ensuite aux prisonniers la faculté d'aller où ils voudraient. Ils se bornèrent à emmener les nobles et les officiers de marine qui tombèrent entre leurs mains; mais ils les traitèrent avec

beaucoup de ménagemens. Ils avaient gardé constamment avec eux le capitaine Peralta, fait prisonnier au combat de Panama. Ils s'en faisaient accompagner par-tout en l'obligeant de partager leurs fatigues et leurs dangers, et en lui arrachant sans doute d'utiles renseignemens.

Cependant le tems devint mauvais et l'eau commença à manquer. Il s'éleva des tempêtes qui forcèrent les vaisseaux de s'éloigner de la terre; et lorsqu'ils tentèrent de s'en rapprocher, l'escarpement du rivage les empêchait d'aborder. Pour comble de contrariétés, tout le pays était préparé à l'arrivée des Flibustiers, leurs canots couraient risque de se briser contre les rocs battus par les orages; et le moindre inconvénient qu'ils eussent à éprouver, c'était qu'il leur était impossible d'empêcher leurs armes et leurs munitions de se mouiller. Le manque d'eau s'accrut enfin à tel point que chacun d'eux ne put avoir que deux tasses de thé par jour. Dès-lors le tumulte et la sédition se mirent parmi les équipages, et il devint très-difficile de les contenir. Quoiqu'ils ne se trouvassent plus qu'à six lieues marines d'Arica, il leur était absolument impossible d'y aborder. Ils parvinrent cependant à entrer dans la baie d'Ylo au Nord-Ouest d'Arica, vers le dix-septième degré de latitude méridionale. Ils y débarquèrent, prirent d'assaut et pillèrent la ville de ce nom. Ils ne voulurent pas se hasarder à

s'éloigner de la côte pour pénétrer dans le pays; car ils voyaient tous les côteaux circonvoisins occupés par les Espagnols qui étaient accourus de l'intérieur de leurs provinces, et dont le nombre s'augmentait sans cesse.

Que leur restait-il à faire? éviter un engagement qui pouvait avoir des suites fâcheuses; profiter de ce débarquement pour se pourvoir à la hâte de ce qui leur manquait: c'est ce qu'ils firent. Ils remplirent leurs barriques d'eau, rassemblèrent de grandes provisions de sucre, d'huile, de fruits, de légumes, se rembarquèrent pendant la nuit, et remirent aussitôt à la voile. Ils allèrent ensuite aborder à la Serena, ville qui avait huit églises et quatre couvens, et qui pouvait leur offrir quelque espoir de butin; mais le plan des pirates échoua en grande partie. Les habitans, qui avaient été prévenus à tems, s'étaient enfuis avec leurs effets les plus précieux. Le peu qui restait fut pillé sans que les Flibustiers éprouvassent la moindre résistance. Cependant les Espagnols, qui craignaient que leur ville ne fût brûlée, leur envoyèrent un trompette pour leur offrir une rançon. La proposition ne pouvait que convenir aux Flibustiers qui ne portaient pas leurs espérances plus loin. On fut bientôt d'accord. La somme fut fixée à quatre-vingt-quinze mille piastres; mais le paiement éprouva quelques délais. Les Espagnols, dont le courage s'était ranimé, se

flattèrent de pouvoir sauver la rançon à laquelle ils avaient consenti et cherchèrent à gagner du tems. Ils lâchèrent une écluse pour essayer de noyer les Flibustiers. La tentative manqua tout-à-fait et ne fit que provoquer le ressentiment des Flibustiers, qui mirent aussitôt le feu à la ville.

Dans le même tems ils couraient un autre danger bien plus grave, auquel ils n'échappèrent que par leur extrême activité. Les Espagnols avaient conçu l'idée de brûler le vaisseau des pirates. Un d'eux, pendant la nuit, se plaça sur une peau de cheval empaillée et nagea ainsi jusqu'au bâtiment. Il enfonça du soufre et d'autres matières combustibles dans les jointures et entre les pièces du gouvernail, et y mit le feu. Le vaisseau se remplit bientôt de fumée; le gouvernail déja commençait à brûler lorsque les Flibustiers qui étaient restés à bord découvrirent la cause de l'incendie, et parvinrent à l'éteindre avant qu'il eût fait des progrès.

Cet incident qui aurait pu porter les farouches Flibustiers à de nouvelles violences, produisit un effet tout contraire. Ils craignirent que le malheureux capitaine Peralta, dont l'humeur devenait chaque jour plus sombre, et les autres prisonniers, dans un accès de désespoir, ne tentassent avec plus de succès ce qui avait mal réussi à leurs compatriotes; ils crurent plus sûr de se débarrasser de ces dangereux hôtes et les mirent tous en liberté.

Ils firent ensuite voile vers cette île devenue célèbre par le voyage de l'amiral Anson, celle de Juan-Fernandez. C'est là qu'éclata le mécontentement qui régnait depuis longtems parmi eux. Il en résulta une véritable émeute. Ils déclarèrent à leur chef Sharp qu'ils ne voulaient plus lui obéir, et choisirent un nouveau commandant nommé *Watling*. Enfin, après avoir erré en différens sens, plus ou moins loin des côtes de l'Amérique méridionale, ils abordèrent à Arica au mois de juin 1680. Cette ville avait une garnison de neuf cents soldats, auxquels étaient venus depuis peu se joindre quatre cents hommes envoyés de Lima, capitale du Pérou, distante d'Arica d'environ cent cinquante lieues. Trois cents hommes, pris sur ce corps auxiliaire, avaient été placés dans le fort. Watling laissa une partie des siens à bord de ses bâtimens, n'en prit que quatre-vingt-douze avec lui, et marcha sur la ville. Les Espagnols s'avancèrent à sa rencontre. Il s'engagea un combat sanglant qui se termina comme à l'ordinaire. Les Flibustiers, vainqueurs malgré leur petit nombre, se précipitèrent dans la ville, et quoique le soin de la conserver et celui de garder les prisonniers qu'ils avaient faits dussent appeler toute leur vigilance, ils eurent la témérité d'attaquer le fort; mais ils eurent lieu de s'en repentir. Ils éprouvèrent une vigoureuse résistance.

Dans l'intervalle les Espagnols défaits s'étaient ralliés ; et pénétrant en masse dans la ville, prirent les Flibustiers par derrière, les forcèrent de renoncer à l'attaque du fort et de soutenir un nouveau combat dans l'enceinte même des murailles. Mais le nombre de leurs adversaires s'augmentait à chaque minute, et ils se battaient d'ailleurs avec le plus grand acharnement. Les Flibustiers avaient déja beaucoup perdu des leurs. Leur nouveau chef Watling et quelques-uns de leurs principaux hommes de mer étaient du nombre des morts. D'autres avaient été faits prisonniers. Les Espagnols semblaient ne respirer que la vengeance contre les cruels ennemis de leur nation. Il y avait trop d'infériorité du côté des Flibustiers pour qu'ils pussent conserver quelque espoir de succès. Ils s'étaient remis sous le commandement de leur ancien chef Sharp. Ils le prièrent de donner l'ordre de la retraite. Cette mesure était d'autant plus urgente qu'ils souffraient extrêmement de la soif, qu'ils n'avaient rien mangé de tout le jour et que leurs forces étaient épuisées. Sharp eut une peine infinie à céder à leurs instances. Aucun danger ne pouvait l'effrayer ; et il était révolté de l'idée de laisser plusieurs de ses compagnons d'armes dans la captivité. Ce n'était ni l'amour du butin, ni celui d'une vaine gloire, ni même le sentiment exalté de l'honneur qui motivait sa répugnance ; elle

tenait uniquement à ce dévouement pour ses frères d'armes qui était pour chacun des membres de la corporation le plus impérieux des devoirs. Il fallut cependant bien se déterminer à sauver ce qui restait encore de combattans. Ils se retirèrent enfin de la ville; mais ce ne fut qu'en se frayant, à force de valeur, une route sanglante à travers leurs ennemis acharnés. Ils avaient perdu vingt-huit des leurs tant tués que prisonniers, et ils en traînèrent avec eux dix-huit grièvement blessés. Ils éprouvèrent en même tems une perte qui leur fut extrêmement sensible. Ils furent obligés de se séparer de trois de leurs chirurgiens de vaisseau, qui se trouvèrent tellement pris de vin qu'il leur fut impossible de les emmener.

Dans leur retraite, ils furent poursuivis par les Espagnols jusqu'en pleine campagne; mais libres alors de leurs mouvemens, ils se formèrent en corps, et prirent des mesures défensives qui ôtèrent à l'ennemi l'envie de renouveler le combat. Vers la nuit ils regagnèrent leurs vaisseaux, et remirent à la voile.

Ils dirigèrent leur course vers le golfe de Nicoya. Là leur corps éprouva une nouvelle diminution. Quarante-sept hommes s'en séparèrent pour tenter de débarquer et d'arriver par terre aux rivages de la mer opposée. Le reste de leur troupe continua ses pirateries; mais auparavant, pour assurer le succès de leurs

futures entreprises, ils s'engagèrent solemnellement à rester réunis. Bientôt après ils prirent un vaisseau espagnol qui faisait voile vers Panama, et qui, outre une grande quantité de marchandises, portait trente-sept mille piastres. Un second, dont la cargaison était encore plus riche, mais où il y avait moins de numéraire, tomba ensuite entre leurs mains. Cette prise satisfaisait un de leurs goûts dominans. Ils y trouvèrent six cent vingt tonneaux de vin et d'eau de vie. Son équipage, composé de quarante hommes voulut d'abord se défendre ; mais les Flibustiers, pour le mettre bientôt hors de combat, recoururent au moyen terrible qui, avec leur dextérité, ne manquait jamais son effet. Ils dirigèrent leurs coups contre les commandans. Le capitaine et le pilote furent tués ; le reste se rendit aussitôt. Les prisonniers que firent les pirates furent sur-le-champ mis en liberté. On apprit par eux que ceux de leurs camarades qui les avaient quittés n'avaient pu se faire jour que les armes à la main, à travers les pays qu'ils avaient parcourus ; que le vice-roi du Pérou avait fait trancher la tête à l'amiral espagnol, Ponce, pour n'avoir pas cherché et exterminé les Flibustiers pendant leur séjour dans l'île de la Gorgona.

Ceux qui continuaient à naviguer ne pouvaient plus espérer que leurs débarquemens leur produisissent de riches captures. Ils étaient

en trop petit nombre, et tout le long de la côte on était sur ses gardes. Ils convinrent donc unanimement de renoncer à toutes tentatives ultérieures, de traverser le détroit de Magellan, et de faire ensuite voile soit vers l'Angleterre, soit vers les îles anglaises des Indes occidentales.

Cette navigation fut malheureuse. Les Flibustiers eurent à lutter contre les plus violentes tempêtes, ne purent trouver l'entrée du détroit, et furent poussés vers le pôle, dans des mers inconnues, où à chaque instant ils avaient à craindre de se briser contre les écueils, ou d'échouer contre les bancs de sable. L'aspect de leur riche butin faisait toute leur consolation dans cette situation périlleuse. Leur seul passe-tems était d'en faire la revue, d'en commencer le partage. Ils divisèrent d'abord entre eux l'or et l'argent, tant en lingots que monnoyé; ensuite les bijoux et autres meubles portatifs de quelque prix. Ils renvoyèrent à une époque plus heureuse la répartition du reste. Le lot de chacun des copartageans fut, dès ce moment, en métaux, meubles et bijoux, évalué à cinq cent quarante-huit piastres. Mais cette petite fortune, dont ils jouissaient en espérance, ne pouvait remédier à la pénurie qu'ils éprouvaient d'ailleurs. Ils étaient réduits à la plus misérable nourriture; ils manquaient entièrement de viande fraîche. Il leur restait cepen-

dant encore un cochon à bord, qu'ils conservaient depuis quelques mois pour un jour de fête. Ils le mangèrent enfin le jour de Noël 1680; et ce fut un véritable régal après de si longues privations. L'ennui obligeait souvent ces brigands de chercher dans le jeu quelque diversion. Plusieurs y trouvèrent la perte totale de ce qu'ils avaient acquis au prix de tant de peines et de dangers.

Enfin vers les derniers jours de janvier 1681, ils arrivèrent, à leur extrême satisfaction, dans les parages de la Barbade. Ils n'osèrent cependant aborder à cette île, parce qu'une frégate anglaise était mouillée dans son port, et qu'ils craignaient d'être arrêtés comme corsaires qui avaient fait la course sans lettres de marque, et traités par conséquent comme des pirates. Ils prirent donc le parti de faire voile vers Antigoa, où ils envoyèrent un canot pour acheter des vivres. Ils firent en même tems demander au gouverneur la permission de débarquer. Mais ils éprouvèrent un refus, et n'obtinrent que ce qui leur était rigoureusement nécessaire. Il leur fut ainsi impossible de vendre leur vaisseau ni aucune partie de leurs effets plus ou moins précieux. Ceux qui avaient perdu au jeu tout ce qu'ils possédaient, eurent à se féliciter de ces contrariétés. On leur céda le vaisseau convenablement pourvu, afin qu'ils pussent aller tenter d'autres aventures. Les autres, qui

formaient le plus grand nombre, se séparèrent de leurs camarades, forcés de chercher à faire encore fortune, et s'embarquèrent avec leur butin comme passagers pour l'Angleterre, où ils arrivèrent heureusement.

CHAPITRE X.

Les chapitres précédens ont prouvé suffisamment que les Flibustiers, quoiqu'ils eussent les mêmes principes, les mêmes mœurs, le même but, et que leur conduite fût assujettie aux mêmes règles, ne formaient cependant pas une association indissoluble, et n'avaient point d'unité dans leurs plans; que chacun de leurs corps se formait au hasard, et agissait pour son propre compte suivant les circonstances. Ce défaut d'ensemble, l'absence d'un chef qui présidât à tout, la diversité des caractères, qui tenait à celle des nations d'où venaient les Frères de la côte; ces causes réunies ont empêché qu'ils n'eussent une influence décisive sur les destinées des Indes occidentales. Quels effets prodigieux n'eussent pas produits ces hommes avec tant de courage, tant de patience à supporter les fatigues et les dangers, avec toutes leurs qualités guerrières et le bonheur

constant qui protégeait leurs expéditions, si un homme de génie leur eût servi de point de réunion, eût conduit systématiquement leurs entreprises, et eût fait de ces troupes éparses et mues par divers caprices, un corps compact et organisé, dont il eût été l'âme ! C'est ce qui leur manqua. Aussi leur histoire ne peut-elle guère être que ce qu'elle est, une collection de faits isolés, qui ne s'appuient pas mutuellement, qui n'ont souvent aucun rapport ensemble, dont chacun a un intérêt plus ou moins grand suivant le but qu'il doit atteindre, quelquefois suivant le caractère et la réputation du chef qui le dirige. Car, il faut l'avouer, ces chefs étaient des hommes qui, malgré leur perversité, avaient de ces qualités rares qui ne peuvent qu'éveiller l'attention des lecteurs pensans et sensibles, et que leur arracher une sorte d'intérêt, semblable à celui qu'on éprouve à la représentation d'une tragédie, où l'on espère, jusqu'au dénouement, le triomphe de la justice; espoir qui, il faut l'avouer, est assez souvent trompé dans l'histoire des Flibustiers.

Ce défaut de liaison empêche le narrateur de s'astreindre à l'ordre chronologique; il motivera, il excusera du moins le parti que nous prenons de renvoyer à la fin de cette histoire un récit qui eût dû trouver sa place ici, celui d'un fait qui est immédiatement postérieur à ceux que nous venons de raconter; d'une en-

treprise extraordinaire, tenant presque du prodige qui, faisant la clôture de cet ouvrage, la rendra plus piquante qu'elle n'eût pu l'être si nous nous fussions prescrit un assujettissement sévère à la chronologie. On peut d'ailleurs dire que l'époque brillante des Flibustiers finit à cette expédition romanesque par laquelle nous terminerons leur histoire.

La république des Flibustiers perdit successivement beaucoup de ce qui la caractérisait principalement, quoiqu'un grand nombre de demi-sauvages, qui n'avaient presque rien de commun avec les *Frères de la côte* tels qu'ils étaient originairement et dont se servaient surtout les gouverneurs français et anglais de Saint-Domingue et de la Jamaïque dans leurs luttes nationales, se soient approprié ce nom. C'est ainsi qu'en 1689 Cussy, gouverneur français de Saint-Domingue, soutenu par ses soi-disant *Flibustiers*, en même tems que par les vrais combattans de sa nation, entreprit une expédition contre *San Yago de los Caballeros.* C'était une ville appartenante à la partie espagnole de l'île Saint-Domingue, plus particulièrement appelée *Hispaniola.* Elle est située dans une presqu'île formée par la rivière d'Yague ou *Yaqui.* Quoiqu'elle fût très-forte par sa position, elle fut prise par un corps de mille

hommes ; et à la manière des vrais Flibustiers elle fut mise au pillage et brûlée. Ces violences, autorisées par un commandant royal, furent vengées bientôt après. Une flotte espagnole aborda à Saint-Domingue, y débarqua deux mille six cents hommes, auxquels s'en joignirent sept cents qui faisaient partie des troupes de l'île. Les Français ne pouvaient opposer à cette force que mille hommes, y compris leurs Flibustiers. Ils cherchèrent donc à se tenir sur la défensive, mais ne purent parvenir à éviter un combat très-sanglant, dans lequel les Espagnols remportèrent une victoire complète, et qui coûta la vie à Cussy lui-même.

C'était à de semblables affaires, où on combattait, non pas comme les Flibustiers pour le butin et sans reconnaître aucune autorité, mais d'après les ordres et pour les intérêts des puissances, c'était à cette destination que s'employaient des corps de vagabonds, qui, malgré leur dépendance, se glorifiaient de porter le nom de l'ancienne société; ce nom qui avait été longtems si redoutable; qui inspirait encore une sorte de terreur, et dont, pour cette raison, les commandans européens en Amérique étaient bien aise d'autoriser la conservation. Mais ces *Flibustiers* de seconde origine n'étaient plus que des instrumens de guerre aux ordres des cours d'Europe. On les embarquait sur des vaisseaux de roi, et dans toutes les occasions, les

gouverneurs des îles les employaient comme soldats aux opérations des puissances dans les Indes occidentales ; et ces évènemens militaires n'ont rien de commun avec la présente histoire si ce n'est que des soldats, sous le nom de Flibustiers, y figuraient parmi les combattans.

En 1697, l'amiral français baron de Pointis fit une expédition contre Carthagène avec une escadre de seize vaisseaux de guerre, auxquels se joignirent huit autres vaisseaux montés par six cent cinquante Flibustiers, que commandait, non pas un chef pris parmi eux, mais le gouverneur pour le roi, du Casse. Trois bâtimens dont l'équipage était composé de colons et deux où n'étaient employés que des nègres, firent aussi partie de cette expédition. Le tout formait une petite armée de cinq mille quatre cents hommes. Les Flibustiers donnèrent en cette occasion des preuves de leur valeur ordinaire, et emportèrent d'assaut le fort de Bocachica qui était très-bien fortifié. Les autres forts furent pris les uns après les autres ; et enfin, après un siége de trois semaines, où les Espagnols se défendirent avec beaucoup de courage et où les Français perdirent beaucoup de monde, la ville de Carthagène elle-même se rendit par capitulation.

A l'aparition de l'escadre française, toutes les femmes riches avaient pris la fuite avec leurs effets précieux. Il y en eut pour la charge

de cent vingt-huit mulets qu'on emmena à quarante lieues dans l'intérieur du pays. On trouva cependant encore à Carthagène un butin immense, consistant en métaux, soit travaillés, soit monnoyés, bijoux et marchandises transportables. Le tout fut évalué à quarante millions de livres, sans compter ce que s'approprièrent clandestinement les principaux officiers français dont chacun, indépendamment de sa part du butin général, embarqua pour la valeur de deux cent mille piastres, fruit de son pillage particulier. Encore y eut-il beaucoup d'autres choses qui ne furent pas comptées parmi les profits du butin; tels furent surtout quelques centaines de canons, dont les meilleurs, au nombre de quatre-vingt-six, furent mis à bord des vaisseaux.

Les vainqueurs s'abandonnèrent aux plus affreux excès; et quoique le plus grand nombre fût de soldats royaux, conduits par des commandans royaux, ils ne se conduisirent pas avec moins de férocité que les Flibustiers. Il n'y eut pas de crimes qu'ils se fissent scrupule de commettre, pas d'horreurs qu'ils ne se permissent. La capitulation fut violée; les églises furent profanées; les reliques, objets de la vénération des fidèles, furent arrachées de leurs châsses, et foulées aux pieds; les moines mis à la torture, les jeunes filles entièrement déshabillées et violées sur les autels même. L'humanité eut

aussi ses outrages à éprouver. Il y avait à l'hôpital un grand nombre de malades. Sous prétexte d'éviter la contagion du mal dont on les supposait atteints, ils furent privés de tout secours, livrés au désespoir du plus cruel abandon.

L'intention des Français était d'abord de se fixer à Carthagène, et d'y établir un commerce qui eût pu être extrêmement avantageux ; mais tout-à-coup une violente épidémie se déclara parmi eux et enleva tant d'hommes, soldats et gens de mer, qu'on commença à craindre de ne plus avoir le nombre de matelots nécessaires pour ramener les vaisseaux en Europe. Cette catastrophe détermina l'amiral Pointis à un prompt rembarquement, qui eut lieu quatre semaines après le siège; mais avant de l'effectuer, on mit le comble aux ravages qu'on venait d'exercer. On fit sauter les forts, et on détruisit tous les établissemens appartenans au commerce et à la navigation.

Les Flibustiers avaient essentiellement contribué à la prise de Carthagène; mais, comme il arrive toujours, leurs services devenus inutiles, furent bientôt oubliés ; et Pointis lui-même fut le premier à donner l'exemple des mauvais procédés à leur égard. Il les éloigna de la ville sous prétexte que les ennemis étaient en marche. Dans la réalité ce n'était que pour pouvoir sans eux disposer du butin tout à leur aise. Les Flibustiers revinrent sans

avoir rencontré un seul homme armé ; mais pour leur faire prendre le change, on se récrie à leur retour sur l'inutilité des recherches qu'on a faites dans les maisons en leur absence ; on leur refuse même de les admettre dans la ville. Alors leurs yeux se dessillent : ils sont furieux d'avoir été joués. Ils veulent attaquer les troupes royales qui étaient aux portes, et employer la force pour se les faire ouvrir. Pointis fut cependant assez prudent pour appaiser cet orage, en révoquant la défense qui les repoussait. Il fit plus, et pour achever de les gagner, il nomma commandant de Carthagène, le gouverneur de Saint-Domingue, du Casse, sous les ordres duquel ils se trouvaient et qu'ils affectionnaient beaucoup. En cette qualité, du Casse demanda compte des sommes qui avaient été recouvrées. Pointis s'y étant refusé, il s'élève une rixe entre les deux chefs. Du Casse se démet de sa place de commandant, exige qu'on lui rende sans délai tous les Flibustiers, colons et nègres, qu'il avait amenés de Saint-Domingue ; déclare que si on les lui refuse, il rend le général responsable de tous les préjudices que causera à la colonie la privation prolongée de ses forces. Effrayé de cette menace, trop heureux de se débarrasser de ces hommes turbulens dont il n'a plus besoin, Pointis consent au départ demandé. Il desirait seulement garder auprès de lui un certain

nombre de nègres, et le quart des Flibustiers qu'il espérait contenir plus facilement.

Cependant du Casse voyait avec douleur ses gens en proie à toutes sortes de maux. Non-seulement l'épidémie les dévorait, mais encore le manque total des secours pour les malades et les blessés, et même le défaut de subsistances les faisaient périr. Ceux qui étaient sains avaient pour toute nourriture la chair des chevaux, des chiens et des chats. Du Casse, toutefois, et ses Flibustiers contenaient leur dépit. Ils ne voulaient pas éclater avant que le butin eût été partagé. Enfin il fut enfermé dans des caisses pour être embarqué. Un violent murmure s'éleva à ce sujet de la part des membres de la société qui annonçaient la ferme résolution de s'opposer, même par la force, à l'embarquement. Ils finirent par y consentir sur les pressantes instances de du Casse, mais refusèrent de travailler à la démolition du fort avant le partage du butin. Lorsqu'il eut été mis en totalité à bord des vaisseaux, Pointis, qui jusques-là avait paru traitable, ne garde plus de ménagemens. Il ordonne que le butin sera réparti suivant ses caprices; et dans cette répartition les Flibutiers sont traités à l'égal des simples matelots. Au lieu de quelques millions, sur lesquels ils comptaient d'après l'évaluation qui avait été faite, on ne leur adjugea que quarante mille piastres. C'était à-la-fois

blesser leur orgueil par le mépris et tromper leur cupidité par l'injustice. Ils entrent en fureur. Ils se souviennent de leur ancien nom et de leur ancienne indépendance, rejettent avec dédain la part du butin qui leur est offerte, et se décident à attaquer le vaisseau de l'amiral commandant, qui naviguait seul. Du Casse n'épargna rien pour les en détourner. Toutes ses instances étaient inutiles. Ils allaient exécuter leur projet téméraire, et peut-être avec succès, lorsque l'un d'eux s'écria tout-à-coup: *Frères, nous avons tort de nous en prendre à ce chien. Il ne nous enlève rien du nôtre. Il a laissé notre part à Carthagène. C'est là qu'il faut que nous l'allions chercher.*

Cette proposition fut reçue avec enthousiasme. L'humeur sombre qui avait jusqu'alors régné parmi eux fit place à la plus grande sérénité. Tous leurs bâtimens virèrent aussitôt de bord; et bravant la contagion à laquelle ils venaient d'échapper et la disette, firent voile vers Carthagène. Du Casse qui se trouvait à bord d'une frégate du roi, et que le nouveau projet irritait violemment, s'adresse à Pointis, le presse de prendre au plutôt des mesures pour en empêcher l'exécution. Mais l'amiral était tombé malade ce jour-là même et avait remis le commandement au général de Levi, qui répondit aux instances de du Casse, qu'on devait faire pendre tous ces brigands, mais qu'il ne

ferait certainement pas courir après eux. Il ne restait plus d'autre ressource à du Casse que d'essayer ce que produirait un ordre accompagné d'instances par écrit. Il leur écrivit donc : « Qu'ils offensaient le plus grand roi du monde, » qui n'avait aucune part à l'injustice qu'ils » avaient éprouvée d'un de ses officiers ; qu'il » voulait porter lui-même leurs plaintes aux » pieds du trône, où il leur serait infailli- » blement fait justice ; mais qu'il fallait qu'ils » abandonnassent leur projet sur Carthagène ; » que si cependant ils persistaient à vouloir » l'exécuter, ils devaient réfléchir qu'ils le li- » vreraient à l'échafaud, lui, leur chef innocent » et qui leur était si attaché. »

Ces instances eussent pu toucher des hommes moins aigris que ne l'étaient les Flibustiers. Elles furent impuissantes auprès d'eux. Ils continuèrent leur navigation et arrivèrent à Carthagène, où leur aparition produisit le plus profond abattement chez les habitans qui n'étaient pas encore rassurés. Au seul nom de Flibustiers, à la seule idée que ces brigands abandonnés à eux-mêmes n'allaient plus connaître de frein, ils furent frappés d'une frayeur mortelle. Ils ne prirent aucune mesure de défense et furent aussitôt subjugués qu'attaqués. Les Flibustiers enfermèrent dans l'église tous les hommes, et leur envoyèrent des députés qui leur parlèrent en ces termes :

« Nous savons très-bien que vous nous re-
» gardez comme des êtres sans foi, sans loi,
» sans religion ; comme des créatures qui sont
» plutôt des diables que des hommes. Pendant
» notre séjour près de vos portes et dans l'en-
» ceinte de vos murailles, vous nous avez
» donné des preuves offensantes de ces dispo-
» sitions et de l'horreur que nous vous inspi-
» rons. A présent nous sommes ici les armes à
» la main et en mesure de nous venger si
» nous voulons ; et sans doute vous vous at-
» tendez de notre part aux traitemens les plus
» cruels. La pâleur de vos visages annonce
» assez votre effroi ; et vos consciences doivent
» vous dire que vous avez mérité tout notre
» ressentiment. Mais nous voulons vous guérir
» de votre erreur et vous prouver que les épi-
» thètes infâmans que vous nous donnez appar-
» tiennent, non à nous, mais seulement au
» général sous les ordres duquel vous nous
» avez vu combattre. Ce perfide nous a trompés ;
» car quoiqu'il ne doive qu'à notre valeur la
» conquête de votre ville, il s'est refusé à par-
» tager avec nous, suivant ses promesses, les
» avantages qu'il en a recueillis : c'est ce qui
» nous a forcés à vous faire une seconde visite.
» Nous en sommes fâchés ; mais nous n'avons
» pu nous conduire autrement. Cependant nous
» nous flattons que vous serez satisfaits de
» notre modération et de notre fidélité à

» notre parole. Nous vous promettons de quitter
» votre ville sans y causer le moindre dé-
» sordre, aussitôt que vous nous aurez payé
» cinq millions. Nous ne *vous demandons pas*
» *davantage*. Que si vous vous refusez à une
» proposition *aussi juste*, vous devez vous
» attendre à toutes les calamités imaginables,
» que vous n'aurez qu'à attribuer à vous-mêmes
» et au général Pointis, dont il vous est permis
» d'accabler la mémoire de toutes sortes d'im-
» précations. »

Les habitans de Carthagène sentirent bien qu'avec des hommes de cette trempe, il n'y avait de réponse à faire que de payer la somme demandée ; et aussitôt un moine monta en chaire pour conjurer ses auditeurs de donner, pour sortir de l'affreuse position où ils se trouvaient, tout ce qu'ils avaient encore d'or, d'argent et de pierreries. Mais les hommes renoncent ordinairement plutôt à l'espoir de conserver leur vie qu'à celui de sauver leurs trésors. On s'en aperçut, lorsqu'à la suite de l'exhortation on fit une collecte ; car son produit se trouva de beaucoup inférieur aux sommes qu'exigeaient les Flibustiers. Il leur fut remis avec l'assurance que c'était tout ce qui restait aux malheureux habitans de Carthagène depuis le premier pillage de leur ville. Cette protestation ne persuada point du tout les Flibustiers ; et, fidelles à leurs menaces, ils se mirent à piller

la ville une seconde fois. On fouilla dans les recoins les plus secrets des maisons, ainsi que dans les églises et jusques dans les tombeaux; et comme on trouva très-peu de choses, on fit subir la torture aux principaux habitans, pour qu'ils indiquassent les lieux où ils avaient caché leurs effets de quelque valeur. Cette cruelle mesure fut encore sans succès. Ces barbares ne voulaient pas égorger; mais ils voulaient encore moins se retirer sans butin. Ils imaginèrent en conséquence un stratagême. Ils firent venir devant eux deux des habitans les plus considérables et les menacèrent de la mort; et comme cette menace ne leur arrachait aucune révélation, on feignit de les faire conduire au supplice au milieu des gémissemens de leurs concitoyens; mais on se borna à les enfermer dans un endroit écarté. Cependant on entendit bientôt après quelques coups de fusil, que les Flibustiers interprétèrent suivant l'opinion qu'ils voulaient accréditer. Tous les autres habitans distingués furent ensuite successivement amenés; et on leur dit que le même sort les attendait s'ils persistaient à s'excuser sur leur ignorance. Cette sentence effrayante fut également prononcée dans l'église devant tous les prisonniers. Elle produisit enfin ce qu'on en attendait. Dans le jour même on recueillit plus d'un million de piastres. Les Flibustiers eux-mêmes furent convaincus que c'était le dernier

effort posssible. Ils mirent un terme à leurs mesures violentes, demeurèrent encore trois jours à Carthagène, embarquèrent cent vingt négresses esclaves, et mirent à la voile en emportant un butin dont la portion pour chacun d'eux, en argent monnoyé et en effets précieux, s'élevait à plus de trente mille piastres.

Avant leur départ, les habitans de Carthagène virent avec une surprise mêlée d'effroi un exemple de la manière dont la justice s'administrait parmi eux. Deux de ces pirates avaient enfreint la défense qui interdisait sévèrement toute espèce de violence. Quelques jeunes filles avaient été la proie de leur brutalité. Leurs parens osèrent se plaindre, en invoquant la promesse formelle qu'avaient donnée les Flibustiers de s'abstenir de tout excès. Ces plaintes furent accueillies; les coupables arrêtés, jugés par un conseil de guerre, que leurs camarades formèrent à la hâte, et condamnés à être fusillés. Vainement les familles qu'ils avaient outragées intercédèrent en leur faveur. La sentence fut immédiatement exécutée.

La flotille des Flibustiers était de neuf voiles. A peine fut-elle hors de Carthagène, qu'elle donna dans une escadre anglaise. Chaque vaisseau, sans s'occuper du sort des autres, ne songea qu'à son propre salut. Les deux plus grands, chargés de plus d'un million de piastres, après s'être défendus avec beaucoup de

valeur furent enlevés par les Anglais. Le feu prit à un troisième, qui alla échouer sur les côtes de Saint-Domingue. On sauva cependant l'argent et l'équipage. Un quatrième fut jeté par la tempête contre le rivage même de la ville de Carthagène ; et ce fut une espèce de soulagement pour ses malheureux habitans qui venaient d'être pillés. Tout l'équipage du vaisseau naufragé tomba entre les mains des Espagnols, qui cependant firent grace de la vie aux Flibustiers, et se bornèrent à employer leurs bras à la réparation de ces mêmes fortifications qu'ils avaient récemment détruites. Leurs cinq autres bâtimens arrivèrent heureusement à Saint-Domingue, avec leurs riches cargaisons.

Le gouvernement français fut extrêmement mécontent de ce qui s'était passé à Carthagène. Cependant, quant à la répartition du butin, il se déclara en faveur des Flibustiers et des colons contre l'amiral Pointis qui les avait frustrés de la portion qu'ils devaient y avoir ; et il ordonna qu'il leur serait payé quatorze cent mille livres ; mais cet ordre resta sans exécution.

Louis XIV était alors à lépoque de sa vie où la bigoterie déshonorait son règne brillant. Il se pardonnait et la misère à laquelle ses dissipations avaient livré ses sujets, et les guerres dont son ambition avait désolé l'Europe, et les

persécutions qu'il avait suscitées aux malheureux qui ne partageaient pas sa croyance. C'était à réparer des désordres d'un bien moins grand intérêt qu'il donnait ses soins. Il s'indigna en apprenant que les Français avaient dépouillé les églises de Carthagène de leurs richesses et de leurs ornemens; que des hommes qui étaient à son service se fussent permis une telle profanation. Il ordonna donc que les dépouilles des églises fussent séparées du reste du butin, et il fit équiper tout exprès un vaisseau qui fut chargé de les reporter à Carthagène.

Il y eut encore quelques autres corps isolés de forbans audacieux qui, sous le nom de Flibustiers, s'adonnèrent à la course, non plus dans les Indes occidentales, où ils ne trouvaient plus ni protection ni indépendance, mais dans des mers éloignées, où les lieux de réfuge leur manquaient. Parmi ces hardis aventuriers on distingue un français nommé Montauban qui, en 1695, prit les côtes de Guinée pour théâtre de ses pirateries, et qui écrivit lui-même en peu de pages la relation *de ses exploits*. Un vaisseau de garde anglais qui était mouillé près d'Angola voulut faire justice de ces brigands. Il les attaqua; mais ils se défendirent avec une telle fureur que les attaquans, qui avaient compté sur une victoire facile, furent pris à l'abordage. Le commandant anglais, désespéré d'un dénouement auquel il s'était si peu attendu,

ne crut pas devoir survivre à sa honte, et fit sauter en l'air son propre vaisseau. Celui des pirates sauta en même tems. Tout l'équipage anglais périt. Montauban et quinze des siens seulement échappèrent à ce terrible danger. Ils tombèrent vivans dans la mer et se remirent bientôt en état de reprendre leurs courses. Mais faute d'asîle dans ces parages lointains, leurs brigandages ne purent durer longtems; et l'Océan fut délivré de ce fléau.

On vit aussi s'exercer des hostilités entre des corps de Flibustiers qui dépendaient entièrement des gouverneurs français et anglais, et qui n'avaient plus que le nom et une partie des mœurs féroces de ces pirates si redoutés. Il y en eut d'autres qui entreprirent la course pour leur propre compte. Ce n'était plus l'ancienne association dont les membres étaient liés par une sorte de fraternité et qui, à certains égards, faisaient cause commune. Des pirates français qui s'appelaient Flibustiers firent, à diverses reprises, des descentes et portèrent le pillage sur les côtes de cette même île de la Jamaïque où la société primitive avait trouvé si longtems asîle et protection. Tel fut en particulier le cas d'un fameux forban, ou plutôt d'un véritable pirate, nommé Daviot, qui, en 1692, aborda sur ces côtes avec deux cent quatre-vingt-dix Flibustiers. Mais le hasard voulut qu'après le débarquement opéré, cent trente-cinq de ces brigands

brigands fussent séparés de leurs vaisseaux et errassent dans l'intérieur de l'île, ayant sans cesse à combattre contre les habitans parmi lesquels se trouvaient encore d'anciens Flibustiers, et menacés à chaque instant de succomber sous la supériorité des forces de leurs adversaires. Ils avaient déja perdu vingt des leurs; mais en revanche ils avaient fait quarante prisonniers. Ils étaient encore au nombre de cent vingt, lorsqu'un incident aussi étrange qu'effrayant vint tout-à-coup changer la scène.

Ce fut un des tremblemens de terre les plus épouvantables dont les annales du monde fassent mention. Ses secousses étaient si terribles qu'on croyait que toute l'île allait être engloutie dans les abîmes de la mer; et cependant l'air était tout-à-fait calme et le ciel serein. Aussitôt que les Flibustiers s'aperçurent que la terre s'ébranlait sous leurs pas, ils coururent de toutes leurs forces vers le rivage et se jetèrent dans les canots qui s'offrirent à eux. Mais cet embarquement se fit avec une telle précipitation, avec un tel désordre, que la plupart de ces embarcations trop chargées coulèrent bas, et que les pirates ne purent qu'avec beaucoup de peine regagner le rivage. Sur ces entrefaites, la mer violemment agitée se déborda, lança loin de ses bords les canots qui portaient encore des hommes, submergea tout le pays et noya un grand nombre de ces Flibustiers. Les autres

grimpèrent sur les arbres les plus élevés, se cramponèrent après les branches et restèrent cinq heures dans cette situation, jusqu'à ce qu'enfin le tremblement de terre cessa et que la mer rentra dans ses limites.

Les ravages que ce fléau causa dans toute l'île ne peuvent se décrire. Près de onze mille hommes y périrent. Le Port-Royal fut englouti presque tout entier. Une grande partie du fort s'écroula. Les murailles tombèrent dans la mer. Beaucoup de vaisseaux et autres bâtimens qui étaient dans le port furent brisés. D'autres chassèrent sur leurs ancres et furent mis en pièces. Il n'y en eut pas un seul qui n'éprouvât au moins de grands dommages. La ville, qui était située à deux lieues françaises dans l'intérieur du pays, devint un monceau de décombres. Des montagnes entières s'affaissèrent dans les vallées et les comblèrent. D'autres se partagèrent en deux et formèrent de nouveaux précipices. Toutes les communications des habitans furent interceptées par ces horribles phénomènes; et quelques chemins creux qui servaient de passage se trouvèrent remplis d'énormes monceaux de terre. Ce n'était plus qu'au péril de sa vie et en franchissant des abîmes qu'on pouvait se transporter d'un endroit à l'autre.

Cette catastrophe fit perdre aux Flibustiers presque toutes leurs armes. Elle coûta la vie à trente-cinq d'entr'eux; quelques-uns de leurs

prisonniers périrent dans les flots. Ceux qui purent rester dans les canots parvinrent à se soutenir sur les vagues. Ils ne furent pas les seuls qui se sauvèrent. Tous les autres, après divers accidens, réussirent à échapper à cette foule de dangers que leur avait offerts l'île de là Jamaïque.

Vers la fin du dix-septième siècle les Flibustiers éprouvèrent une révolution totale, et, comme nous l'avons déja dit, il n'en était resté que le nom. Il ne fut plus du tout question de leur indépendance originelle ; et avec elle disparurent l'espèce de considération dont ils jouissaient auprès des nations, et les autres traits qui caractérisaient leur société. Beaucoup se livrèrent à des excès, commirent même des crimes qui les obligèrent à prendre la fuite ; d'autres se dispersèrent et renoncèrent à tel point au sentiment qui les attachait à leur patrie, qu'on vit des corps entiers de Frères de la côte, originairement français, se transporter à la Jamaïque et y combattre contre leurs propres compatriotes. Le nom même de *Flibustier* prit une autre acception. On le donna à tous les aventuriers armés qui ne connaissaient aucun frein, à ces vagabonds de toutes les nations que les puissances en guerre employaient comme pirates dans les Indes occidentales. Non-seulement Saint-Domingue, la Jamaïque, la Tortue avaient leurs soi-disant Flibustiers ; il s'en trouvait aussi à la Martinique et dans d'autres îles ;

c'était ainsi que les Espagnols, après avoir repoussé de Saint-Domingue les Boucaniers français, avaient établi des Boucaniers de leur nation pour les employer dans cette île à la chasse et à la préparation de leurs peaux de bêtes. Ils espérèrent suppléer ainsi à ceux qu'ils avaient expulsés. Mais il ne suffisait pas pour cela de leur donner le même nom et la même vocation. Au contraire, cette nouvelle corporation de chasseurs différait extrêmement de l'ancienne; et l'identité de noms ne faisait que rendre le contraste plus frappant. Car ces Boucaniers espagnols de la fin du dix-septième siècle étaient, par leur paresse, par leur défaut total de principes, de liberté et d'indépendance, aussi éloignés des anciens Boucaniers français actifs, industrieux, pleins de valeur, que les Flibustiers modernes, ceux de la Martinique surtout, l'étaient de ces Flibustiers primitifs de Saint-Domingue, si fameux par leur infatigable ardeur, par leur courage indomptable; aussi ces deux noms finirent-ils par perdre leur ancienne signification.

Ils parurent, pour la dernière fois, dans la guerre de la succession d'Espagne, au commencement du dix-huitième siècle. Des hommes enrôlés pour des expéditions dans les Indes occidentales, tant sur mer que sur terre, qui formaient une espèce de troupes légères, assez mal organisées et peu considérées, furent nommés Flibus-

tiers, quelque différens qu'ils fussent des anciens *Frères de la côte ;* et cette espèce d'usurpation, sanctionnée par l'usage, dura encore longtems après l'entière extinction de la société primitive.

CHAPITRE XI.

La situation politique de l'Europe avait successivement éprouvé de grands changemens. Quoique la paix n'eût pas été entièrement rétablie dans cette partie dominante du monde, les cours avaient cependant adopté d'autres principes et de nouveaux systêmes. La protection que les Flibustiers avaient trouvée dans quelques îles des Indes occidentales et que l'Angleterre leur avait déja retirée, vint aussi à cesser du côté de la France; et dès-lors cessèrent en même tems les expéditions audacieuses des Flibustiers proprement dits dans les parages de l'Amérique; mais il n'était pas aussi facile d'éteindre en eux l'esprit d'indépendance, l'avidité du butin et le goût des téméraires entreprises. Cette révolution était surtout difficile à opérer chez les marins anglais qui, depuis que la guerre était terminée en Europe, n'avaient plus d'ennemis à combattre sur mer. Il ne leur était plus possible de se servir du prétexte qui avait jusqu'alors servi de motif aux Anglais et

aux Français, et de porter le ravage chez les nations ennemies en paraissant agir au nom et pour l'avantage de leurs rois et de leur patrie. Ils devinrent donc de véritables pirates, ou plutôt des brigands : et comme les parages des Indes occidentales ne leur offraient plus de sûreté, ils portèrent leurs vues du côté de la mer du Sud.

Cette mer, où on ne voyait que très-rarement quelques vaisseaux de guerre espagnols, où il n'en paraissait jamais aucun des autres nations, où les Flibustiers étaient encore tout-à-fait inconnus et sur laquelle les bâtimens qui fréquentaient les côtes du Méxique et du Pérou étaient accoutumés de naviguer paisiblement; cette partie de l'Océan avait toujours eu un grand attrait pour ces aventuriers. En effet, la foule de ces ports importans de l'Amérique espagnole qui se trouvaient le long des côtes depuis le Chili jusqu'en Californie devait leur présenter l'espoir d'un butin aussi riche que facile. Les principaux étaient, en commençant par le Sud, *Arica*, *Sagna*, *Nasca*, *Pisca*, *Pachacama*, nommé aussi *Ciudad de los Reyes* et le port de *Callao*, où mouillaient les vaisseaux de roi appartenans à la flotte du Pérou; ensuite les villes de *Truxillo*, *Païta*, *Queaquilla* (1), la *Barbacoa*, *Panama*, *Realengo*,

(1) Ou Guayaquil.

Tecoantepequa, *Acapulco*, et autres endroits considérables situés sur la côte. La richesse présumée de toutes ces villes, les idées exagérées qu'on se formait de l'opulence des grandes villes considérables de l'intérieur, comme Lima, Mexico, etc., la persuasion ridicule où l'on était que ces pays renfermaient des mines d'or et d'argent toutes ouvertes, dans lesquelles il n'y avait qu'à puiser, tout concourait à faire de la mer du Sud l'objet le plus attrayant des cupides spéculations des Flibustiers. Leurs expéditions à Panama la leur avaient déja fait connaître; mais elles n'avaient pas encore eu tout le succès qu'ils en avaient espéré. Vers la fin de 1684, plusieurs de leurs corps répandus dans les différentes îles, les uns Français, les autres Hollandais, sans s'être concertés, mais mus à-la-fois par une sorte d'instinct et par les considérations que nous venons de présenter, se déterminèrent à tenter une nouvelle entreprise dans la mer du Sud.

Plus de deux mille hommes se trouvèrent tout-à-coup disposés à y concourir, mais, comme à l'ordinaire, sans être convenus d'un plan commun. Le seul hasard les avait réunis en corps plus ou moins nombreux, et devait décider de leur marche et presque de leurs succès.

Huit cents Anglais, répartis sur différens vaisseaux, firent voile de la Jamaïque, avec le

projet d'entrer dans la mer du Sud par le détroit de Magellan. Un autre corps de cent vingt Anglais passa sur des canots au golfe d'Uraba, de là par terre jusqu'à la rivière Chica, qu'il descendit jusqu'à son embouchure dans la mer du Sud, où était situé le bourg *Boca-del-Chica*. Quatre cent trente Français prirent bientôt après le même chemin, sous la conduite de leurs chefs *Grognier*, *l'Ecuyer* et le *Picard*, que suivirent de près plusieurs petits corps de deux nations, embarqués sur des vaisseaux et des barques. Mais la plus grande partie de ces aventuriers, navigant en trop petit nombre sur de petites embarcations qui serraient de très-près la côte, et abordaient aussi souvent qu'elles le pouvaient pour se procurer les choses qui leur étaient nécessaires, fut immolée par les Indiens. Ils périrent avant d'avoir atteint le lieu de leur destination. Deux cents Français s'embarquèrent aussi au Cap, sous la conduite du capitaine le Sage, pour pénétrer, comme les Anglais, dans la mer du Sud par le détroit de Magellan.

Les Anglais étaient cependant de beaucoup les plus nombreux dans ces parages; et long-tems ils y dominèrent. Une grande quantité de Français, et quelques Hollandais s'associèrent à eux; et de cette association résultèrent des aventures plus étranges encore que toutes celles que nous avons précédemment décrites.

C'est un gentilhomme français, nommé Raveneau de Lussan, qui nous a transmis le récit des faits que nous allons rapporter. Il avait coopéré très-activement aux pirateries exercées par les Flibustiers dans la mer du Sud, et avait partagé leur sort. Il paraît que ce n'était pas un homme sans culture; et son récit se trouve confirmé par ceux de quelques autres témoins oculaires, Français et Anglais, qui ont joué aussi un rôle dans ces expéditions.

Ce fut au mois de mars de l'année 1685 que, conformément au plan dont nous venons de parler, une flotille de Flibustiers, composée de dix bâtimens, qui portaient onze cents hommes, et voguaient de conserve, entra dans la mer du Sud. Elle consistait en deux frégates, une de trente-six, l'autre de seize canons; cinq plus petits bâtimens armés en guerre, mais sans artillerie, et trois barques. Neuf de ces embarcations étaient commandées par des Anglais; une seule l'était par un Français. Elles avaient été toutes les dix prises sur les Espagnols. Quelques autres corps de Flibustiers se joignirent encore à cette flotille. Ils s'étaient embarqués sur des pirogues et de simples canots, pour un voyage aussi lointain. Ils avaient fait une traversée pleine de dangers; et arrivés dans la mer du Sud, ils la parcoururent pour y rencontrer la flotille. Un de ces corps était commandé par le capitaine

Grognier. Un anglais, nommé David, avait le commandement en chef de toutes ces forces réunies.

On était déja près des côtes du Pérou lorsque les Flibustiers enlevèrent un bâtiment espagnol, et apprirent des prisonniers qui tombèrent entre leurs mains, que le vice-roi du Pérou avait donné l'ordre de retenir tous les navires marchands dans les ports, et fait publier en même tems qu'une escadre arriverait au plutôt pour chasser de ces mers les forbans, de l'approche desquels on était informé. Sur ces entrefaites ils s'étaient déja présentés devant Panama. On n'y avait que peu d'espoir d'un secours prochain et efficace ; et l'aparition de ces redoutables pirates, en réveillant de cruels souvenirs, y avait causé une consternation inexprimable. Les Flibustiers croisaient à une très-petite distance de la ville, dont, à cause des bas-fonds, ils ne pouvaient s'approcher tout-à-fait. Ils jetèrent l'ancre près de l'île Tavoga pour y attendre l'escadre espagnole, dont il fallait qu'ils eussent triomphé avant de rien entreprendre avec succès.

Après être restés ainsi mouillés pendant quatre semaines, ils aperçurent enfin le 7 juin 1685, la flotte espagnole, forte de sept vaisseaux de guerre armés tout exprès pour les poursuivre et les exterminer, et qui venaient directement sur eux. Deux étaient des vaisseaux de ligne;

le plus grand portait soixante-dix canons. Les Flibustiers, qui ne doutèrent pas un seul instant de la victoire, aspiraient à un combat, dont les suites devaient leur assurer l'entière liberté de leurs mouvemens dans ces mers. Il ne tourna cependant pas à leur avantage. Le vent leur était tout-à-fait contraire ; la mer était fort agitée ; et ils ne connaissaient pas les bas-fonds ni les côtes près desquelles ils se trouvaient. Il y avait d'ailleurs trop d'inégalité entre leurs forces et celles de l'ennemi. Ils n'avaient à opposer que huit bâtimens sans canons à des vaisseaux de guerre ; et leurs deux petits bâtimens pourvus de canons étaient beaucoup trop faibles pour lutter sans un grand désavantage contre les deux vaisseaux de ligne des Espagnols.

Ce combat était donc une des plus téméraires entreprises dont leurs annales fassent mention, et ne pouvait avoir pour eux que de fâcheux résultats. Aussi se trouvèrent-ils bientôt dans une situation extrêmement critique, dont la valeur seule était capable de les tirer. Un de leurs bâtimens était dans une grande détresse. Les Espagnols l'entouraient de tous côtés. Les autres Flibustiers, qui étaient serrés de moins près, auraient pu s'éloigner avec leurs vaisseaux ; mais ils jurèrent unanimement qu'ils mourraient tous plutôt que d'abandonner à l'ennemi, même la plus petite de leurs embarca-

tions ; ou que tout au moins, si l'une d'elles tombait entre ses mains, il ne conquerrerait que ses débris, et n'y trouverait pas un seul homme. Contre toute aparence, ce serment fut accompli ; en sorte que ce combat, quoique non couronné par le succès, leur fit autant d'honneur qu'une victoire. Ils n'y perdirent de tous leurs bâtimens qu'une barque, chargée de prisonniers en grande partie, qui fut tellement criblée par les boulets des Espagnols, qu'elle était au moment de couler bas lorsque l'équipage eut encore le tems de la quitter. Les prisonniers, délivrés par cet incident, et connaissant bien l'extrême danger dont était menacé le bâtiment qui les portait, se trouvèrent entre la mort la plus prochaine et le prompt recouvrement de leur liberté, et n'hésitèrent pas à se porter aussi rapidement qu'ils le purent vers leurs compatriotes pour se jeter dans leurs bras ; mais l'amiral espagnol, qui ignorait ces circonstances, qui ne soupçonnait pas qu'il y eût des prisonniers de sa nation à bord de cette barque, et savait seulement que des Flibustiers l'avaient abandonnée, la prit pour un brûlot qu'ils avaient en s'éloignant lancé contre lui. Egaré par cette méprise, il ne perd pas un moment à faire tirer sur elle. La barque coule bas, et entraîne au fond de la mer tous ces infortunés.

Après ce combat, comme les vagues étaient

encore fort agitées, et que le vent continuait à être contraire aux Flibustiers, leurs bâtimens furent dispersés. Ils ne parvinrent plus à se réunir entièrement. On n'a jamais su quel avait été le sort de plusieurs, ni celui de leur équipage. Quelques autres ont éprouvé des aventures étranges, dont on va lire le récit; tels sont en particulier ceux qui, avec trois cent trente hommes, atteignirent l'île de San-Juan de Cueblo, éloignée de cinq milles du continent.

Mais avant cette dispersion générale de la flotille des Flibustiers, il s'était élevé entre eux une division qui jusqu'alors n'avait jamais pris de consistance parmi les Frères de la côte, mais qui, en cette occasion, paralysa tous leurs plans ultérieurs, et ne put qu'avoir les plus dangereuses suites pour ces aventuriers si prévoyans, si constamment habiles dans leurs entreprises. Et comment l'harmonie pouvait-elle régner longtems entre des hommes de différentes nations, si éloignées de l'île qui était leur seul point de réunion? Elle fut singulièrement altérée par les suites de ce funeste combat, qui causa parmi eux un mécontentement général. Ajoutons à ces causes de dissonance la religion, dont les formes seules pouvaient avoir quelque prise sur des hommes ignorans et grossiers. A cette époque les Anglais, dans les colonies comme dans la métropole, étaient dominés par l'esprit du piétisme qui leur faisait prendre en horreur les

cérémonies des catholiques. Les Flibustiers de cette nation partageant cet esprit d'intolérance, insultaient les crucifix et les images qu'ils trouvaient dans les églises espagnoles, les taillaient en pièces, tiraient sur les figures des saints avec leurs pistolets, comme sur un but, et se moquaient de leurs camarades français qui se signaient à l'aspect de ces profanations. Le scandale devint une cause active de division entre ces prétendus chrétiens de croyances différentes. Tous les Français qui se trouvaient répartis sur les bâtimens de la flotille, au nombre de cent trente, se séparèrent des Anglais. Deux cents autres qui étaient réunis sur le vaisseau de cet intrépide marin français, le capitaine Grognier, dont nous avons parlé plus haut, restèrent dans le voisinage de Panama.

Les cent trente mécontens agirent dès-lors pour leur propre compte, et formèrent le noyau des plus audacieux aventuriers qu'on eût vus jusqu'alors. Ils exercèrent des brigandages tant sur terre que sur mer, enlevèrent tous les vaisseaux qu'ils rencontrèrent, abordèrent par-tout où il y avait à piller, et rançonnèrent tous les lieux dont les habitans étaient trop faibles ou trop peu courageux pour leur opposer quelque résistance. Ils s'emparèrent des villes de Léon et d'Esparso, et mirent le feu à celle de Realejo. On n'avait jamais vu d'ennemis dans ces paisibles parages; aussi tremblait-on à l'aspect d'un

homme armé. Le redoutable nom de *Flibustier* n'était pas même nécessaire pour mettre tout le monde en fuite. Tout, jusqu'aux actes superstitieux des Espagnols, concourait à augmenter les calamités de ce pays. Lorsque les Flibustiers paraissaient pour la seconde fois dans un endroit, les prêtres le maudissaient solemnellement, et lançaient sur lui les foudres de l'excommunication ; et aussitôt, tous les habitans, frappés de terreur, l'abandonnaient sans prendre même le tems d'enterrer les corps de ceux des leurs qui étaient morts en défendant leurs foyers.

Une barque montée par des Anglais s'était brisée contre la côte de Cueblo. Son équipage se décida à se réunir aux Français qui accueillirent d'autant plus volontiers la proposition, que leur petit nombre leur avait déja donné de vives sollicitudes, et qu'après cette augmentation de force ils devaient encore conserver le principal ascendant. Dès-lors leurs pirateries se multiplièrent. Ils les concertèrent cependant de manière que chaque nation pût agir presque toujours à part.

Les Espagnols essayèrent une ruse pour se débarrasser de ces redoutables hôtes. Ils envoyèrent un officier avec une lettre du vicaire-général de la province de Costa-Rica aux Flibustiers, pour leur apprendre qu'en Europe la paix était conclue entre leurs nations, qu'ils

fussent Français ou Anglais ; qu'elle l'était même avec toutes les puissances ; qu'on espérait en conséquence qu'ils ne poursuivraient pas plus longtems la guerre dans ces parages, mais qu'ils allaient s'occuper de leur retour ; que s'ils voulaient l'effectuer par la route du Nord, on leur prêterait toutes sortes de secours et qu'on pourvoirait à les faire ramener en Europe, comme redevenus amis de l'Espagne, par les galions du roi. Les forbans aperçurent cependant bientôt ce que cette proposition avait de perfide, et la rejetèrent avec indignation. Leurs brigandages continuèrent.

Ils s'étaient emparés de la ville de Nicoya, située dans les terres au midi du lac de Nicaragua ; et comme elle ne voulait pas payer de rançon, ils la brûlèrent. Cependant les incendiaires français, qui dominaient beaucoup par le nombre, se conformèrent en cette occasion à leurs préjugés religieux ; et tandis qu'on mettait tout à feu et à sang, ils veillèrent à la conservation des églises. Les images même qui se trouvaient dans les maisons des particuliers, furent l'objet de leurs soins. Ils les firent transporter dans les églises pour qu'elles ne fussent ni brûlées ni profanées par les hérétiques leurs camarades. La ville de Chiriquita et d'autres endroits payèrent des rançons pour échapper à l'incendie.

Les corps d'Anglais et ceux des Français

continuèrent à agir à part; mais comme ceux-là étaient les plus forts, leurs captures tant sur terre que sur mer furent plus abondantes que celles de leurs associés. Il y avait quelque mélange dans les corps anglais; tandis que les Français n'avaient que des compatriotes dans les leurs; et comme leur nombre diminuait de jour en jour et qu'ils ne pouvaient se recruter de Flibustiers de leur pays, ils se virent bientôt obligés d'admettre aussi des Anglais dans leur association. Mais tous ces corps se distinguaient également par leur audace et par leur cruauté. Panama était comme un point central dont ils se rapprochaient souvent pour recueillir des vivres et capturer les vaisseaux qui paraissaient près de la côte; ce qui leur offrait de fréquentes occasions d'exercer leur courage dans des combats sur les deux élémens. Peu de tems après le capitaine Grognier, qui s'était séparé avec soixante français de la première flotille, vint se joindre à eux.

Avec ce renfort, qui ne laissait pas d'être de quelqu'importance, les Anglais marchèrent sur *Pueblo-Viejo*, gros bourg où les Espagnols s'étaient retranchés dans l'église, devant laquelle cent cinquante hommes à cheval étaient rangés en bataille. Mais ces défenseurs trahirent la confiance qu'on avait mise en eux. Ils n'attendirent même pas l'approche de l'ennemi. Ils prirent la fuite dès qu'ils aperçurent les Fli-

bustiers, et leur abandonnèrent une grande quantité de subsistances, dont ils manquaient absolument. Quand elles eurent été consommées, ils se retrouvèrent dans la même perplexité qu'auparavant; car les Espagnols avaient fait emporter au loin tous les vivres qui étaient dans le voisinage. Les Flibustiers furent par-là contraints de revenir à San-Juan de Cueblo, où la mer leur promettait du butin ou quelques autres ressources, une partie de leurs camarades étant restée dans ces parages. C'était là aussi qu'ils retrouvèrent leurs forces maritimes, qui consistaient en un vaisseau, deux barques, quatre canots et quelques pirogues qu'on n'avait pas encore achevé de construire.

Ils étaient dans une parfaite inaction lorsque tout-à-coup ils découvrirent quinze vaisseaux qui cinglaient vers la côte. Persuadés qu'ils étaient Espagnols et regardant déja comme perdu leur vaisseau qui était mouillé dans la rade, ils transportèrent avec la plus grande précipitation à bord de leurs barques tout ce qu'il contenait de précieux ou d'utile et le firent échouer. Ils prirent en même tems toutes les mesures possibles pour empêcher le débarquement au cas que les Espagnols voulussent le tenter. La précaution devint inutile. Les Espagnols étaient bien éloignés d'une entreprise aussi hardie. Ils se contentèrent de faire avec

soin la visite des débris du vaisseau échoué, en enlevèrent le fer qui s'y trouvait encore, et contens de ces dépouilles qu'ils regardaient sans doute comme des trophées, ils brûlèrent les pièces de bois qui surnageaient encore, et remirent aussitôt à la voile.

Les Flibustiers avaient rassemblé toute leur petite flotille dans la baie de Caldeira pour délibérer sur une expédition en grand, lorsqu'ils aperçurent un vaisseau auquel ils donnèrent la chasse. Quel fut leur étonnement lorsqu'en s'approchant ils trouvèrent que c'était un vaisseau de Flibustiers qui était monté par des Anglais, et qui faisait partie de l'escadre de David! Cette rencontre devait avoir de très-fâcheux résultats. Tusley, commandant de ce vaisseau, avait, par l'arrogance de sa conduite à l'égard des Français, beaucoup contribué à la désunion si préjudiciable aux deux partis. Aussi se hâtèrent-ils de le faire prisonnier avec tout son équipage, qui consistait cependant en cent vingt-cinq Anglais. Mais ils avaient été pris au dépourvu; et d'ailleurs auraient-ils pu se défendre avec quelque espoir de succès contre des forces si supérieures aux leurs? Leur vaisseau fut déclaré de bonne prise.

Tusley et ses Anglais ne purent déguiser leur consternation. Les Français en jouirent secrètement; mais ils n'en abusèrent pas. Placés à l'extrémité du globe, exposés par leurs brigan-

dages que n'avouait aucune puissance, à tous les genres de dangers, privés de tout appui, pouvaient-ils songer à s'entourer de nouveaux ennemis? Ils se bornèrent donc à simuler pendant cinq heures un ressentiment que rien ne semblait devoir calmer; et après avoir fait à leurs prisonniers des reproches plus fraternels que menaçans sur leurs procédés passés, ils crurent les avoir assez punis par la frayeur qu'ils leur avaient causée. Ils les mirent tous en liberté, et leur rendirent leur vaisseau avec tout ce qui s'y était trouvé. Les Anglais, ainsi rentrés en grace, promirent de faire désormais cause commune avec leurs anciens amis et de ne plus se séparer d'eux.

Les forces des Flibustiers s'étant ainsi considérablement accrues par cet incident, on convint de tenter une grande entreprise. L'attaque de la ville de Grenade fut résolue; et le 17 avril 1687, trois cent quarante-cinq hommes prirent la route de cette ville. On les y attendait déja depuis longtems. On en avait éloigné tous les effets, précieux et on s'y était préparé à les recevoir. Les Flibustiers apprirent par un prisonnier que tous les habitans s'étaient armés; qu'ils s'étaient retranchés derrière de fortes murailles; qu'ils y avaient placé vingt pièces de canon, et que six compagnies de cavalerie étaient chargées de défendre la place.

Grenade était une grande ville qui avait des

maisons bien bâties, de beaux couvents et des églises magnifiques. On la comptait d'ailleurs parmi les villes les plus opulentes de l'Amérique espagnole. Elle était située au bord du lac Nicaragua à vingt lieues de la mer du Sud. En avant de ses murs il se trouvait un grand nombre d'édifices consacrés aux raffineries, et qu'on aurait pris pour autant de bourgs à cause de leur vaste enceinte. Le centre de la ville était occupé par la place d'armes ou plutôt par une espèce de fort quadrangulaire et bien fortifié, propre à contenir une armée toute entière. Tous ces obstacles aparens furent facilement surmontés par les Flibustiers. En quelques heures ils furent maîtres de la ville; et cette conquête ne leur coûta que douze hommes. Mais il n'y restait rien qui pût être pour eux de quelque utilité. Tout ce qu'elle contenait de précieux avait été emporté.

Les Flibustiers ne s'étaient pas encore trouvés dans le cas de prendre une grande ville où il n'y eût absolument rien à piller. Quelques meubles, quelques objets de commerce qu'on avait laissés dans celle-ci, étaient tout-à-fait sans prix à leurs yeux. Cependant le lac de Nicaragua, qui a son embouchure sur la côte septentrionale de cette partie de l'Amérique, leur offrait un excellent moyen de quitter aussi sûrement que commodément le continent américain. Mais s'en retourner sans un butin de quelque im-

portance après tant d'aventures, de fatigues et de dangers était pour eux une idée plus insupportable que la mort. Ils quittèrent donc Grenade avec le projet bien arrêté de prendre patience et d'attendre quelque heureux caprice de la fortune. Ils n'emportèrent qu'un seul canon qui, par l'évènement, leur fut très-utile. Car à peine se trouvèrent-ils en pleine campagne qu'ils furent attaqués par un corps de deux mille cinq cents hommes, qui au premier coup de canon prirent la fuite. Un autre corps de cinq cents hommes, qui venait de la ville de Léon, située à quelques lieues de Grenade vers le Nord-Ouest, fut repoussé avec la même facilité. Mais le jour suivant, en traversant un désert par une très-grande chaleur et manquant d'eau, ils furent obligés d'enclouer et d'abandonner leur précieuse pièce de canon, parce que les bœufs qui la traînaient moururent de soif. Aucun des cantons qu'ils parcouraient ainsi ne leur offrait la moindre ressource quant aux subsistances, parce que, par les ordres du gounement, les Indiens anéantissaient tous les comestibles qui ne pouvaient pas être transportés au loin.

Les habitans du bourg de Ginandejo avaient invité les Flibustiers à se rendre auprès d'eux. Ce n'était qu'un piège qu'ils voulaient leur tendre. Ils y furent pris eux-mêmes. Les Espagnols avaient retranché un passage qui conduisait à

ce bourg et y avaient posté deux cents hommes. Les Flibustiers s'approchèrent, et, avec leur intrépidité ordinaire, forcèrent ce passage qu'on voulait leur disputer. La garnison s'enfuit sans essayer même une résistance. Les vainqueurs irrités entrèrent à Ginandejo et y mirent le feu.

Il paraît presque incroyable que, se trouvant dans le voisinage d'une des provinces les plus belles et les plus fertiles, les Flibustiers fussent réduits à une affreuse disette; mais la nature de leurs forces navales explique cette énigme. Ils n'avaient que de chétifs bâtimens avec lesquels ils n'osaient s'aventurer dans la haute mer. Ils étaient obligés de leur faire serrer la côte de près, et par conséquent de les tenir constamment à la vue des Espagnols. Or, ceux-ci pouvaient épier tous leurs mouvemens et avaient tout le loisir nécessaire de faire disparaître, avant leur arrivée, tout ce que le pays contenait d'effets précieux et de subsistances. Les Flibustiers n'avaient ainsi aucun moyen de faire quelque attaque imprévue; ce qui ne leur eût pas été difficile avec un gros bâtiment qu'ils auraient pu tenir hors de portée d'être surveillé. Leur position ne laissait cependant pas d'être fort incommode aux Espagnols. Tout le long de leurs vastes côtes on était informé de la présence de ce formidable ennemi. Déja un grand nombre de vaisseaux était tombé entre ses mains. La frayeur qu'il inspirait avait in-

terrompu toute communication par mer entre les villes maritimes du Pérou et du Chili. On n'osait plus expédier aucun de ces vaisseaux, à peine même quelqu'une de ces barques qui entretenaient un commerce actif et florissant entre les divers points de ces côtes ; et on se trouva réduit à ne plus commercer que par la voie de terre, d'une manière sûre il est vrai, mais beaucoup plus dispendieuse, tant qu'il plut aux Flibustiers de se tenir dans ces parages.

Le gros corps de Flibustiers, dont nous parlons ici, regagna enfin le côté de la mer vers lequel étaient leurs camarades. Quand ils se trouvèrent tous réunis, ils délibérèrent sur les mesures qu'ils avaient à prendre. Quelques-uns furent d'avis de croiser à la hauteur de Panama, dans l'espoir que les Espagnols, rassurés par l'éloignement de leur ennemi si redouté, reprendraient le cours de leur navigation. D'autres objectèrent que, dans la saison où l'on était, il régnait souvent sur la mer du Sud une longue suite d'ouragans ; qu'il valait beaucoup mieux cingler vers l'occident, passer l'hivernage dans une île, et y attendre une saison plus favorable. Chaque parti persistant dans son opinion, on convint de se diviser. Dans ce corps de Flibustiers il y en avait six grièvement blessés et quatre estropiés. On crut devoir d'abord en prendre un soin tout particulier ; et on consacra à l'accomplissement de ce devoir

d'humanité et de fraternité tout l'argent qui était déposé dans la caisse d'épargne de la société. Les six blessés reçurent six cents piastres chacun, et les quatre estropiés chacun mille. Les barques, les canots, les munitions navales, les subsistances, tout fut partagé à l'amiable. Le nombre des Français qui voulaient aller à Panama était de cent quarante-huit. A ce corps se réunirent tous les Anglais, et notamment les cent vingt-cinq qu'avait amenés le capitaine Tusley, auquel fut déféré le commandement en chef. Les autres qui formaient un corps moins nombreux, c'est-à-dire, cent quarante-huit Français, desiraient naviguer sous les ordres du capitaine Grognier; mais celui-ci ne voulut pas se détacher de la plus forte troupe. La séparation formelle s'effectua le 13 mars 1686; mais, faute de notions complètes, nous ne décrirons ici que les aventures du corps principal que commandait le capitaine Tusley.

La première entreprise de ces Flibustiers fut la prise de la ville de Vallia, à trente lieues de Panama, où ils firent trois cents prisonniers, et trouvèrent quinze mille piastres tant en or qu'en argent, et pour un million et demi de marchandises. Ils n'en prirent que les choses les plus précieuses et les plus faciles à transporter; espérant bien compléter ce butin en arrachant de fortes sommes pour la rançon de la ville et celle des prisonniers. L'Alcalde était

en fuite. On trouva moyen de lui faire parvenir la proposition d'une sorte de capitulation. Mais il répondit fièrement, qu'il n'avait d'autre rançon pour les Flibustiers que de la poudre et des balles, et qu'elle était à leur service; que quant aux prisonniers, il les abandonnait aux décrets de la providence; qu'au reste ses troupes se rassemblaient déja pour apprendre à connaître leurs nouveaux hôtes. A l'arrivée de cette réponse, la ville qui était un peu en avant dans l'intérieur des terres fut à l'instant brûlée et abandonnée. On chargea le butin à bord de deux canots qui descendirent la rivière et le portèrent vers la mer; tandis que le corps principal suivait son cours, en marchant à quelque distance de ses rives. Les Espagnols n'osèrent l'attaquer, mais six cents d'entr'eux se portèrent dans une embuscade pour épier le passage du butin; comme il était mal protégé, ils parvinrent, par une attaque subite, à le reprendre en totalité. Après quelques imprudences de l'Alcalde, qui coûtèrent la vie à plusieurs prisonniers espagnols, dix mille piastres furent enfin payées pour la rançon des autres.

Dans le cours de ces entreprises, qu'on ne qualifierait pas suffisamment en ne les appelant que téméraires, et qui n'auraient dû avoir que les résultats le plus désastreux pour leurs auteurs, les succès alternèrent avec les revers. Les Flibustiers enlevèrent un bâtiment qui

venait de Panama, et apprirent par les rapports de son équipage que trente-six des leurs avaient essayé à bord d'une barque de parvenir à la côte opposée, en suivant le cours de la rivière Boca-del-Chica; mais que les Espagnols réunis aux Indiens du pays les avaient attaqués dans leur trajet avec une telle supériorité de forces, que la plupart des Flibustiers avaient succombé, et que l'un d'eux avait été conduit prisonnier à Panama. On ajoutait que deux corps d'Anglais, de quarante hommes chacun, avaient, sur leur route, éprouvé un même sort, et qu'ils avaient tous été taillés en pièces. Ces fâcheuses nouvelles furent cependant compensées. Les Flibustiers apprirent en même tems qu'on attendait à Panama, d'un moment à l'autre, deux bâtimens venant de Lima avec un chargement de farine et des sommes destinées pour la solde de la garnison. Ils s'établirent près de l'île de Taroga, pour surveiller leur passage.

Mais dans l'intervalle, un prisonnier espagnol qui avait trouvé moyen de s'évader, s'était rendu auprès du gouverneur de Panama, et l'avait informé du peu de forces des Flibustiers. L'avis avait fructifié comme ils s'en aperçurent bientôt. Une frégate et deux barques paraissent un jour de grand matin, et cinglent vers eux à pleines voiles. Les Flibustiers n'avaient aucun butin à espérer. La partie leur paraissait trop inégale. Mais il leur est impos-

sible d'éluder le combat; et ils l'engagent avec leur ardeur ordinaire. Ils font pleuvoir sur la frégate une grêle de grenades, produisent sur son pont le plus grand désordre, et la prennent à l'abordage. Ils s'emparent de même de l'une des deux barques; l'autre en fuyant alla échouer contre la côte, et perdit la plus grande partie de son équipage. Sur cent vingt hommes qui composaient celui de la frégate, quatre-vingts avaient été tués ou blessés; et sur les soixante-dix de la barque prise à l'abordage, dix-neuf seulement avaient échappé sans blessures aux coups des Flibustiers.

Les vainqueurs étaient occupés à jeter à la mer les morts de la frégate et à réparer ses agrès, lorsqu'ils aperçurent encore deux grosses barques qui venaient de Panama. Les prisonniers leur dirent que vraisemblablement elles étaient envoyées à leur secours. Les Flibustiers en conclurent que dans la ville on n'était pas encore informé de leur victoire, et se hâtèrent de profiter de cette ignorance présumée. Ils arborèrent le pavillon espagnol sur la frégate, et laissèrent les deux barques s'avancer. Dès qu'elles furent tout près d'eux, ils firent sur elles un feu terrible, en leur criant de se rendre. Sur leur refus, ils accablèrent l'une d'elles d'un si grand nombre de grenades que le feu y prit et qu'elle coula à fond. L'autre fut enlevée en peu de minutes. Les Flibustiers

trouvèrent sur celle-ci quatre gros paquets de cordes que les Espagnols, ne doutant pas que la victoire ne se fût décidée pour leurs compatriotes, leur envoyaient comme un approvisionnement nécessaire, dont la destination n'était pas équivoque. Les prisonniers qui avaient été chargés de cette mission l'expièrent cruellement. Ils furent tous égorgés.

Dans ces divers combats, les Flibustiers n'eurent qu'un seul des leurs tué; mais vingt-deux furent grièvement blessés, entr'autres le capitaine Tusley, qui mourut peu après de ses blessures, ainsi que tous les autres sans exception. Ce qui accrédita le soupçon que les balles de l'ennemi avaient été empoisonnées (1).

Les Flibustiers, rendus par leurs succès inespérés à une sorte de tranquillité, se rappelèrent que, dans les tentatives que leurs camarades avaient faites pour se retirer à travers le continent, cinq d'entr'eux, quatre Anglais et un

---

(1) Ce soupçon, que l'auteur ne prend pas la peine de combattre, est trop injurieux pour être adopté légèrement, quand il s'agit d'une nation policée qui, il faut en convenir, avait dans le siècle précédent exercé de grandes barbaries en Amérique; mais à qui, à aucune époque, on n'a pu reprocher d'être lâche et atroce : ce qu'elle aurait dû être si elle eût violé ainsi les lois de la guerre et celles de l'humanité, même contre des ennemis farouches, même contre des brigands tels que les Flibustiers devaient lui paraître. (*Note du Traducteur.*)

Français, étaient tombés entre les mains des Espagnols. Ils en prirent occasion pour entrer en correspondance avec le président de Panama. Ils lui demandèrent la délivrance des cinq prisonniers, le menaçant en cas de refus de faire mourir quatre Espagnols pour chacun d'eux. Le président repoussa la demande, et s'excusa dans une lettre que le commandant du fort Seppa fut chargé de leur remettre. Ils répliquèrent verbalement que s'il s'obstinait à ne pas leur rendre leurs cinq camarades on lui enverrait infailliblement les têtes des prisonniers Espagnols. Le président se trouva dans une grande perplexité. Les menaces des Flibustiers lui paraissaient très-redoutables. Il crut que l'entremise d'un ministre de la religion parviendrait à conjurer leur colère. Il prit celle de l'évêque de Panama, qui leur adressa une lettre ainsi conçue :

« Messieurs,

» Monsieur le président vous a écrit d'un » ton sévère ; mais moi, au contraire, *je vous* » *prie instamment* de ne plus verser le sang » des innocens qui sont en votre pouvoir, » attendu qu'ils ont tous été contraints de » combattre contre vous. Le refus que fait le » président de vous rendre les prisonniers de » guerre est fondé sur l'obéissance qu'il doit » aux ordres de son souverain, qui a défendu

» de pareils échanges. J'emploierai cependant » tous mes moyens pour procurer la liberté à » vos compagnons. Reposez-vous sur ma parole. » Vous serez satisfaits.

» Mais je vous informe en même tems que » tous les quatre Anglais sont devenus catho- » liques ; que déja il y a une église catholique » à la Jamaïque, et que les quatre prison- » niers de cette nation se sont convertis ; » qu'ainsi ils sont résolus à rester parmi nous. »

Les Flibustiers virent bien qu'on voulait se tirer d'embarras par une honnête défaite ; mais dans les choses auxquelles ils mettaient un grand intérêt, ils n'étaient pas capables de se contenter de vains subterfuges. D'ailleurs l'aspect de leurs camarades qui mouraient les uns après les autres de blessures qu'ils supposèrent empoisonnées, les rendait encore moins susceptibles de compassion. Ils accomplirent donc leur terrible menace, et envoyèrent à Panama vingt têtes de leurs prisonniers, en faisant assurer que si l'on différait davantage de leur rendre leurs camarades, on verrait bientôt paraître les têtes de tous les autres prisonniers espagnols. Il leur en restait encore quatre-vingt-dix ; et on ne pouvait plus, d'après ce premier essai de férocité, douter du sort qui les attendait. Aussi le président de Panama n'hésita-t-il plus à mettre leurs camarades en liberté ; et en les leur renvoyant il leur fit passer

une lettre très-polie, et beaucoup de rafraîchissemens pour leurs blessés; et en même tems les fit assurer que s'il avait eu un plus grand nombre de prisonniers il les aurait tous relâchés. Les Flibustiers, dans leur réponse lui reprochèrent d'avoir tant tardé à prendre cette détermination, et de s'être par-là rendu volontairement coupable de la mort de ses compatriotes. Cette même réponse contenait aussi des plaintes très-amères sur les balles empoisonnées. C'était, lui disaient-ils, une violation de toutes les lois de la guerre qui aurait dû, en bonne justice, être punie par l'exécution de tous les prisonniers, tant de ceux qui étaient en leur pouvoir que de ceux qui pourraient tomber entre leurs mains à l'avenir. Ils lui renvoyèrent cependant douze Espagnols blessés, en lui déclarant que s'il voulait sauver la vie de tous les autres, il devait payer une rançon de dix mille piastres. Quoique cette nouvelle menace fut très-effrayante, ils furent obligés de la répéter avant d'obtenir la somme qu'ils exigeaient.

Ils continuèrent ensuite leurs débarquemens et leurs pillages en attendant que quelques vaisseaux richement chargés devinssent leur proie, et en conservant toujours l'espérance de quelque occasion favorable pour regagner avec leur butin la mer septentrionale à travers le continent.

La première expédition dont ils s'occupèrent fut dirigée contre Queaquilla, ville très-riche du Pérou, située au bord d'une rivière du même nom, à dix milles de la mer. Elle est entièrement bâtie sur pilotis à cause des débordemens auxquels elle est exposée. On l'appelle aussi Guayaquil, ainsi que la rivière qui baigne ses murs. Sept cents Espagnols voulurent marcher à la rencontre des Flibustiers, mais ils furent aussitôt mis en fuite. Ils se retirèrent dans trois forts qui commandaient la ville; mais quoique chacun d'eux eût une garnison de cinq mille hommes, ils tombèrent l'un après l'autre au pouvoir des intrépides assaillans, qui combattirent onze heures de suite, et ne se reposèrent qu'après s'être emparés totalement de la ville et de ses forts. Le gouverneur et les principaux officiers qui s'étaient défendus courageusement furent blessés et eurent la douleur d'être faits prisonniers avec sept cents autres habitans. Les Espagnols qui fuyaient furent poursuivis à travers les campagnes par les Flibustiers anglais, tandis que les français, en bons catholiques, se rassemblaient dans l'église principale pour y chanter le *Te Deum.*

Cette glorieuse conquête des Flibustiers fut cependant chèrement achetée. Elle leur coûta un assez grand nombre de combattans, et entr'autres le capitaine Grognier, qui fut mortellement blessé et mourut le lendemain. La perte

de ce chef, remarquable parmi ce tas de brigands, par son esprit et sa modération, leur fut très-sensible, surtout ayant été immédiatement précédée de celle d'un autre chef précieux, le capitaine Tusley.

Ils firent à Guayaquil un immense butin, consistant en perles, en pierres précieuses, en lingots d'argent et en soixante-dix mille piastres. Mais des trésors bien plus considérables, entr'autres trois millions en numéraire, avaient été sauvés par les habitans pendant que les Flibustiers étaient encore occupés à combattre. Quelques chaloupes emportaient ces richesses. Vainement on envoya à leur poursuite. Elles avaient une trop grande avance; les Flibustiers ne purent en enlever qu'un canon d'argent massif, du poids de vingt-deux mille piastres et un aigle d'or destiné pour le maître-autel de l'église principale, qui pesait soixante-huit livres et était garni d'émeraudes. Il y avait dans le port quatorze vaisseaux qui étaient entièrement inutiles aux vainqueurs aussi bien que les canons des forts et beaucoup d'autres choses trop pesantes ou de trop peu de valeur. Mais les Flibustiers avaient un autre moyen d'en tirer parti. Ils se firent stipuler par le gouverneur pour la rançon des prisonniers, de la ville, des forts, des vaisseaux etc., le paiement d'une somme d'un million de piastres en or et quatre cents sacs de bled qu'on devait faire

venir de la ville de Quito, éloignée de dix-huit lieues.

Mais sur ces entrefaites il arriva un incident qui mit dans tout son jour la présence d'esprit des Flibustiers. Pendant la nuit, un incendie se déclara près de l'endroit où était conservé tout le butin avec la poudre et les munitions. Le tout fut rapidement transporté à bord des vaisseaux qui étaient mouillés dans le port, et tous les prisonniers furent enfermés dans le plus grand des forts. Dès que ces précautions eurent été prises, les Flibustiers se donnèrent toute la peine imaginable pour éteindre l'incendie, qui cependant consuma un tiers de la ville.

Ce malheur ne produisit au reste aucun changement dans le traité que le gouverneur promit d'accomplir ponctuellement.

Les rues de la ville étaient restées encombrées de cadavres au nombre de neuf cents. Il en résulta une infection épouvantable qui engendra des maladies, dont plusieurs des vainqueurs furent atteints. Ils se décidèrent donc à quitter au plutôt ce théâtre dangereux de leur gloire, et firent voile pour l'île de Puna, après avoir encloué tous les canons et avoir choisi pour les accompagner cinq cents prisonniers des deux sexes.

Les Flibustiers passèrent trente jours dans cette île au milieu des divertissemens et des

réjouissances. Chaque jour on leur apportait de Guayaquil non-seulement des vivres frais, mais encore dans la plus grande profusion, tout ce qui pouvait flatter leurs goûts. Comme tous les musiciens de la ville se trouvaient parmi les prisonniers qu'ils avaient forcés de les accompagner, leurs journées se passaient au son des théorbes, des guitarres, des harpes et des luths. La danse et le chant occupaient tout leur tems. Aucune sollicitude ne troublait cette continuité de plaisirs. Car de part et d'autre on était rendu à la sécurité. L'accomplissement de la convention paraissait ne devoir plus souffrir de difficultés; et les Flibustiers semblaient avoir oublié leurs mœurs et ne se présentaient aux vaincus que sous des dehors agréables. La beauté du climat favorisait ces longues scènes de voluptés. Les dames même s'y prêtaient avec une sorte d'abandon. Au sein d'une pareille captivité elles se trouvaient moins à la gêne que dans leurs propres maisons. Elles prenaient part à la jubilation générale, dansaient, chantaient, buvaient même avec les vainqueurs, réputés farouches, qui faisaient pour elles l'effort d'être presque aimables, et, en leur laisssant goûter des plaisirs plus vifs que tous ceux dont elles étaient entourées, elles ne paraissaient pas obéir à la contrainte.

La douceur de cette situation ne tarda cependant pas à être troublée. Le terme fixé pour le

paiement de la rançon était expiré, et le paiement ne s'effectuait pas. On accorda un répit, mais un officier vint apporter, au lieu de l'argent promis, des exhortations à la patience. Les Flibustiers commencèrent à être persuadés qu'on les trompait, que les Espagnols ne voulaient que gagner le tems nécessaire pour prendre contre eux quelque mesure violente. Ils se déterminèrent donc à effrayer leurs ennemis par une terrible leçon. Les prisonniers furent obligés de tirer au sort; et les quatre malheureux que le sort indiqua furent décapités à l'instant. Leurs têtes furent remises pour réponse à l'officier qu'on leur avait envoyé; et il fut chargé de déclarer à ses commettans que si dans quatre jours la rançon n'était pas payée, ils recevraient les têtes de tous les autres prisonniers.

Le jour suivant le soupçon des Flibustiers se convertit en certitude. Ils ne doutèrent plus d'une trahison. Ils interceptèrent un courier que le gouverneur par interim de Guayaquil envoyait au vice-roi du Pérou et dont les dépêches indiquaient le dessein qu'on avait formé contre eux. Le gouverneur lui rendait compte du supplice des quatre prisonniers, promettait d'envoyer de tems en tems quelques milliers de piastres aux forbans pour les amuser jusqu'à l'arrivée des secours qui se préparaient; et « quand même, disait-on dans la lettre, cin-

» quante têtes d'Espagnols devraient être en-
» voyées, cette perte ne serait-elle pas bien
» compensée par l'espérance certaine d'exter-
» miner entièrement ces brigands ? »

Cette nouvelle consterna les prisonniers. Le gouverneur de Guayaquil, qui se trouvait du nombre, envoya à la ville un moine qui jouissait d'une grande considération, en lui donnant plein-pouvoir pour accélérer, par tous les moyens possibles, le paiement de la rançon, sans tenir aucun compte de tout ce que pourrait dire ou faire le vice-gouverneur. Sur ces entrefaites il arriva à l'île de Puna une barque qui portait vingt-quatre sacs de farine et vingt mille piastres en or. On demandait en même tems un répit de trois jours pour le reste. Les Flibustiers acquiescèrent à la demande, mais en menaçant les Espagnols d'une nouvelle visite à Guayaquil aussitôt que le terme serait expiré. Dès le second jour la ville leur fit déclarer qu'au lieu du reste promis on ne voulait payer que vingt-deux mille piastres; qu'au reste il y avait cinq mille hommes tout prêts à recevoir les Flibustiers. A l'arrivée de ce message, la fureur s'empara des pirates. Quelques-uns voulaient qu'à l'instant on fît couper la tête à tous les prisonniers; d'autres représentèrent que ce serait une cruauté bien gratuite, puisque dans tous les cas ils étaient résolus de s'éloigner da la mer du Sud; que le renfort qu'avait reçu les Espagnols

rendait incertaine l'issue d'un nouvel engagement. Ils opinèrent en conséquence pour qu'on acceptât les vingt-deux mille piastres offertes; et la pluralité se rangea de leur avis. L'argent fut donc exactement envoyé; et en échange les prisonniers furent restitués, à l'exception des cinquante principaux, parmi lesquels se trouvait le gouverneur. Les Flibustiers firent embarquer ceux-ci à bord des vaissseaux, pour répondre de la nouvelle rançon qu'ils espéraient en tirer.

Ils s'apprêtèrent enfin à quitter l'île de Puna où ils avaient passé trente jours dans les jouissances de la vie. Un heureux incident précéda leur départ. Le capitaine David, leur premier chef, dont nous avons dit qu'ils s'étaient séparés deux ans auparavant, parut très-inopinément à Puna avec une frégate, qui leur rendit aussitôt après de grands services. A peine fut-elle arrivée qu'ils donnèrent dans quelques vaisseaux de guerre Espagnols qui avaient été envoyés à leur recherche. Il y avait dans ce combat une extrême inégalité quant à la grandeur des bâtimens, le calibre des canons et la force des équipages. Car les Flibustiers, depuis leur séparation de la flotte primitive, n'avaient plus de vaisseaux proprement dits, mais seulement quelques bâtimens, et si misérables encore, qu'ils ne pouvaient pas s'éloigner beaucoup de la côte. Cependant les Espagnols

ne purent gagner aucun avantage sur eux. La nuit sépara les combattans. Le lendemain matin l'engagement recommença et dura jusqu'à la nuit. Le jour suivant les vaisseaux de guerre étaient hors de la vue.

Les Flibustiers, débarrassés de cette fâcheuse rencontre, débarquèrent près du cap de Pastoa tous les prisonniers qui leur restaient encore et leur étaient fort à charge en consommant en pure perte une portion de leurs subsistances. Ils leur rendirent leur liberté sans rançon, et ensuite dirigèrent leur course vers l'embouchure de la rivière de Guayaquil, où était leur rendez-vous ordinaire à l'issue de leurs croisières et de leurs expéditions de peu de durée ; mais les vents contraires et les tempêtes les repoussèrent et portèrent la confusion dans leur flotille. La plupart de leurs bâtimens furent dispersés. Quelques-uns seulement restèrent ensemble ; encore leurs équipages eurent-ils beaucoup à souffrir. Les vivres commençaient à leur manquer ; et enfin ils éprouvèrent une telle disette qu'ils n'avaient plus à manger qu'une seule fois pendant quarante-huit heures. Ils étaient même entièrement privés d'eau fraîche. Une forte pluie vint à propos les tirer de cette affreuse crise, à laquelle ils allaient succomber. Pour étancher la soif dont ils étaient dévorés, ils recoururent à tous les moyens pour recueillir le plus qu'ils purent de cette eau bienfaisante

Bientôt après ils arrivèrent dans des parages où ils trouvèrent une grande abondance de poissons et beaucoup de loups de mer. Ils atteignirent enfin la baie de Tecoantepaqua sur la côte occidentale de Guatimala.

Au bord de cette baie était une ville du même nom, grande et opulente, qui avait huit faubourgs. Leur avidité pour le butin se réveilla à son aspect. Ils voulurent tenter de descendre pour la piller, quoiqu'elle eût une garnison de trois mille hommes et qu'ils n'eussent que cent quatre-vingts combattans à leur opposer. Le besoin pressant de subsistances les décida à cette entreprise, toute téméraire qu'elle pût leur paraître. Ils s'approchèrent donc de la ville, protégée par des retranchemens, traversèrent le fleuve qui la partage, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et se battirent dans cette situation pendant plus d'une heure. Ensuite ils forcèrent les retranchemens et se trouvèrent en peu d'heures maîtres de toute la place, à l'exception d'une abbaye qui resssemblait à un fort et qui était encore défendue par les hommes les plus courageux de la garnison. Ils s'en seraient aussi probablement emparés, sans un incident qui trompa leurs calculs. La grande rivière qui baigne les murailles de la ville s'enfla si prodigieusement que les Flibustiers, environnés de toutes parts et menacés d'être submergés, furent obligés de lâcher leur proie et de se

retirer au plus vîte. Ils se retrouvèrent enfin avec tous leurs bâtimens à Guayaquil, qui était leur rendez-vous ordinaire.

Mais cette réunion ne fut pas de longue durée. L'inconstant David se sépara encore de ses anciens associés pour retourner chez lui par la route du détroit de Magellan. Pendant la durée de sa première séparation, il avait été très-actif dans ses entreprises. Il avait enlevé quelques vaisseaux espagnols, puis les avait relâchés après les avoir pillés. Il avait fait plusieurs débarquemens, entr'autres à Sagna, Arica et Pisca. Le butin qu'il avait ainsi recueilli était si considérable que le moins bien partagé de ses compagnons d'armes emporta cinq mille piastres pour sa portion.

Un autre corps de Flibustiers, à l'exemple de David et des siens, se sépara encore de la société. Il était composé de cinquante-cinq hommes qui n'étaient nullement tentés de courir une seconde fois les dangers de la navigation à travers le détroit de Magellan, ni d'en affronter encore de plus redoutables en voyageant par terre. Ils se mirent à bord d'une barque pour gagner la Californie, tâcher d'atteindre par cette route la rive opposée, et aboutir, s'il leur était possible, à l'une des Antilles de l'Occident. Comme ils cessèrent de faire partie de la grande corporation, nous nous occuperons peu de leur sort.

Le manque de vivres et le misérable état de leur barque les força d'aborder non loin des côtes de la Californie, sur trois petites îles très-rapprochées l'une de l'autre et désertes, connues sous le nom des *trois îles Marie*. Dépourvus de tout ce qui leur était nécessaire pour continuer leur route, ils furent réduits, pour ainsi dire, à s'y établir. Ils y vécurent quatre ans de suite dans le plus entier dénuement. Entourés d'un grand nombre d'Espagnols et d'Indiens, ils ne purent faire aucune tentative pour se procurer sur le continent voisin les moyens de se sauver. Enfin ils se déterminèrent à retourner à Guayaquil, dans l'espoir d'y retrouver encore leurs anciens camarades. Ils s'abandonnèrent donc aux vagues dans leur chétive embarcation, et firent voile au Sud vers l'objet de leurs recherches. Elles furent vaines: il n'y avait plus pour eux d'autres ressources que de continuer leur route vers le détroit de Magellan. Ils parcoururent ainsi deux mille lieues marines ayant presque toujours le vent contraire et livrés à des angoisses de plus d'une espèce. Ils avaient déja atteint le milieu du détroit lorsque l'idée de revenir pauvres après tant de fatigues leur inspira l'extravagant projet de retourner sur leurs pas, pour exercer leurs pillages sur les côtes du Pérou. Ils firent plus : ils l'exécutèrent. Sur leur route de retour, ils apprirent par hasard qu'il y avait

dans le port d'Arica un vaisseau chargé de lingots d'argent qui paraissait se croire parfaitement en sûreté. Il avait à bord les plus nouveaux produits des fameuses mines du Potosi, auxquels le port d'Arica servait de débouché. Son chargement était évalué à deux millions de piastres. Il devint tout entier la proie des Flibustiers qui n'eurent qu'à se présenter pour s'emparer du vaisseau. Ils s'y embarquèrent aussitôt, et se croyaient bien sûrs de leur fortune, lorsqu'ils eurent le malheur d'échouer dans la détroit de Magellan. Une partie de leur trésor fut cependant sauvée. Des débris du vaisseau naufragé ils parvinrent à se construire deux chaloupes, avec lesquelles ils voguèrent le long des côtes du Brésil, et arrivèrent enfin, sans nouveaux accidens, à l'île de Cayenne. Quelques-uns s'y fixèrent, d'autres passèrent à Saint-Domingue. Le reste fit voile pour la France avec son riche butin.

Ce capitaine le Sage, dont nous avons parlé plus haut, n'eut pas avec ses Flibustiers de moins heureuses aventures. Il voulait aussi entrer dans la mer du Sud avec deux cents hommes; mais, la saison se trouvant trop avancée, il ne lui fut pas possible de passer le détroit de Magellan. Il fut donc obligé de croiser le long des côtes d'Afrique, où il fit beaucoup de prises. Les fruits de cette croisière lui avaient fourni les moyens de vivre

pendant deux ans dans la plus grande abondance, lorsqu'un heureux hasard fit tomber entre ses mains un vaisseau hollandais de la Compagnie des Indes occidentales, qui portait une grande quantité de poudre d'or. Les Flibustiers crurent pour lors devoir être satisfaits de leur croisière. Ils abandonnèrent les mers africaines et retournèrent à Saint-Domingue.

Quant aux destinées de ceux qui étaient en route pour l'Europe, sous les ordres de David avec leur riche butin, elles n'étaient pas encore à leur terme. L'ennui les tourmentait pendant leur longue navigation. Pour y échapper, ils recoururent au jeu, en violant une de leurs lois. Plusieurs perdirent tout ce qu'ils avaient, et s'obstinèrent, en s'appuyant sur les principes fondamentaux de la société des Frères de la côte, à ne pas vouloir retourner chez eux sans avoir fait de nouvelles captures. David fut obligé de leur céder, et donna ordre de revirer de bord, quoiqu'ils fussent déja dans le voisinage du détroit de Magellan. Au moment où cette route rétrograde allait s'entreprendre, un singulier hasard amena à leur vue un vaisseau portant des Flibustiers ; c'était ceux de leurs camarades et compatriotes qui s'en retournèrent aussi sous le commandement du capitaine Wilnet. Comme eux les Anglais s'étaient livrés par désœuvrement à la fureur du jeu ; et les perdans, mécontens comme ceux du vais-

seau de David, ne pouvaient se résoudre à poursuivre leur route. Un échange singulier, comme cette rencontre, fut à l'instant proposé et exécuté. Ceux qui avaient gagné à bord de ce dernier vaisseau répugnaient fort à aventurer leurs richesses en prolongeant leur séjour sur ces mers où de nouveaux dangers pouvaient les atteindre. Ils s'embarquèrent donc à bord de celui de Wilnet, qui de son côté se débarrassa de ses mécontens, en les laissant se réunir à David pour recommencer des croisières qui devaient réparer leurs pertes. David ne voulait pas abandonner son vaisseau. Le voilà donc lancé de nouveau dans la mer du Sud avec soixante Anglais et vingt Français, et voguant vers les parages où il avait depuis peu de tems laissé ses amis. Ils arrivèrent en effet à Guayaquil, où ils furent reçus avec des transports de joie.

Précisément à la même époque on y recevait la nouvelle que deux autres vaisseaux de Flibustiers, sous le commandement des capitaines *Henri* et *Swams*, avaient fait voile pour les Indes occidentales, afin d'y mettre leur butin en sûreté.

Ainsi se dispersèrent par troupes plus ou moins nombreuses et en s'abandonnant aux évènemens les plus étranges et les plus variés, ces Flibustiers qui s'étaient présentés dans la mer du Sud, aussi redoutables par leur nombre que par leur valeur.

CHAPITRE XII.

Les Flibustiers, qui étaient restés les derniers dans la mer du Sud, songèrent enfin sérieusement à leur retour. Mais comment l'effectuer avec leurs misérables embarcations? Il leur fallut donc songer à le tenter, en traversant le continent. Que de dangers cependant ils allaient avoir à affronter! que de difficultés à vaincre! Ils ignoraient entièrement les chemins. Ils n'avaient point de guides. Des ennemis de tous les côtés; point de vivres pour leur troupe; point de fourage pour leurs animaux. Comment pouvaient-ils parvenir, à travers tant de périls et tant d'obstacles, à transporter leurs blessés et leurs malades? A chaque pas ils allaient avoir des combats à livrer. La nature, les hommes allaient s'entendre pour contrarier leur marche. Il fallait cependant qu'ils bravassent tout s'ils ne voulaient pas renoncer tout-à-fait à l'espoir de revoir leur patrie et se résigner à périr misérablement les uns après les autres. Après avoir donc interrogé tous leurs prisonniers, avoir pesé et confronté leurs rapports, ils se décidèrent à prendre leur chemin par la nouvelle Ségovie, ville dépendante du

gouverneur de Nicaragua, au Nord du lac de ce nom, à quarante lieues françaises de la mer du Sud, et à vingt-cinq d'une rivière qui se rend dans la mer opposée près du cap Gracias-à-Dios. Afin de recueillir toutes les notions nécessaires, soixante-dix hommes furent envoyés dans l'intérieur des terres, et chargés de faire encore quelques prisonniers s'il leur était possible. Ces émissaires marchèrent jusqu'à épuiser leurs forces; et ayant appris que six mille Espagnols étaient dans le voisinage, cinquante-deux d'entr'eux crurent ne pas devoir pousser leurs recherches plus loin, et revinrent sur leurs pas. Dix-huit seulement eurent l'audace d'aller plus avant. Ils tombèrent sur trois hommes à cheval qui leur apprirent qu'ils étaient près d'une petite ville appelée Chiloteca et habitée par quatre cents Espagnols, sans compter les nègres, les mulâtres et les Indiens; mais qui les assurèrent qu'on n'y était pas informé de leur approche.

La première idée de ces dix-huit aventuriers fut d'aller chercher leurs camarades pour revenir avec eux et piller cette ville; mais, après y avoir plus mûrement réfléchi, ils craignirent que ce délai ne les fît découvrir et se déterminèrent à tenter seuls l'entreprise. Ils se jetèrent donc dans la ville en poussant de grands cris, et y causèrent par cette subite irruption une telle frayeur, que les habitans ne songèrent

gèrent pas même à se défendre, et qu'en un instant ces dix-huit Flibustiers furent maîtres de la ville. Ils commencèrent par y prendre un certain nombre de chevaux ; ce qui, dans la situation désespérée où ils se trouvaient, était pour eux d'une extrême importance. Ils crurent aussi nécessaire de faire quelques prisonniers ; le commandant de la place fut du nombre. Ils apprirent de lui que la grande galère de Panama était près de la Caldera pour épier les Flibustiers, qu'on présumait vouloir tenter de pénétrer avec leurs bâtimens jusqu'à la mer opposée ; et qu'en même tems on avait placé près du port de Realejo (1) un autre vaisseau de guerre de trente canons avec quatre cents hommes de garnison, pour leur disputer l'entrée de ce port.

Cependant les habitans qui, à la vue d'un si petit nombre d'attaquans étaient revenus de leur première frayeur, avaient pris les armes. Les dix-huit Flibustiers se défendirent avec leur valeur accoutumée ; mais comme la quantité de leurs ennemis s'augmentait à chaque

(1) Il est sur la côte de Nicaragua assez près vers le N.-O. du lac de ce nom qui communique par la rivière de St. Jean avec la mer des Antilles. Ce port de Realejo est à l'embouchure d'une petite rivière par laquelle les Flibustiers espéraient sans doute pénétrer dans le lac de Nicaragua.

instant, ils montèrent sur les chevaux qu'ils avaient pris, et se retirèrent en combattant, poursuivis par six cents hommes, qui ne purent parvenir à atteindre ces audacieux aventuriers. Ils eurent le bonheur d'aller se réunir aux leurs qui, postés sur une île dans la baie de Mapalla, récemment indiquée pour le rendez-vous général des Flibustiers, attendaient leur retour avec impatience.

Il s'agissait uniquemment pour eux désormais de se rapprocher à tout prix de la mer des Antilles. Vainement toutes les nouvelles qu'ils recevaient tendaient-elles à leur présenter ce trajet comme exposé à des difficultés insurmontables. Ils avaient formé la ferme résolution de le tenter; et pour s'enlever tous les moyens d'y renoncer, ils prirent le parti de mettre en pièces toutes leurs embarcations grandes et petites, à l'exception d'une galère et de quelques canots dont ils avaient encore besoin, pour sortir de l'île où ils étaient et regagner le continent. Toute la troupe consistant en deux cent quatre-vingt-cinq combattans fut donc partagée en quatre compagnies, sur lesquelles, pendant la marche, on devait prendre quarante hommes pour former l'avant-garde. Comme ils étaient très-mal pourvus de vivres, leurs prisonniers leur étaient fort à charge; mais en les mettant en liberté ils auraient compromis le secret de leur marche, de

leur peu de forces et de toutes leurs mesures. D'ailleurs ces prisonniers ne leur étaient pas inutiles : on les employait à porter les ustensiles nécessaires, les médicamens et les malades. Les Flibustiers firent tous les arrangemens préliminaires pour que les dangers qu'on allait braver, et les prises qu'on espérait faire encore, fussent partagés d'après des règles fixes.

Avant tout ils procédèrent à la répartition du butin dont ils se trouvaient en possession. On en évaluait le montant à cinq cent mille piastres. L'argent massif fut facilement partagé au poids; mais il s'éleva de grandes difficultés sur le partage de l'or, des bijoux, comme perles et pierres précieuses. On ne put en venir à bout qu'en les vendant à l'enchère et en les faisant payer en argent évalué au poids. Beaucoup avaient de ce dernier métal en si grande quantité qu'ils étaient hors d'état de l'emporter; en sorte qu'ils en donnaient de fortes portions pour des objets précieux d'un moindre volume. Ainsi pour de petites pièces d'or monnoyées valant dix livres en argent, on en donna jusqu'à quinze; et pour une once d'or massif, jusqu'à quatre-vingts et cent piastres. Déja depuis quelque tems les Flibustiers faisaient peu de cas de l'argent massif, à cause de la difficulté de le transporter, et n'attachaient de prix qu'à l'or et aux bijoux. Aussi était-il resté à Guayaquil d'assez fortes quantités d'argent dont

ils ne voulurent pas se charger; et même, après le combat qu'ils livrèrent près de cette ville, ayant appris que cent barils, contenant chacun onze mille piastres, étaient déposés à une très-petite distance, ils ne prirent pas la peine d'aller recueillir cette portion de leur butin, si précieuse en d'autres circonstances.

Quoique le jeu, comme nous l'avons déja dit, fût défendu par les règles de leur société, l'ennui, source de tant de maux, leur faisait souvent enfreindre cette sage défense. Ils n'avaient d'autre moyen de se récréer dans une partie du globe aussi reculée, où ils éprouvaient la privation des objets les plus nécessaires et où le tems s'écoulait pour eux avec une effrayante lenteur. Telle fut encore leur ressource dans la position où ils se trouvaient sur la côte de Nicaragua. Aussi au moment où ils quittèrent la mer du Sud y avait-il une grande inégalité entre les diverses portions du butin partagé. Quelques-uns avaient même entièrement perdu la leur et étaient réduits à l'indigence la plus absolue. *Raveneau de Lussan*, l'un d'eux, celui à qui nous devons en partie le récit de leurs aventures, était du nombre des joueurs les plus heureux. Il possédait lui seul pour la valeur de trente mille piastres en or, perles et pierres précieuses. La comparaison de l'opulence des uns avec la pauvreté des autres ne pouvait qu'être révoltante pour des hommes

entre lesquels, d'après leurs principes, il devait régner la plus parfaite égalité. Elle produisit un complot. Dix-huit des plus pauvres étaient déterminés à massacrer tous les riches pour s'emparer de leurs dépouilles. Mais leur plan fut découvert et son exécution prévenue par de sages mesures. Lussan raconte que lui-même sauva au moins la plus grande partie de sa propriété ainsi que sa vie par un moyen dont l'effet ne lui avait pas paru douteux. Il déploya devant ses camarades tout ce qu'il possédait et le répartit entre plusieurs, sous la condition que chacun d'eux, après leur heureuse arrivée à Saint-Domingue, lui restituerait une portion déterminée de ce dépôt très-facile à transporter. N'est-il pas étrange que l'assassinat fût à redouter de la part de ces hommes, tandis qu'ils ne se seraient pas permis de dépouiller un de leurs camarades vivant; et que même on pouvait très-vraisemblablement se fier à eux comme à de fidèles dépositaires?

Ce fut le premier janvier 1688 que ces Flibustiers de la mer du Sud, au nombre de deux cent quatre-vingt-cinq, se mirent en marche avec soixante-huit chevaux. Leur départ s'effectua à la vue de quelques vaisseaux espagnols armés, les mêmes avec lesquels ils s'étaient encore battus l'avant-veille. Auparavant ils avaient jeté à la mer leurs canons et tous les meubles et ustensiles dont ils pouvaient se

passer. Ils avaient brûlé une partie de leurs effets et brisé tout ce qu'il leur restait encore d'embarcations. Ils n'avaient pas négligé d'adresser solemnellement leurs prières à Dieu pour en obtenir un heureux voyage. Leur équipage était peu considérable. Ce qu'ils avaient de plus pesant à transporter c'était leur argent et leur or. Chacun portait ce qui lui appartenait; et ce n'était pas une charge légère. Plusieurs qui avaient tout perdu au jeu, se trouvaient à l'abri de cet embarras; mais pour prévenir leurs murmures, on fit, à l'exemple de Lussan, un accord avec eux. Les riches donnèrent aux pauvres une partie de leurs métaux précieux à porter, sous la condition qu'arrivés sans accident à la destination commune, ils en garderaient une moitié pour prix de leur peine et de leurs soins, mais qu'ils restitueraient l'autre aux propriétaires.

La marche des Flibustiers se fit à travers cette portion de l'Amérique espagnole qu'embrasse la province de Guatimala, ayant au Nord la côte de Honduras et vers l'Orient le cap Gracias-à-Dios. Les habitans de ces contrées, préparés à les voir paraître, leur opposèrent tous les obstacles imaginables. Ils entassèrent sur leur passage des abattis d'arbres et autres choses propres à barrer les chemins et à rendre même les sentiers impraticables. Tous les vivres furent transportés au loin; on mit le feu aux

herbes des prairies et des champs; en sorte que la caravane, hommes et chevaux, fut menacée d'être étouffée par la fumée et la chaleur. Souvent les Flibustiers furent obligés de s'arrêter jusqu'à ce que le feu fût éteint; ce qui causa à leur marche de fréquentes interruptions et servit parfaitement les vues des Espagnols : car ceux-ci étaient occupés à quelque distance à élever un grand retranchement qui n'était pas encore terminé. Les Flibustiers, qui ne s'en doutaient pas, cheminaient lentement. Ils donnèrent dans quelques embuscades préparées au milieu des bois; entr'autres, le huitième jour de leur marche, dans une qui avait été dressée à Tusignala, où trois cents Espagnols couchés à plat-ventre les surprirent et en tuèrent plusieurs à coups de fusil. Les assaillans furent, il est vrai, bientôt dispersés; mais, renforcés par d'autres détachemens, ils se tinrent constamment à la proximité des intrépides voyageurs, derrière des forêts de sapin, ou cachés par des broussailles épaisses. Soir et matin ils faisaient entendre le son continuel de leurs trompettes; et dès que le chemin favorisait une surprise, ils ne manquaient pas de tirer sur l'avant-garde. Le neuvième jour les Flibustiers arrivèrent à une grande embuscade; mais ils la découvrirent à tems, attaquèrent avec fureur, et forcèrent les Espagnols à prendre la fuite en abandonnant leurs chevaux. Ils avaient

soin de camper toujours sur des hauteurs ou bien en pleine campagne, d'où ils avaient de tous côtés une vue très-étendue.

Le onzième jour ils atteignirent la nouvelle Ségovie, où ils s'attendaient à un combat sérieux et où ils espéraient se procurer, sinon un riche butin, du moins des subsistances; mais ils ne trouvèrent rien : les habitans avaient tout emporté ou détruit et avaient pris la fuite. Ce fut pour les Flibustiers un très-fâcheux mécompte; car ils s'étaient bien proposés de se dédommager quelque tems des extrêmes fatigues qu'ils venaient d'éprouver. Ils avaient eu sans cesse à grimper péniblement des montagnes escarpées, à chanceler au bord des abîmes, à redescendre au péril de leur vie par des pentes très-rapides. Le matin ils sentaient un froid pénétrant sur ces montagnes, et étaient plongés dans un brouillard si épais qu'ils ne se voyaient plus et ne pouvaient se reconnaître qu'à la voix. Ce brouillard se dissipait ordinairement vers dix heures; et on éprouvait alors un froid extrêmement vif, dont on était exempt au pied des montagnes; mais les terreins bas occupaient des espaces très-étroits. A peine avait-on fait une lieue dans le vallon qu'il fallait gravir six lieues de suite et redescendre encore avec beaucoup de fatigues et de dangers. La nouvelle Ségovie elle-même était au fond d'un bassin entouré de toutes parts de ces hautes

montagnes. C'était d'ailleurs une grande ville qui avait de très-belles maisons, et plusieurs églises d'assez mauvaise aparence.

Cette ville déserte, qui n'offrait aucun appât aux Flibustiers, fut laissée le lendemain de leur arrivée, qui était le douzième jour de leur marche. Ils se trouvaient dans un grand embarras quant aux moyens de continuer leur route ; car les prisonniers qui leur servaient de guides ne connaissaient pas les chemins au de là de Ségovie. Cependant un nouveau prisonnier tomba fort à propos entre leurs mains. Ils l'emmenèrent avec eux en le forçant à les conduire vers une rivière qui était encore à vingt lieues de France.

Se trouvant vers le coucher du soleil au sommet d'une montagne, ils aperçurent, à leur grande surprise, dans une vallée, un troupeau de douze à quinze cents bêtes qui paissaient et qu'ils prirent d'abord pour des bœufs. Quelle rencontre pour des voyageurs affamés et extenués de fatigues! Leur joie ne fut pas de longue durée. Ces animaux étaient des chevaux sellés et bridés. Quarante des leurs qu'ils avaient envoyés à la découverte en acquirent la triste conviction; mais ce qui était bien plus fâcheux, c'est qu'arrivés tout près de ces chevaux, ils découvrirent trois retranchemens qui s'élevaient en forme de terrasses les uns au dessus des autres. Cet amphithéâtre redoutable régnait autour des montagnes et

barrait entièrement le chemin par lequel les Flibustiers devaient nécessairement passer le jour suivant. Il n'y avait aucun moyen d'éluder ce passage en faisant un détour. Sur un des flancs de la montagne coulait une rivière ; et un côteau enfermé dans un retranchement dominait la seule issue par laquelle les Flibustiers avec tous leurs équipages pussent sortir. Tout le pays environnant était une forêt épaisse, impraticable, hérissée de rochers, entrecoupée de précipices, en partie couverte de marais, à travers laquelle il n'y avait pas la moindre aparence d'un chemin ou même d'un sentier. Cependant comme la seule route pratiquée passait tout près des retranchemens et que les Flibustiers, en s'avançant, n'auraient été séparés que par une vallée étroite des Espagnols qui les attendaient, il y avait encore moins de difficultés et moins de dangers poux eux à tenter de se faire jour à travers la forêt. Ne pouvant espérer d'éviter un combat, quelque parti qu'ils adoptassent, ils s'arrêtèrent un instant à l'idée de prendre les Espagnols à dos et de les attaquer à l'improviste dans leurs retranchemens. Elle eût été peut-être admissible s'ils avaient voulu laisser tout leur bagage en arrière, et, ne portant que leurs seules armes, essayer de gravir, un à un, les montagnes et les rochers escarpés ; mais ils avaient une extrême répugnance à abandonner quelque chose de ce

qu'ils emmenaient avec eux ; et cet expédient fut bientôt rejeté. Ils s'arrêtèrent à celui que la circonstance impérieuse leur dictait, celui de diminuer le nombre, déja si peu considérable, de leurs combattans. Car ils avaient encore derrière eux le corps des Espagnols qui était de trois cents hommes et qui ne perdait pas de vue l'endroit où ils étaient campés. Ce camp qui n'était qu'une enceinte baricadée avec des chariots devait être mis à l'abri d'une attaque, pendant qu'ils tenteraient le périlleux essai.

Ce fut d'après ce plan qu'ils prirent leurs mesures. Les bagages, les chevaux, les malades, les prisonniers, en un mot tout ce qui ne pouvait pas les accompagner fut laissé dans le camp sous une escorte de quatre-vingts Flibustiers ; et ils eurent soin d'y faire continuer tout ce qui était propre à induire en erreur les Espagnols qu'ils avaient en tête et derrière eux ; d'entretenir les feux pendant la nuit ; de répéter les roulemens de tambour ; de relever les sentinelles à grand bruit et avec les cris qui accompagnent cette opération en tems de guerre ; de faire faire par intervalles des décharges de mousqueterie. Ils avaient disposé leurs bagages en carré pour former une espèce de retranchement, dans l'intérieur duquel les chevaux furent répartis, et où les malades, les blessés et les prisonniers eurent leurs places

déterminées. Toutes ces mesures durent être prises avec une extrême rapidité, parce que le jour approchait de son déclin, et qu'il fallait se mettre en mouvement aussitôt que la nuit serait close. La marche commença donc aussitôt que l'obscurité la favorisa. Les Flibustiers descendirent de leur hauteur après avoir formé leur itinéraire, en conséquence des avis qu'avait rapportés un des leurs qu'ils avaient envoyé pour reconnaître le terrein. Ils n'omirent pas, avant de marcher, de réciter leurs prières, mais à voix basse pour n'être pas entendus des Espagnols. Presqu'en même tems ceux-ci entonnèrent à haute voix la prière du soir et les litanies, et firent des décharges de mousqueterie et d'artillerie en l'honneur de leurs Saints, comme s'ils eussent voulu insulter aux vaincus et célébrer d'avance leur infaillible victoire.

Les Flibustiers se mirent en route au nombre de deux cents. Ils eurent une peine incroyable à se frayer pendant la nuit un passage à travers la forêt, à gravir les rocs escarpés et à les redescendre ; tantôt se traînant sur les genoux, tantôt se laissant glisser le long de la pente rapide des rochers, tantôt obligés de sauter par-dessus les précipices, sans pouvoir un seul instant se tenir debout. Ils se réunirent enfin sur le sommet d'une montagne, d'où ils avaient les retranchemens espagnols au dessous d'eux à leur gauche.

Le jour parut. Ils étaient au terme des plus grandes difficultés. Les plus grands obstacles étaient surmontés ; mais le but n'était pas encore atteint. Un brouillard épais favorisa cependant leur audace, en sorte qu'ils ne furent aperçus que tard. Mais ce brouillard rendait à d'autres égards leur situation plus critique ; il les empêchait de voir à quelques pas, et leur enlevait le moyen d'avancer avec sûreté. Cependant ils entendirent à leurs pieds une patrouille, dont la marche bruyante leur servit de guide jusqu'à un certain point. La voix des Espagnols, qui récitaient tout haut leur prière du matin, leur indiqua plus précisément encore à quelle distance et de quel côté était leur ennemi.

Ces deux indices les conduisirent droit à un poste d'arrière-garde de cinq cents hommes. Ce corps qui les attendait par le bas fut extrêmement surpris en les voyant arriver par le haut. Les Espagnols crurent réellement qu'ils tombaient des nues ; et leur saisissement fut tel que, sans combattre, ils prirent tous la fuite. Les autres Espagnols distribués dans les retranchemens, qui devenaient inutiles puisque l'ennemi était déja en dedans du parapet, se défendirent mieux. Ils soutinrent un combat d'une heure, à la fin duquel, désespérant de la victoire, ils ne songèrent plus qu'à leur salut. Ils s'enfuirent vers la vallée ; mais ils y furent arrêtés par les obstacles même qu'ils avaient

préparés contre les Flibustiers. Les abattis qui embarrassaient leur fuite aidèrent à leur entière défaite. Ces malheureux avaient juré de ne pas demander grace à des brigands qu'ils croyaient ligués avec l'enfer. Ils tinrent parole; et se laissèrent immoler sans chercher à fléchir leurs farouches vainqueurs.

Les Flibustiers, qui n'eurent (le croira-t-on d'après leur seul témoignage!) *qu'un mort et deux blessés*, furent enfin fatigués de tuer et en laissèrent vivre quelques-uns. Le commandant en chef, ancien officier Wallon, fut du nombre des morts. Le gouverneur de Costa-Rica avait voulu lui envoyer huit mille hommes. Il n'en demanda que quinze cents. Un autre vétéran lui avait conseillé de ne pas se contenter d'être dans une position attaquable par devant, et de se fortifier par ses derrières. Mais le commandant, se fiant aux moyens de défense dont la nature avait entouré son poste, dédaigna de suivre ce conseil. Il croyait qu'il n'y avait rien à répliquer au dilemme suivant. « Les pirates sont des hommes ou des diables : » s'ils sont des hommes, ils ne pourront pas » avec tous leurs efforts gravir ces rochers en » huit jours. S'ils sont des diables, toutes les » mesures qu'on prendrait contre eux seront » inutiles. » L'évènement prouva la vérité de ce problême de tous les tems et de tous les pays; qu'il faut s'attendre à des choses impossibles en

aparence de la part d'un ennemi poussé au désespoir.

Les Flibustiers eux-mêmes furent étonnés de leur succès. Ils voyaient bien que si le premier corps de cinq cents Espagnols eût fait son devoir, ils auraient été tous précipités dans les abîmes. Ils trouvèrent dans les poches du commandant qui avait été tué différentes lettres des gouverneurs de diverses places circonvoisines, qui l'informaient de l'arrivée prochaine de troupes qu'ils envoyaient à son secours. Parmi ces lettres, il y en avait une du gouverneur-général de la province de Costa-Rica, en date du 6 janvier, qui lui faisait passer les instructions nécessaires. On y exprimait qu'il était impossible que les Flibustiers échappassent à un anéantissement total ; qu'il ne leur resterait pas même la ressource de la fuite ; qu'afin que leurs plus petits détachemens ne pussent pas se sauver *par-dessus les montagnes*, on avait envoyé au nouveau gouverneur de Tusignala, *Don Rodrigo Sermado*, l'ordre de les suivre sans relâche avec trois cents hommes, attendu, disait-on, que leurs bagages seraient infailliblement sur leurs derrières. A cette nouvelle était joint un étrange conseil. « *Soyez bien sur vos gardes*, ajoutait-» on, *car ces diables possèdent des secrets* » *qui ne nous sont pas connus.* » La lettre se terminait ainsi : « J'espère que Dieu favo-

» risera notre entreprise ; car tout est dirigé
» vers le rétablissement de sa gloire et l'anéan-
» tissement de ces nouveaux turcs. Inspirez
» du courage à vos soldats. S'ils se modèlent
» sur vous, il ne leur manquera rien. Dites-
» leur bien qu'ils en recevront leur récompense
» dans le ciel ; et qu'outre cela, s'ils triom-
» phent, ils remporteront un riche butin en
» argent et en or, les brigands étant abon-
» damment pourvus de ces métaux. »

Les Flibustiers attaquans étaient convenus avec ceux de leurs camarades qu'ils laissaient dans le camp, qu'en cas de victoire ils recevraient très-promptement de leurs nouvelles ; mais que si, une heure après que le feu serait terminé, ils n'entendaient pas parler de leurs camarades, ils devaient chercher à se sauver comme ils pourraient.

Dans l'intervalle le corps séparé des trois cents Espagnols n'était pas resté inactif. Aussitôt qu'il eut remarqué, au lever du soleil, que la plus grande partie des Flibustiers avait quitté leur camp, il marcha en avant dans la persuasion que l'attaque des retranchemens s'était faite par la tête, et que par conséquent elle ne pouvait manquer d'avoir échoué. Les Flibustiers qui avaient été laissés en arrière se trouvaient dans une très-fâcheuse position. Ils avaient à protéger les bagages, à garder un grand nombre de chevaux, à sur-

veiller

veiller les prisonniers; et cependant il leur fallait encore faire tête à des ennemis dont le nombre était quadruple du leur. Mais les Espagnols ne profitèrent pas de ces grands avantages. Ils manifestèrent au contraire une extrême timidité. Au lieu de rendre leur supériorité décisive par une attaque impétueuse, ils proposèrent une conférence. Un officier se porta dans le camp des Flibustiers, et leur annonça que l'attaque tentée par leurs camarades contre les retranchemens avait échoué; qu'ils étaient en fuite, et que, dans le désordre qui s'était emparé d'eux, ils ne pouvaient échapper à un corps de deux cents Espagnols posté sur les bords de la rivière. Persuadé que cette nouvelle allait les aterrer, l'officier s'efforça de leur prouver qu'abandonnés à eux-mêmes dans un camp où ils ne pouvaient espérer de secours, ils étaient perdus sans ressource s'ils ne se rendaient pas prisonniers de guerre; et il ajouta que, s'ils prenaient ce sage parti, il leur promettait de la manière la plus solemnelle, au nom du général, qu'on les laisserait poursuivre paisiblement leur route, avec une escorte, vers les côtes septentrionales.

Les Flibustiers ne crurent pas plus à la prétendue défaite des leurs qu'à la promesse par laquelle on essayait de les endormir, et répondirent hardiment « que si les Espagnols, à la » faveur de l'extrême supériorité de leur nombre,

» avaient anéanti les deux tiers de leurs cama-
» rades, le reste se sentait cependant encore
» le courage de leur tenir tête ; qu'ils n'avaient
» pénétré dans l'intérieur du pays que pour
» retourner chez eux ; et qu'ils espéraient y
» réussir en dépit de l'opposition des Espa-
» gnols. » L'officier alla porter cette réponse
à ses commettans.

Mais les Flibustiers, laissés dans le camp, songèrent bientôt à agir par eux-mêmes. Ayant observé les signaux que leurs camarades leur faisaient du haut des retranchemens, et s'étant par-là convaincus qu'ils n'avaient plus à craindre d'être inquiétés sur leurs derrières, ils confièrent le soin des bagages et des prisonniers à une petite garde, montèrent à cheval, attaquèrent inopinément ces mêmes Espagnols qui venaient de les défier, en sabrèrent une partie et dispersèrent le reste. Ensuite les deux corps victorieux se réunirent, se trouvèrent ainsi maîtres de tout le pays, et se reposèrent un jour entier. Mais il leur restait d'autres inquiétudes. Ils apprirent par les prisonniers qu'à six mille plus loin il y avait encore un grand retranchement qu'ils ne pouvaient éviter. Ils commencèrent à craindre que le grand nombre des fugitifs n'eussent mis tout le pays en mouvement, qu'ils ne se fussent réunis au corps retranché près des bords de la rivière, et qu'ils n'ajoutassent encore à l'extrême difficulté qu'on

devait éprouver à son passage. Ils aperçurent d'ailleurs de loin des feux sur le sommet de quelques hautes montagnes, et présumèrent que ce pourrait bien être des signaux.

Ces circonstances alarmantes ne les empêchèrent cependant pas de prendre leur route dès le lendemain matin, après avoir mutilé neuf cents chevaux qui les eussent embarrassés dans leur marche. Ils en emmenèrent à-peu-près autant, non-seulement pour leur servir de montures et pour les employer à porter les bagages, mais aussi pour se nourrir de leur chair pendant une route qui pouvait encore être longue et ne leur offrir aucun moyen de subsistances.

Deux jours après ils rencontrèrent le retranchement qu'on leur avait annoncé; mais les Espagnols qui le gardaient avaient été tellement frappés de terreur qu'ils ne firent pas la moindre résistance. Ils se tinrent très-paisiblement derrière leurs batteries, que les Flibustiers, qui étaient pressés d'avancer, ne crurent pas même devoir attaquer. C'est ainsi que la fortune, qui les abandonnait rarement, dissipa encore leurs sollicitudes. Le seizième jour de leur marche, ils arrivèrent enfin sur le bord de la rivière, tant desirée, qui devait les porter à la mer.

Cette rivière, dont le nom ne se trouve dans aucun des matériaux historiques que nous avons consultés, mais qui paraît être celle de la

Magdelaine, prend sa source dans les montagnes de la nouvelle Ségovie, coule avec fracas dans un lit hérissé d'énormes rochers; ensuite se plonge dans d'immenses abîmes; et après avoir franchi plus de cent cascades naturelles, dont trois surtout sont d'un aspect effrayant, se jette enfin dans la mer des Antilles assez près du cap Gracias-à-Dios. Les Flibustiers entendaient de plusieurs milles l'épouvantable fracas des eaux qui se précipitaient. Ces cataractes auraient pu rendre impraticable tout moyen de passer la rivière et de l'employer aux transports si, à l'entrée et à la sortie de chacune d'elles, il n'y avait pas eu un grand bassin d'eau dormante, où les Flibustiers pouvaient espérer de s'arrêter, et de transporter jusqu'à l'autre bord leurs embarcations ou machines flottantes d'une espèce quelconque.

Il leur restait donc à tenter, en courant beaucoup de dangers et en se donnant beaucoup de peines, de franchir ce passage, effrayant sans doute pour des hommes moins intrépides. Ils manquaient de bâtimens, de cordes, de tous les ustensiles indispensables pour un transport par eau. Ils avaient devant eux un fleuve très-large extrêmement rapide, embarrassé dans son cours par une foule de rochers, presqu'impossible à passer, quand même ils auraient été pourvus de tous les instrumens nécessaires. Aucune des embarcations connues, pirogues,

canots, barques, chaloupes n'aurait pu d'ailleurs leur servir. Pour se laisser glisser sur ce fleuve dangereux, pour braver les cascades qui y étaient multipliées, ils auraient eu besoin d'une espèce de corbeilles ou de tonnes dans lesquelles ils se seraient enfoncés jusqu'à la moitié du corps. Mais il n'y avait point de modèles pour de pareilles machines. Il fallait donc les inventer, les construire, se pourvoir de provisions pour ce trajet d'un nouveau genre, et prendre beaucoup d'autres mesures qu'exigeait une circonstance tout-à-fait extraordinaire et dans l'exécution desquelles les Espagnols ne pouvaient guère manquer de les troubler.

Ils ne s'effrayèrent point de cette foule d'obstacles; et tous mirent la main à l'œuvre pour en triompher. Ils tuèrent une partie de leurs chevaux, firent saler leur chair et lâchèrent tous ceux qui leur étaient inutiles. Mais pourvoir aux moyens de subsistance était une de leurs moindres tâches. Pour les remplir ils déployèrent tous une constance, une activité infatigable, un courage tel que le leur commandait la conjoncture la plus critique peut-être où ils se fussent jamais trouvés; et l'on peut dire qu'à aucune époque, dans aucun pays, des hommes n'ont porté ces qualités à un plus haut degré que les Flibustiers en cette occasion.

Il y avait une forêt dans le voisinage du fleuve. Ils y coupèrent des arbres menus dont

le bois était léger, ils en ôtèrent l'écorce, les taillèrent en morceaux qu'ils assemblèrent cinq par cinq et lièrent entr'eux, au défaut de cordes, avec une espèce de résine très-tenace que produisait la forêt. C'est ainsi qu'ils formèrent un grand nombre de machines petites et frêles que Raveneau de Lussan appelle des *Piperies* (1), qui n'étaient ni des canots, ni des bateaux, ni des radeaux, mais qui avaient quelque ressemblance avec des paniers à fruits, ou avec de grandes cruches d'osier, qui s'enfonçaient de deux à trois pieds dans l'eau, et dont chacune ne pouvait porter que deux hommes. C'est là qu'ils se placèrent en s'enfonçant dans l'eau jusqu'à la ceinture. La petitesse, la forme, la mobilité de ces machines étaient telles, qu'il fallait absolument qu'ils s'y tinssent debout, ayant en main de longues perches à l'aide desquelles ils se soutenaient contre le

---

(1) Voici la courte description qu'en donne en français un historien flibustier, employé lui-même à ce nouveau genre d'industrie. *Ces piperies étaient quatre ou cinq troncs d'arbres d'un bois léger qu'on attachait ensemble avec des liannes. Elles pouvaient porter deux ou trois hommes qui ne pouvaient que se tenir debout avec de longs bâtons à la main pour se garantir du plus fort abordage des roches.* En rapprochant cette description de celle qu'en donne notre auteur, on a encore assez de peine à se faire une idée juste de ces machines, et de la manière dont les Flibustiers s'en servirent.

courant et s'éloignaient le plus qu'ils pouvaient des rochers qui auraient brisé leurs fragiles nacelles et des abîmes qui les auraient englouties. On traîna ces corbeilles de la forêt à la rivière, sans éprouver la moindre contrariété de la part des Espagnols, dont aucun ne se laissa même apercevoir pendant toute l'opération.

Après avoir donc rendu la liberté à tous leurs prisonniers, et s'être armés de leurs longues perches, ces hardis aventuriers commencèrent leur navigation, une des plus téméraires entreprises dont fassent mention les annales du genre humain.

D'abord leurs piperies (comme les appelle Raveneau) furent violemment entraînées par la force du courant. Horriblement balottés par les vagues, ils étaient eux-mêmes à chaque instant couverts de l'onde écumante; mais l'extrême légèreté de ces paniers flottans auxquels ils se tenaient fortement cramponnés les ramenait bientôt après sur l'eau; cependant l'effort continuel qu'ils étaient obligés de faire pour ne pas les laisser échapper les épuisait de fatigue et les empêchait de s'occuper des autres moyens de sûreté; ce qui les détermina à se faire attacher à leurs *piperies*, hors desquelles il n'y avait point de salut pour eux. Avec cette précaution ils conservaient la liberté d'une partie de leurs mouvemens : car ils avaient besoin de beaucoup d'activité pour opposer sans cesse leurs

longues perches aux rochers dont ils étaient entourés. Souvent ils ne pouvaient échapper à ces redoutables écueils ; plus souvent il leur était impossible de revenir sur l'eau, lorsque les vagues fortement agitées submergeaient leurs piperies et qu'ils les entraînaient au fond par le poids de leurs corps ; ou bien lorsque, renversés sur la tête, ils restaient trop long-tems plongés dans les ondes et finissaient par y étouffer. Quelques-uns de ces malheureux trouvèrent cependant encore moyen de sauver leur vie ; mais ce ne fut qu'en perdant tout ce qu'ils possédaient et en se voyant en un instant dépouillés de ce butin qu'ils avaient conquis au prix de tant de dangers et qu'ils avaient eu tant de peine à traîner avec eux.

Les grandes cataractes où l'eau se précipitait de tous côtés d'une hauteur prodigieuse, faisait, de l'aveu même de l'intrépide Raveneau de Lussan (1), trembler les plus hardis de la troupe, quelque familiarisés qu'ils fussent avec les périls de tout genre. Quand ils se trouvaient dans le voisinage de ces terribles chûtes d'eau, ils faisaient, avant tout, leurs efforts pour atteindre le bord le plus rapproché. S'ils y réussissaient,

---

(1) Enfin tout est si formidable, dit-il, qu'il n'y a que ceux qui en ont fait l'expérience qui le puissent bien concevoir, car moi qui y ai passé je ne puis en donner une idée qui ne soit infiniment au dessous de ce qui en est.

ils tiraient à terre leurs machines flottantes, ils ôtaient tout ce qu'elles contenaient et l'emportaient à la main ou sur leurs épaules. On n'y laissait absolument rien ; car tout ce qu'ils y avaient placé leur était rigoureusement nécessaire. Ainsi chargés ils gravissaient de longues files de rochers jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'extrémité de la cascade. Ensuite ils envoyaient quelques-uns d'eux pour jeter de nouveau dans le fleuve leurs piperies qui, se trouvant vides, devenaient le jouet des vagues bouillonnantes et descendaient en bondissant vers l'endroit où on s'était arrêté. Les Flibustiers alors nageaient à leur rencontre et les rattrapaient. Cette descente se faisait avec la rapidité de l'éclair; et ceux qui les guétaient au passage n'avaient pas un instant à perdre. Quelquefois elles leur échappaient ; et alors les nageurs étaient obligés de revenir à terre, d'abattre d'autres arbres, de les tailler en morceaux pour en former de nouvelles machines flottantes.

Pendant quelque tems toutes leurs piperies s'étaient tenues constamment ensemble pour pouvoir se prêter des secours réciproques; mais il en était résulté beaucoup d'accidens. Souvent une des machines, entraînée par la violence du torrent, tombait sur l'autre; et toutes les deux couraient risque de couler à fond; quelques-unes heurtaient contre un rocher et ne

pouvaient s'en dégager, parce qu'elles étaient serrées de trop près par celles qui les suivaient. Dans ces momens de crise il n'y avait d'autre ressource que de détacher les morceaux de bois dont était composée la machine. Les Flibustiers qu'elle portait s'accrochaient à ces débris et en s'abandonnant au courant réussissaient presque toujours à se sauver. Le troisième jour de cette navigation, aussi étrange que pénible, Raveneau représenta à ses camarades que, puisque désormais on n'avait plus rien à craindre des Espagnols, il était au moins inutile que toutes les machines continuassent à voguer les unes à côté des autres; qu'il n'était plus question de s'occuper de la défense commune; que tous les efforts devaient se diriger uniquement vers les moyens de triompher des obstacles que présentait le fleuve. Il les détermina donc à voguer désormais à quelque distance les uns des autres; de façon que ceux qui allaient les premiers indiquassent, en arborant certains pavillons, les endroits les plus dangereux, et que ceux qui les suivaient connussent par ces signaux où ils pouvaient aborder le plus facilement, soit sur les rochers même, soit sur le rivage. Malgré toutes ces précautions cependant il y eut encore quelques-unes de ces machines qui furent submergées.

Il semblait que le sort voulût soumettre ces hommes étonnans par leur témérité à la réunion

de toutes les épreuves dont une seule eût suffi pour décourager des hommes ordinaires. Croirait-on qu'après tant d'efforts pénibles ils n'étaient pas à beaucoup près au terme de leurs souffrances ? La disette vint mettre le comble à leur déplorable situation. La chair de cheval salée qu'ils avaient emportée s'était tellement corrompue à force d'être humectée, que dès le second jour il fallut la jeter. Le gibier abondait assez autour d'eux; mais ils ne pouvaient tirer, parce que leurs armes étaient humides et que leur poudre, quelque soin qu'ils prissent pour la préserver contre les fréquentes irruptions des vagues, ne pouvait plus leur servir. Leur seule nourriture était le fruit des bananiers qu'ils trouvaient en abondance sur le rivage; mais cet aliment était bien insuffisant pour soutenir la vigueur de ces hommes livrés sans relâche au travail le plus fatigant.

L'espérance de se retrouver bientôt parmi des hommes pour lesquels l'or et l'argent devaient avoir quelque valeur agit plus fortement sur quelques-uns de ces scélérats de la troupe que pouvaient le faire la misère présente et la foule de dangers qui les entouraient. La crainte de la mort était sans effet sur eux. Ils n'étaient frappés que de la crainte de ne pas avoir de quoi vivre à leur aise. Mus par ce sentiment, six Français qui avaient perdus leur argent au jeu, se décidèrent à se dédommager par le

meurtre et le pillage sur leurs camarades plus riches. La dispersion de la flotille favorisa leur complot. Ils se cachèrent derrière des rochers et attaquèrent cinq Anglais qui passaient pour avoir beaucoup d'argent et qui se trouvaient avec leurs machines flottantes dans le voisinage. Après les avoir égorgés ils s'emparèrent de leurs dépouilles. On trouva leurs cadavres sanglants sur le rivage ; mais les meurtriers avaient disparu, et jamais leurs camarades ne les revirent.

La navigation, toujours accompagnée des mêmes périls et des mêmes misères, se continua jusqu'au 20 février qui était le vingt-unième jour depuis le départ. Le fleuve devint alors beaucoup plus large ; et comme il était plus profond son cours était moins impétueux. On ne rencontrait plus de cataractes ; mais en revanche ce fleuve était tellement obstrué de gros arbres qu'il avait déracinés et entraînés, que les chétives nacelles ne pouvaient plus avancer. Beaucoup furent renversées et plusieurs Flibustiers se noyèrent. Enfin on cessa de rencontrer des arbres qui barraient le courant, et le danger devint moindre ; mais on était encore à soixante lieues marines de la mer. Les Flibustiers, qui étaient au nombre de deux cent cinquante, se décidèrent à se séparer par détachemens, et à se bâtir avec le bois qui croissait en abondance autour d'eux des canots dont chacun pouvait

porter trente hommes. Quatre de ces canots furent bientôt prêts. Cent trente Flibustiers s'y embarquèrent et continuèrent leur navigation. Les autres restèrent en arrière.

Le 9 mars 1688, le soixante-huitième jour de leur voyage romanesque, les pirates embarqués atteignirent enfin l'embouchure du fleuve, non loin du cap *Gracias-à-Dios*, et entrèrent dans la haute mer après avoir navigué, non pas en ligne droite vers le Nord, mais presque toujours par le rhumb du Nord-Ouest, et avoir fait ainsi un voyage de plus de trois cents lieues de France. Ce ne fut que vers la fin qu'ils purent se diriger tout-à-fait du côté du Nord.

La fortune cependant n'avait que très-imparfaitement favorisé ces téméraires aventuriers; car la plupart d'entr'eux, par les fréquentes submersions de leurs machines flottantes, ayant perdu tout leur butin et tout ce qu'ils possédaient d'ailleurs, se trouvaient entièrement pauvres. Leurs vêtemens tombaient en lambeaux. Leur aspect hideux causait plus de pitié encore que d'effroi; et on les aurait pris pour de misérables sauvages. Mais ils se consolèrent par l'idée qu'ils touchaient au moment de revoir leur patrie. En peu de jours ils abordèrent à l'île des Perles. Ils trouvèrent sur ces côtes et dans les parages voisins des vaisseaux anglais et d'autres nations, à bord desquels ils s'em-

barquèrent par petites troupes. Et vers la fin d'avril 1688, ils arrivèrent sans nouveaux accidens aux îles des Indes occidentales avec le peu qui leur restait encore de leur butin.

On a beaucoup exalté (et avec raison sans doute) la fameuse retraite des dix mille; mais en rendant hommage à tout ce qu'avaient d'illustre, et la cause pour laquelle ceux-ci combattaient, et le nom de soldats grecs, et leur général, et leur historien, si l'on répugne à comparer une armée de héros dont le souvenir ne réveille que des idées de grandeur avec une troupe de brigands qui inspirent encore plus d'horreur que d'admiration, on ne peut s'empêcher de convenir que cette retraite des Flibustiers, si longue, si contrariée, entreprise avec tant d'audace, sontenue avec tant de constance, ne le cède en rien à tout ce que l'histoire nous a transmis de plus étonnant.

On peut la regarder comme la dernière opération de ces aventuriers qui mérite l'attention de la postérité. Il y eut encore pendant quelque tems des écumeurs de mer qui portèrent le nom de Flibustiers, qui exercèrent des pirateries et combattirent avec beaucoup de valeur. Mais ils étaient fort différens des véritables *Frères de la côte*, et ne jouissaient pas de cette indépendance qui caractérise essentiellement cette fameuse société.

Depuis l'étonnante aventure dont nous ve-

nons de donner le précis il n'est plus question des Flibustiers proprement dits, quoique, comme on l'a vu dans le dixième chapitre, cette dénomination ait été encore donnée aux bandits des Indes occidentales, véritables vagabonds qui ne formaient pas une corporation permanente, et n'avaient pas de vaisseaux en propre. La profession de forbans ou plutôt de pirates, ou brigands de mer, devait paraître trop attrayante à des matelots audacieux et de mœurs corrompues pour que, même après la dissolution de la grande société, il ne s'élevât pas d'autres associations passagères et moins nombreuses qui la prissent pour modèle, en faisant, mais en petit, le même métier que les Flibustiers, et en prenant leur nom comme un véhicule et comme un moyen de plus d'éveiller la frayeur. Ni la paix de Nimègue, ni celle d'Utrecht qui était bien plus importante encore, et qui rendait enfin le repos à l'Europe agitée par une longue guerre, ne purent mettre un terme aux pirateries de ces brigands. Même après les vingt premières années du dix-huitième siècle on vit encore de petits corps de pirates, anglais pour la plupart, s'embarquer avec le projet d'aller ravager les mers pour leur propre compte, et mettre à fin des expéditions dont les résultats étaient assez peu importans, mais pour lesquelles il fallait beaucoup d'audace. Soit par la force de l'habitude, soit par

méprise, on appela Flibustiers ces pirates, tout différens qu'ils étaient des anciens Frères de la côte.

Les noms de ceux de leurs chefs qui se sont distingués ont été conservés. Les voici : *Misson*, *Bowen*, *Kidd*, *Avery*, *Teach*, *Martel*, *England*, *Vane*, *Bonet*, *Rackam*, *Davis*, *Anstis*, *Roberts*, *Worley*, *Lowther*, *Evans*, *Philips*, *Low*, *Spriggs* et *Smith*. L'histoire succincte de leurs exploits, courageux, glorieux même si la gloire peut accompagner le brigandage, a été recueillie en un volume, dans lequel chacun d'eux a son chapitre (1). On compte parmi eux deux femmes, *Mary Read* et *Anne Bonny*, qui étaient entrées dans leur association, non par libertinage pour

---

(1) Cette histoire forme le quatrième volume de l'*histoire des Flibustiers*, édition de Trévoux en 1775. Ce volume a pour titre : *Histoire des Pirates anglais, depuis leur établissement dans l'île de la Providence jusqu'à nos jours; avec la vie et les aventures de deux femmes pirates Mary Read et Anne Bonny*, et traduit de l'anglais du capitaine Charles Johnson. Ces brigands n'étaient en effet que de véritables pirates contre lesquels l'Angleterre prit en 1727 des mesures d'extermination. Leurs brigandages organisés ne commencèrent proprement qu'après la paix d'Utrecht. Ils avaient formé une espèce d'association dans laquelle ils s'étaient modelés à quelques égards sur les Flibustiers. Ils s'étaient comme eux composé des statuts, et en avaient juré l'observation sur une hache, au lieu de la Bible.

servir

servir à leurs plaisirs, mais par amour pour le butin, et comme copartageantes de leurs dangers aussi bien que de leurs profits. Elles avaient conservé les vêtemens de leur sexe, auxquels elles avaient joint de longues culottes de matelots. Elles portaient leurs cheveux épars, un sabre à leur ceinture, des pistolets sur leur poitrine, et une espèce de hache modelée sur une arme dont se servaient les guerriers anglais du moyen âge.

L'asile ou plutôt le repaire de ces écumeurs de mer était, au commencement, l'île de la Providence, située près la côte orientale de la Floride et la plus importante des îles de Bahama. Ils l'avaient choisie principalement à cause de son port qui était trop peu profond pour admettre de grands vaisseaux, mais assez spacieux pour contenir plus de cinq cents bâtimens de moyenne grandeur. Ils ne purent cependant s'y maintenir longtems. Les vaisseaux de guerre anglais les en chassèrent. Ils se portèrent alors vers le port Espagnol de Trinidado dans l'île de Cuba. Là, ne conservant même plus le nom de Flibustiers, mais devenus des pirates ordinaires, ils furent soutenus par ces mêmes Espagnols dont leurs devanciers avaient été les plus mortels ennemis. Ils avaient trouvé protection auprès d'un Alcalde *Alfonso del Malzano*, qu'ils étaient parvenus à gagner. Mais enfin l'acti-

vité du gouverneur de la Jamaïque, M. Laws, appuyé par l'amiral anglais Vernon, chassa ces forbans de leur nouveau réfuge, et les extermina entièrement. Quelques-uns s'échappèrent et se répandirent dans diverses parties du globe. Beaucoup finirent leurs jours dans les prisons des îles d'Amérique; d'autres furent envoyés en Angleterre, où ils furent mis à mort comme pirates.

Déja depuis longtems il ne restait plus de traces des Flibustiers proprement dits. On avait seulement continué à donner leur nom à tous ces ramas de brigands qui infestaient les Indes occidentales tant par terre que par mer, jusqu'à ce qu'enfin, après la paix d'Utrecht, le service de ces Flibustiers de seconde origine étant devenu inutile aux puissances en guerre, et le monde civilisé, si longtems désolé par la guerre, ayant pour quelque tems du moins recouvré la tranquillité, le nom de cette association de pirates fut entièrement effacé.

Telle fut la fin de la fameuse république flottante des Flibustiers, à laquelle, pendant la septième, la huitième et la neuvième décade du dix-septième siècle, il ne manqua qu'un chef d'un grand génie et à grandes vues pour asservir l'Amérique d'un pôle à l'autre, et pour donner à notre globe une forme politique toute différente de celle qu'elle a acquise depuis par l'établissement des colonies, du commerce et

de la navigation. Cependant ces hommes, tels que nous venons de les peindre, avec leur conduite tumultueuse et effrénée, leur indépendance, sans règles fixes, sans objet déterminé, sans véritable amour de la renommée, étrangers à la gloire, mus par le seul attrait des jouissances passagères, les Flibustiers, en un mot, ont formé une corporation telle que les annales du genre humain n'en présentent pas une seconde, ont déployé cette énergie et ces facultés de corps et d'esprit, avec lesquelles on opère les plus grandes choses, et ont mérité d'exciter par leurs étranges exploits sinon l'admiration, du moins l'étonnement de la postérité la plus reculée.

FIN.

CONTENU DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

RÉPUBLIQUE des Flibustiers, phénomène du dix-septième siècle. — Son origine. — Appui que les grandes puissances lui prêtent tantôt ouvertement, tantôt secrètement. — Idée inexacte que les nations avaient de la puissance de l'Espagne au commencement et vers le milieu du dix-septième siècle. — Ce qu'est proprement l'histoire des Boucaniers et des Flibustiers. — Première branche de cette association dans l'île de Saint-Domingue. — Particularités des Boucaniers, d'où sont d'abord sortis les Flibustiers et qui n'ont enfin fait avec eux qu'une seule association. — Ce qui réunit les Boucaniers en société, leur profession, leurs demeures, les lois qui les gouvernaient, leur manière de vivre. — Leurs idées sur la dépendance et sur la religion. — Leurs coutumes et leurs usages; leur habillement, leur nourriture. — Lieux où se trouvaient les principaux boucans. — Combats sanglants entre les Espagnols et les Boucaniers. — Changement dans la manière de faire la guerre des Espagnols contre les Boucaniers. — Projet de la cour de Madrid d'enlever aux Français l'île de la Tortue, réfuge des Boucaniers. — Confraternité des Boucaniers

avec les Flibustiers. — Grande expédition des Espagnols contre la Tortue en 1663 et son mauvais succès. — Translation de tous les Boucans de Saint-Domingue aux petites îles voisines. — Nouvel accès d'acharnement contre les Boucaniers. — Moyen décisif des Espagnols pour les éloigner de Saint-Domingue. — Cessation des boucans et réunion totale des Boucaniers avec les Flibustiers. (De la page 1 à la p. 18.)

CHAPITRE II.

SITUATION de l'île Saint-Domingue au milieu du dix-septième siècle. — Les Boucaniers de la Tortue s'établissent à Saint-Domingue. — Population de cette île en 1665. — Parages où les Flibustiers exerçaient leurs pirateries. — Ogeron nouveau gouverneur français de Saint-Domingue et de la Tortue, et sa conduite à l'égard des Boucaniers et des Flibustiers; nouvelle compagnie des Indes occidentales en France. — Opposition des Flibustiers à cette compagnie. — Moyen employé par la France pour peupler les îles. — Projet d'Ogeron de chasser les Espagnols de Saint-Domingue et d'établir une colonie dans la Floride. — Idées défectueuses du gouvernement français quant aux colonies sous le ministère de Colbert. — Peu d'appui que d'Ogeron reçoit de la France. — Révolte des Insulaires contre le gouvernement en 1670. — Convention qui l'appaise. — Mort d'Ogeron. — Nouveaux gouverneurs de Saint-Domingue, Pouancey et Cussy; leur attachement à l'ancien système contre les Flibustiers. — Diverses classes des Frères de la côte. — Réponse des cours aux plaintes des Espagnols sur les

Flibustiers — Les Boucaniers renoncent à leur profession. — Prospérité de l'île de la Tortue. — Nouvelles luttes avec les Espagnols pour la possession de cette île. — Envoi de commissaires royaux de France aux Indes occidentales. — Mécontentement du gouvernement sur la conduite de ces commissaires. — Ordres de la cour de France contraires aux Flibustiers. — Ce qui donna lieu à leur fameuse expédition dans la mer du Sud en 1684, et à celle plus fameuse encore qu'ils entreprennent en 1688. (De la pag. 19 à la pag. 41.)

CHAPITRE III.

Tableau des mœurs des Flibustiers. — Leurs idées sur l'indépendance et ce qu'elles produisent de leur part. — Leurs principes. — Comment ils punissent le manque de fidélité. — Leur patience et comment ils supportent les plus grandes fatigues. — Leur persévérance dans les résolutions qu'ils prennent. Origine du nom de Flibustiers. — Commencemens très-peu importans de leurs pirateries. — Leur manière de combattre. — Leurs vices; leurs formes religieuses. — Accords qui les lient. — Leur code. — Egalité entr'eux. — Femmes écartées de leurs vaisseaux. — Peine de la désertion. — Punition cruelle du vol. — Administration de la justice entr'eux. — Toutes rixes défendues à bord de leurs vaisseaux. — Leurs duels à terre. — Leurs armes. — Leurs lois relatives au feu, à la lumière, à la boisson et au jeu. — Leur luxe. — Partage du butin entr'eux. — Récompenses pour les actions d'éclat. — Equipement et approvisionnement des vaisseaux. — Leurs dispositions testamentaires. — Leur conduite à l'égard des femmes ; leurs usages

quant au mariage. — Leur dissolution sans bornes et leurs principes épicuriens. — Leur nourriture et leurs remèdes. — Leur prière de table ; trait singulier de leurs mœurs. — Quelques remarques sur les causes de la naissance des Flibustiers et de la durée de leur société. (De la page 41 à la page 56.)

CHAPITRE IV.

PREMIERE origine des Flibustiers. — Leurs premières croisières. — Epoque à laquelle commencent leurs pirateries systématiques. Ile de la Tortue, berceau de leur société. — Pierre-le-Grand, le premier de ces forbans qui se fait un nom. — Sa téméraire entreprise avec un canot contre un grand vaisseau espagnol. — Grande extension qu'acquièrent les croisières des Flibustiers. — Mesures sérieuses de l'Espagne contre ces excès ; leur inutilité. Bornes mises à sa navigation. — Lewis Scott. — Premier essai des Flibustiers pour faire des descentes. — Pillage de la ville de Saint-Francisco de Campêche. — Débarquement de Jean Davis et prise de Nicaragua. — Débarquement dans la Floride et pillage de la ville de Saint-Augustin. — Alexandre surnommé BRAS-DE-FER, les épreuves du feu qu'il subit, son naufrage, son combat avec les Indiens près de Boca del Drago. — Combat des Flibustiers avec les Espagnols de barques, et ses funestes suites pour ceux-ci. — L'OLONOIS, chef des Flibustiers, remarquable par ses exploits et sa destinée. — Ses croisières heureuses. — Son naufrage à la côte de Campêche. — Flibustiers qui se sauvent exterminés par les Espagnols. — Témérité de l'Olonois ; comment

il se sauve ; ses nouvelles entreprises. — Débarquement à l'île de Cuba ; victoire qu'il y remporte. — Son ressentiment contre les Espagnols ; son retour à la Tortue. (De la page 57 à la page 72.)

CHAPITRE V

GRANDS projets de l'Olonois. — Flotte considérable des pirates. — Prise d'un riche navire. — Voyage à Maracaïbo en 1666. — Prise du fort de la Barra et de la ville de ce nom. — Expédition des Flibustiers par eau jusqu'à la ville de Gibraltar, située dans les terres. — Commerce et moyens défensifs de cette ville. — Terreur panique des Flibustiers. — Harangue de l'Olonois à ses camarades. et son effet. — Débarquement et attaque malheureuse des retranchemens espagnols. — Nouvelle attaque, combats terribles et prise de Gibraltar. — Conduite cruelle des Flibustiers dans cette ville. — Maladies contagieuses. — Feu mis à la ville, puis éteint ; rançon qu'elle paie. — Retour des Flibustiers à Maracaïbo, pillage des églises et rançon. — Navigation vers l'île de l'Avache. — Partage du butin. — Retour à la Tortue. — Nouvelle expédition de l'Olonois. — Manque de vivres. — Projet sur Nicaragua. — Tempêtes. — Descentes et pillages dans la baie d'Honduras. — Incendie de grands magasins. — Marche vers la ville de San-Pédro. — Combats sanglans et arrivée des Flibustiers devant la ville. — Elle est prise d'assaut. — Projet avorté de marcher sur Guatimala. — Embarquement des Flibustiers et leurs croisières près la presqu'île d'Yucatan. — Grande disette. — Attaque et prise d'un gros vaisseau de guerre espagnol. — Combat entre les Flibustiers

— Van-Vins ; un des chefs se sépare du commandant en chef l'Olonois avec une partie des Flibustiers, et leur naufrage non loin de la Tortue. — Famine qu'éprouvent les Flibustiers sous l'Olonois. — Naufrage de ce chef près l'île des Perles. — Construction d'une barque, embarquement de la moitié de la troupe sous l'Olonois, départ pour la rivière de Saint-Jean. — Malheureux combat des Flibustiers avec les Indiens et les Espagnols. — Déplorable fin de ce chef des forbans et de tous les siens. — Observations sur le récit des aventures suivantes des Flibustiers. (De la p. 73 à la p. 96.)

CHAPITRE VI.

PROJET des Flibustiers sur la ville de la Véra-Cruz, une de leurs plus importantes entreprises. — Portraits de trois de leurs chefs *Van-Horn*, *Grammont* et *Laurent de Graff*. — *Van-Horn*, natif des Pays-Bas; ses faibles commencemens. — Progrès de ses pirateries. — Il est fait prisonnier et se sauve par une présence d'esprit extraordinaire. — Prise de deux galions Espagnols. — Il passe chez les Flibustiers. — Grammont, gentilhomme français, réussit dans plusieurs entreprises; prend *Torilha*, *Puerto-Cabello* et autres villes. — Son vaisseau détruit par un ouragan. — Laurent de Graff est la terreur des Espagnols par son audace et ses succès. — Il se défend avec un petit bâtiment contre deux vaisseaux de guerre espagnols. — Son combat contre une flotille espagnole qu'il prend. — Réunion de ces trois Flibustiers pour la prise de la Véra-Cruz en 1683. — Extrêmes difficultés de cette

entreprise. — Répugnance qu'elle inspire aux Flibustiers rassemblés. — On leur arrache leur aveu. — Arrivée devant la Véra-Cruz. — Sécurité du gouverneur. — Attaque et prise de la ville et des forts. — Pillage et immense butin. — On exige une rançon pour la délivrance des prisonniers et pour sauver la ville de l'incendie. — Marche de troupes espagnoles et approche d'une escadre d'Espagne. — Evacuation de la ville de la Véra-Cruz et retraite paisible des Flibustiers avec leur butin en présence des vaisseaux espagnols. — Disette d'eau sur les vaisseaux des Flibustiers. — Duel des chefs Laurent et Van-Horn, et mort du dernier. Séparation des deux partis. — Retour des Flibustiers vers les îles qui leur servent de réfuge. — Expédition décidée des Flibustiers contre Campêche en 1685. — Inutile opposition de Cussy, gouverneur de la Tortue. — Débarquement près de Campêche. — Attaque et prise de la ville et des forts. — Combat malheureux des Flibustiers contre les Espagnols. — Négociation au sujet de deux Flibustiers faits prisonniers. — Conduite fière du gouverneur de Merida; suites sanglantes qu'elle a. — Fête du roi de France célébrée à Campêche par les Flibustiers d'une manière extraordinaire. — Leur retour à Saint-Domingue. Grammont est promu au grade de lieutenant de roi; sa dernière navigation et sa fin malheureuse. (De la page 97 à la page 121.)

CHAPITRE VII.

*M*ORGAN, un des plus célèbres chefs des Flibustiers. — Commencemens et progrès de ses pirateries. — Projet de prendre la ville *El puerto del Principe*. — Combat heureux livré aux Espagnols qui la défendent. — Prise de la ville et départ. — Division parmi les Flibustiers. — Une partie des Français se sépare des Anglais. — Projet de Morgan de piller la ville de Porto-Bello. — Etat dans lequel elle était. — Exécution du projet en 1668. — Cruautés des Flibustiers après la prise du premier fort. — Défense continuée du château principal. — Assaut renouvelé, mort du gouverneur et prise de toute l'enceinte. — Débauches des Flibustiers. — Entretien singulier entre les Flibustiers et le président de Panama. — Départ de Porto-Bello et partage du butin. — Nouveaux préparatifs. — Croisière sur les côtes d'Hispaniola. — Rencontre de ces Flibustiers avec les pirates français ordinaires et leur sort. — Plan de Morgan pour prendre une flotte richement chargée, faisant voile vers Savana. — Il est détruit par un grand malheur. — Course à Maracaïbo visité trois ans auparavant par l'Olonois. — Prise facile de cette ville et de ses forts. — Fuite de ses habitans : on leur donne la chasse. — Navigation sur le lac vers Gibraltar nouvellement rebâtie, et prise de cette ville. — Cruelles tortures qu'on fait subir aux prisonniers pour leur arracher leurs trésors. — Justice qu'exerce Morgan. — Retour à Maracaïbo où une étrange aventure attend les Flibustiers. — Arrivée des vaisseaux de guerre espagnols qui ferment l'entrée du lac. — Grand embarras des Flibustiers et leur

négociation pour obtenir de l'Amiral *Don Alphonse del Campo* la liberté de se retirer. — Dure exigence de l'amiral. — Délibération des Flibustiers ; leurs nouvelles demandes rejetées par les Espagnols. — Ils se préparent en désespérés à un combat à mort. — Attaque des vaisseaux espagnols et leur entière destruction. — L'amiral se sauve dans le château à l'embouchure du fleuve. — Essai malheureux des Flibustiers pour prendre le château. — Nouvelle négociation infructueuse des Flibustiers pour opérer avec sûreté leur retraite. — Ruse de guerre qui réussit parfaitement à Morgan et son départ avec tout son butin. — Tempêtes violentes et autres disgraces. — Heureuse arrivée des Flibustiers aux lieux de leur réfuge. (De la page 122 à la page 161.)

CHAPITRE VIII.

Nouveaux préparatifs de Morgan. — Envoi d'une flotille pour piller des subsistances. — La ville de la Rancheria attaquée et prise dans cette vue. — Nombreuse flotte de Morgan : ses actes d'autorité. — Réglement pour le partage du butin. — Plan d'un genre extraordinaire pour attaquer la grande et riche ville de Panama. — Attaque préliminaire de l'île de Sainte-Catherine pour obtenir des guides. — Prise de cette île en vertu d'un accord singulier. — Situation de Panama à cette époque en 1670. — Son commerce florissant, son luxe, ses richesses. — Envoi du capitaine Brodely vers la rivière de Chagre pour s'emparer du fort Saint-Lorenzo. — Attaque sanglante et très-disputée de ce fort qui est enfin pris. — Arrivée de Morgan avec la grande flotte. — Débarquement

— Précipitation qui fait perdre quatre vaisseaux. — Distribution des Flibustiers sur terre et par eau et leur marche vers Panama. — Marche extrêmement pénible. — Disette et misère croissantes. — Traversée d'un pays stérile et désert. — Cruelle famine. — Murmures contre Morgan; continuation de la marche et combat avec un gros d'Indiens. — Aspect de la mer du Sud. — Capture de bestiaux. — Arrivée près de la ville de Panama. — Combat sanglant entre les Flibustiers et les Espagnols. — Grande défaite de ceux-ci. — Prise de la ville de Panama. — Incendie prémédité de cette grande ville avec tous ses magasins et toutes ses richesses. — Les Flibustiers se retranchent sous ses ruines. — Situation des Flibustiers laissés à l'embouchure de la rivière de Chagre. — Nouvelle d'un galion qui s'est échappé avec de l'or et de l'argent. — On lui donne vainement la chasse. — Moyens violens pour arracher une rançon aux prisonniers. — Conduite de Morgan envers une belle espagnole. — Les Flibustiers sont mécontens de leur chef. — Vaine tentative d'un bon nombre de révoltés pour s'enfuir. — Situation déplorable des prisonniers qu'entraînaient les Flibustiers; leur délivrance. — Visite générale pour découvrir si rien n'a été caché. — Partage du butin et infidélité prouvée de Morgan à ce sujet. — Beaucoup de Flibustiers se séparent de ce chef. — Retour aux îles qui leur servent de réfuge. — Déclaration de l'Angleterre à l'occasion des Flibustiers et de leur dispersion. (De la page 162 à la page 212.)

CHAPITRE IX.

Rapport des expéditions continuées des Flibustiers avec la situation politique des Puissances. — *Sharp*, *Harris* et *Sawkins*, trois chefs de Flibustiers. — Débarquement d'un gros corps à la côte de Darien en 1680. — Prise de la ville de Santa-Maria. — Projet d'attaquer celle de Panama nouvellement rebâtie. — Situation de Panama à cette époque. — Navigation très-pénible des Flibustiers et leur arrivée à l'île de Chepillo. — Forces navales des Espagnols pour protéger Panama. — Terrible combat entre les vaisseaux espagnols et les bâtimens des Flibustiers auprès de cette ville. — Destruction totale de la flotte espagnole et navigation vers l'île Périco — Mort du capitaine Harris. — Dissention entre les Flibustiers. Un grand nombre se sépare du corps principal. — Station près de l'île de Tavoga. — Messages réciproques du chef des Flibustiers Sawkins et du grand gouverneur de Panama. — Prises sur mer. — Navigation vers l'île d'Otoca. — Attaque de la ville de Puebla-Nueba et mort de *Sawkins*. — *Sharp* élu pour chef. — Un second corps se sépare du corps principal. — Navigation vers l'île de Gorgona. — Tradition encore subsistante des croisières du célèbre marin Drake dans ces mers. — Captures continuées près de la ville de Guayaquil. — Grande misère des Flibustiers. — Pillage des villes d'Ylo et de la Séréna. — Course vers l'île Juan-Fernandez. — Révolte des Flibustiers contre le capitaine *Sharp*; *Watling* élu pour leur nouveau chef. — Débarquement près d'Arica et attaque de la ville — Terrible combat avec les Espagnols dans l'intérieur

de la ville. — Mort de *Watling*. — Sharp élu de nouveau pour chef. — Grand nombre de Flibustiers tués ou pris. — Retraite en abandonnant les prisonniers et embarquement. — Navigation vers le golfe de Nicoya. — Autre séparation d'un nombre de Flibustiers pour retourner dans les Indes occidentales. — Prise de vaisseaux richement chargés. — Malheureux retour par le détroit de Magellan. — Passe-tems pendant la route. Partage du butin. — Arrivée à la Barbade. — Voyage à l'île d'Antigoa. — Débarquement refusé aux Flibustiers. — Entière dissolution de cette troupe de Flibustiers et retour de la plupart en Angleterre. (De la page 213 à la page 239.)

CHAPITRE X.

Explication sur l'ordre chronologique de cette histoire et sur l'impossibilité de le faire exactement. — Disparution successive des traits caractéristiques de la république des Flibustiers et son entière dégénération. — Leur dépendance des gouverneurs français et anglais des Indes occidentales. — Expédition entreprise en 1689 par le gouverneur de Saint-Domingue, Cussy, contre Saint-Yago de los Caballeros avec le secours des Flibustiers et son funeste résultat. — Attaque de Carthagène par l'amiral français Pointis, soutenu par les Flibustiers. Prise de cette ville, pillée par les troupes du roi, et leurs excès effrénés. — Maladie contagieuse et préparatifs du départ. — Mauvais procédés que les Flibustiers éprouvent de la part de l'amiral, et leurs suites. — Terrible famine. — Partage scandaleux du butin et dispositions à un soulèvement. — Les Flibustiers appaisés par Ducasse leur chef.

— Départ. — Révolte décidée des Flibustiers au milieu de la mer et leur retour à Carthagène. — Arrivée et prise de possession de la ville. — Offre faite aux habitans. — Négociation. — Ruse pour arracher une rançon et son effet. — Acte de justice des Flibustiers et leur départ. — Leur flotille donne dans une escadre anglaise et est ou prise, ou brûlée ou dispersée. — Mécontentement du gouvernement français au sujet du traitement fait aux Flibustiers. — Scandale que cause à Louis XIV la spoliatiation des trésors de l'église à Carthagène. — On les rassemble et on les restitue. — Pirateries de quelques corps de soi-disant Flibustiers. — Celles de Montauban sur la côte de Guinée et sort de ce chef. — Débarquement d'un gros corps de ces pirates sous les ordres de Daviot, sur les côtes de la Jamaïque où il veut piller. — Sort de ceux qui ont débarqué. — Terrible tremblement de terre à la Jamaïque et ravages qu'il cause dans cette île. — Danger que courent les pirates débarqués en se sauvant. — Changement total qui s'est opéré chez les Flibustiers qui, vers la fin du dix-septième siècle, ne conservent plus que leur nom. — Parti que tirent de ces hommes dans leurs expéditions sur terre et sur mer les grandes puissances belligérantes pendant la guerre de la succession d'Espagne. (De la page 239 à la page 261.)

CHAPITRE XI.

Changemens dans la situation politique de l'Europe. — Constance opinâtre des Flibustiers dans leurs entreprises. — Leur projet d'une expédition dans la mer du Sud. Embarquement de plusieurs corps particuliers, Anglais et Français à la Jamaïque et à Saint-Domingue

Domingue avec l'objet d'aller piller les côtes du Pérou et du Mexique. — Arrivée de dix vaisseaux chargés de Flibustiers dans la mer du Sud au mois de mars 1685 et leurs croisières dans les parages de Panama. — Apparition d'une escadre espagnole. — Combat naval entre les Espagnols et les Flibustiers ; l'une de leurs plus téméraires entreprises, et leur défaite. — Dispersion des Frères de la côte par les ouragans et les vents contraires. — Divisions qui s'élèvent entr'eux et séparation qui en est la suite. — Débarquement d'un de leurs corps détachés sur les côtes, et pillage des villes de Léon, Esparsa et Réaléjo. — Ruse infructueuse des Espagnols pour chasser les Flibustiers. — La ville de Nicoya mise en cendres. — Conduite religieuse des incendiaires pendant cet incendie. — Rançons exigées par la ville de Chiriquita et d'autres lieux. — Conduite insensée des prêtres. — Arrivée du capitaine Grognier auprès de la Société-mère. — Prise de *Pueblo Viejo*, et retour au rivage de la mer. Arrivée d'une escadre espagnole ; son inactivité et son départ. — Rencontre d'un vaisseau chargé de Flibustiers anglais — Suites de cette rencontre. — Projet d'attaquer la ville de Grenade. — Etat de cette ville. — Sa reddition. — Combats. — Habitans de Ginandejo châtiés pour leurs insultes. — Grande disette qu'éprouvent les Flibustiers et sa cause. — Retour au rivage de la mer. — Délibérations générales ; partage du butin et séparation. — Entreprises ultérieures du corps principal des Flibustiers. — Prise de la ville de Villia. — Navigation vers l'île de Tavoga. — Quelques vaisseaux de guerre espagnols expédiés de Panama. — Double combat de mer et défaite totale des Espagnols. — Nouvelle de la prise de quelques Flibustiers qui se trouvaient à Panama ; mesures vigoureuses prises pour leur délivrance. — Né-

gociation. — Mort du capitaine Tusley. — Lettre de l'évêque de Panama aux Flibustiers. — Accommodement amiable et départ. — Prise de la ville de Guayaquil. — Terrible combat et mort du capitaine *Grognier.* — Immense butin. — On va dans l'île de Puna attendre la rançon de Guayaquil. — Vie agréable qu'y mènent les Flibustiers. — Trahison découverte des Espagnols; accommodement et départ. — Arrivée inopinée du capitaine Daviot leur premier chef. — Manque total de subsistance. — Prise de la ville de Tecoantepequa. — Aventures de Daviot et des siens depuis leur séparation; son départ pour revenir en Europe par le détroit de Magellan. — Départ d'un autre corps de Flibustiers pour retourner sur les côtes de Californie. — Etranges aventures de ces forbans. — Sort d'un autre corps sous les ordres du capitaine *le Sage.* — Rencontre d'un vaisseau de Flibustiers commandé par le capitaine Wilnet. — Nouvelles de deux autres vaisseaux de la société aux ordres de *Henri* et de *Suams.* — Arrivée près du détroit de Magellan; Daviot retourne avec des Flibustiers de différens corps dans la mer du Sud. (De la page 261 à la page 303.)

CHAPITRE XII.

Résolution prise par tous les Flibustiers de la mer du Sud de retourner en Europe. — Envoi d'un détachement pour s'informer du chemin. — Prise de la ville de Chiloteca avec dix-huit hommes. — Combat très-inégal et retour heureux du détachement envoyé à la découverte. — Grandes mesures pour triompher de toutes les difficultés du chemin. — Marche bien

combinée. — Partage de tout le butin fait jusqu'alors. — Violation des lois de la société relativement au jeu. — Les Flibustiers s'y livrent avec passion, et ce qui en résulte. — Projet de pillage avorté et mesures prises par quelques forbans pour s'assurer de leurs propriétés. — Ouverture de la marche en janvier 1688. — Effrayans obstacles qui se présentent sur la route. — Combat avec les Espagnols à Tusignala. — Arrivée à la Nouvelle-Ségovie. — Grand retranchement des Espagnols dans un chemin creux. — Plan désespéré des Flibustiers pour une attaque ; leur victoire complète malgré les plus grandes difficultés. — Continuation de la marche. — Arrivée à l'embouchure d'une grande rivière le seizième jour. — Mesures pour franchir les redoutables cataractes qui s'y trouvent. — Liberté rendue aux prisonniers. — Machines flottantes employées pour passer le fleuve entrecoupé de rochers. — Disette. — Meurtres et pillages. — Perte de la plus grande partie du butin au passage des cataractes. — Arrivée des Flibustiers au cap Gracias-à-Dios le soixante-huitième jour de leur étrange voyage. — Leur embarquement à l'île des Perles et leur heureuse arrivée aux Antilles. — Remarques sur cette retraite incomparable. — Dissolution de la société des Flibustiers proprement dits, et fin de leur brillante époque. — Pirates auxquels on a donné improprement leur nom d'abord protégés par les Espagnols, puis exterminés par l'amiral anglais Vernon ; punition des uns, dispersion des autres. — Entière extinction du nom de Flibustiers après la paix d'Utrecht. — Observations finales. (De la page 304 à la page 339.)

Fin de la Table des chapitres.

OUVRAGES NOUVEAUX

Publiés à la Librairie de Henrichs, *depuis le mois de Vendémiaire an XII.*

Exposition de la Doctrine physionomique du docteur Gall, ou Nouvelle Théorie du Cerveau, considéré comme le siège des facultés intellectuelles et morales, 1 vol. in-8. grav. 3 fr.

Le Troubadour, poésies occitaniques du treizième siècle; traduites et publiées par Fabre d'Olivet, auteur d'Azalaïs et le Gentil Aimar, et des Lettres à Sophie sur l'histoire, 2 vol. in-8. gravures. 7 fr. 50 cent.

Le Pariséum, ou Tableau de Paris en l'an XII (1804), ouvrage indispensable pour connaître et visiter en peu de tems tout ce qu'il y a de curieux; Antiquités, Edifices, Musées, Cabinets, Manufactures, Spectacles, avec les noms et les adresses des artistes et des littérateurs, la notice des ouvrages publiés sur Paris, les postes, les monnaies, les lieux mémorables, l'indication des rues, et un Panorama qui offre au premier coup-d'œil la position et la destination des objets les plus intéressans, par J. F. C. Blanvillain, 1 vol. in-12. 2 fr. 40 cent.

Poésies de Marguerite-Eléonore Clotilde de Vallon-Chalys, depuis madame de Surville, poëte français du quinzième siècle; publiées par Ch. Vanderbourg, 1 vol. in-8. grav. et musiq. pap. vél. 12 fr.
Idem. pap. fin. 6 fr.
Idem. sans grav. 4 fr.

Almanach des Dames pour l'an XII (1804), composé d'un recueil de poésies en grande partie inédites, et orné de sept belles gravures, dont le sujet a été pris sur les tableaux du Muséum, 1 v. in-16. pap. vél. 5 fr.

Année théâtrale, Almanach pour l'an XII, contenant une notice sur chacun des théâtres de Paris, les acteurs, les pièces nouvelles et les débuts, 1 vol. in-18. 1 fr. 80 cent.

Essai sur le perfectionnement des beaux-arts par les sciences exactes aux calculs et hypothèses sur la poésie, la peinture et la musique, par R. S. C. 2 vol. in-8. 7 fr. 50 cent.

Valérie, ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G. 2 v. in-12. 4 fr.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Archives littéraires de l'Europe, ou Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie,

PAR

MM. Suard, Morellet, Ségur l'aîné, Pastoret, Malouet, Bourgoing, Garat, Mathieu Dumas, Degérando, Savoye Rollin, Lasteyrie, Depràdt, Lechevallier, Villers, Vassalli, Blessig, Correa-de-Serra, Paroletti, Stapfer, Schweighauser, Pfeffel, Fischer, Butenschoen, etc.

Suivis d'une Gazette littéraire universelle.

Le plan de cet ouvrage s'étend, comme son titre l'annonce, à tous les objets des connaissances humaines qui peuvent être d'un intérêt général. Il est composé de quatre parties principales :

1°. De morceaux originaux de littérature, d'histoire et de philosophie ;

2° D'analyses raisonnées des plus importantes productions de la littérature étrangère, et de traductions de morceaux choisis ;

3°. D'analyses des principales productions de la littérature française, dans lesquelles on résumera et discutera les jugemens auxquels elles auront donné lieu ;

4°. De notices biographiques ;

Il paraîtra à la fin de chaque mois, à compter du mois de janvier 1804, un cahier de cet ouvrage périodique, de neuf à dix feuilles d'impression in-8°., ou 160 pages, en caractères Cicéro, à l'exception du supplément qui sera imprimé en caractères Petit-Texte sur beau papier. Trois cahiers formeront un volume, ce qui fera quatre volumes par an.

Le prix de l'Abonnement est de 30 francs par an, de 16 francs par semestre, et 9 francs pour trois mois.